

Les égarés

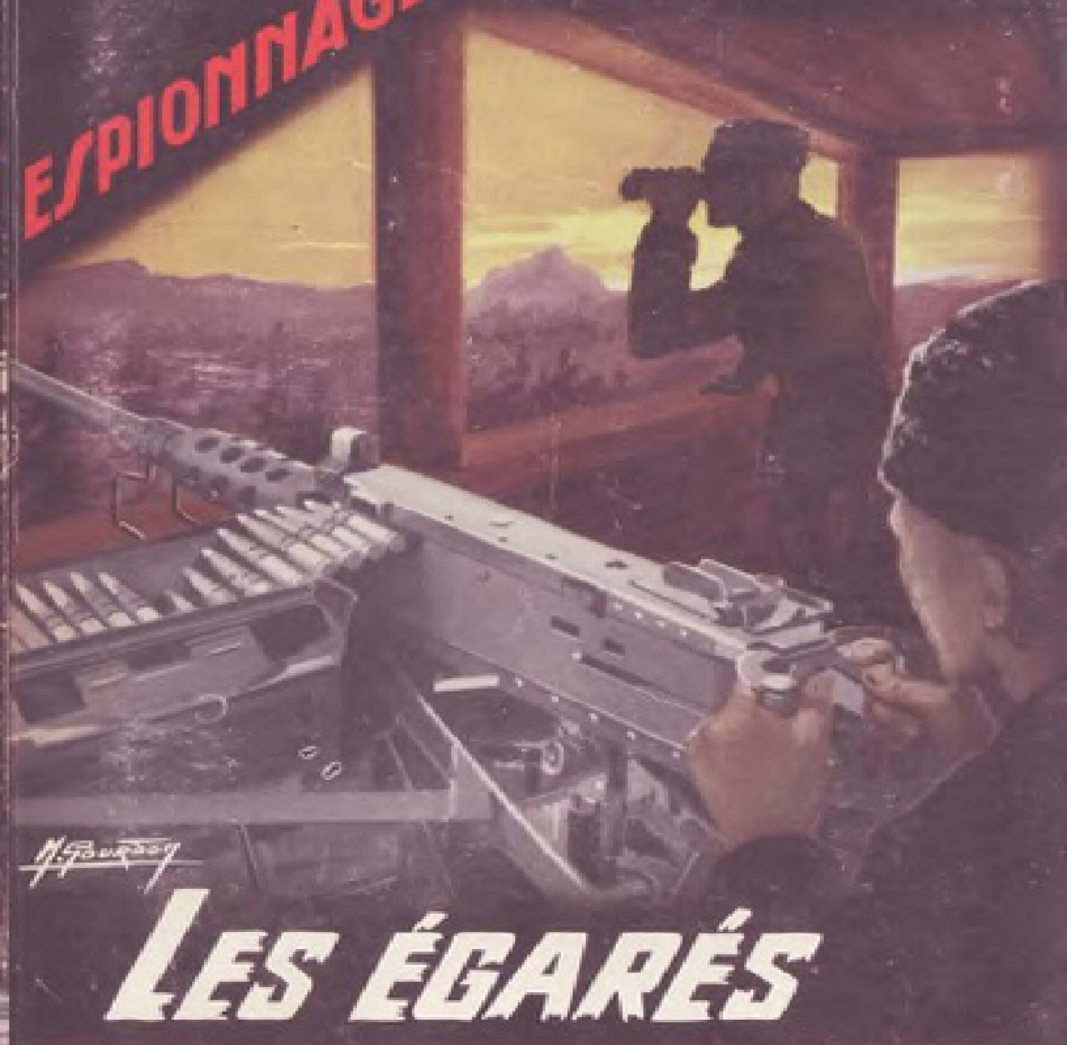
Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ESPIONNAGE

G.J. ARNAUD



LES ÉGARÉS

Editions "FLEUVE NOIR"

G.J. ARNAUD

LES ÉGARÉS

ROMAN D'ESPIONNAGE

EDITIONS FLEUVE NOIR

69, **Boulevard** Saint-Marcel – PARIS-XIII«

© 1966 « Éditions Fleuve Noir », Paris.

QUATRIÈME DE COUVERTURE

Un sac de nœuds. Voilà dans quoi vient de tomber le capitaine de la Navy Serge Kovask. On l'a expédié en Norvège pour retrouver une patrouille de l'OTAN égarée près de la frontière russe, mais personne ne semble décidé à lui faciliter la tâche, à commencer par les Norvégiens eux-mêmes. À croire qu'ils n'ont pas vraiment envie d'éviter l'incident diplomatique.

Plus le temps presse, plus il essaye de démêler l'affaire, et plus il en est convaincu : la frontière a beau être toute proche, l'ennemi, lui, vient de l'intérieur...

CHAPITRE PREMIER

Depuis la base militaire de Tromsøe, l'avion de transport, un vieux *Neptune P2-V5*, luttait contre la tempête de neige qui balayait le nord de la Norvège. Il n'y avait que deux cents kilomètres jusqu'à la petite base de Kautokeino, mais, après une heure de vol, rien n'indiquait aux passagers que l'arrivée était proche.

Sigur Norson, qui avait rang de capitaine de corvette dans la marine norvégienne, se tourna vers ses deux collègues de la *navy* américaine.

— Et ça ne fait que commencer. Dans un mois, ce sera notre pain quotidien, ce genre de temps.

On n'était que fin octobre et Serge Kovask pensa qu'il faisait très chaud en Floride. Marcus Clark, son adjoint, grogna en enfonçant sa tête dans la fourrure de sa tenue.

Le pilote agita le bras en signe de victoire, et presque aussitôt l'appareil piqua vers la terre. La piste jaillit de la frénésie blanche des flocons comme une longue traînée noire et luisante, s'enfonçant dans un *no man's land* infini.

— Comme à Tromsøe, la piste est chauffée, ce qui nous permet des atterrissages par n'importe quel temps, précisa l'officier des services secrets américains.

Le *Neptune* roulait sur la piste et son train d'atterrissage projetait des gerbes d'eau noirâtre sur la neige immaculée des bords, s'arrêta enfin.

— Attendons le Muskeg.

Le tracteur tôle vint se ranger une minute après le long du *Neptune*, et tout le monde embarqua à bord du véhicule où régnait une douce chaleur. Le chauffeur le dirigea ensuite vers les bâtiments de la base, au-delà de la tour de contrôle.

— Nous allons retrouver le commandant Iver Knut. C'était lui le responsable des manœuvres F.A.M.

Tout en marchant à la suite du Norvégien, Kovask se demandait quel genre d'homme pouvait être un type capable de provoquer une pareille catastrophe.

Iver Knut le déçut. De taille moyenne, le visage cuit et l'œil assez flou, il donnait tout de suite des doutes. Kovask s'attendait à un major plein de hargne et prêt à se défendre. Ce Knut lui paraissait trop tendre.

— J'ai pensé que, avec cette tempête, dit-il tout de suite après les présentations, vous seriez obligés de passer la nuit ici. Aussi, je vous ai fait préparer des chambres...

Kovask coupa court.

— Nous comptons rester autant de temps qu'il le faudra pour élucider cette malheureuse affaire. Nous ne pensons pas la résoudre en vingt-quatre heures.

Le major hocha la tête, puis alla s'asseoir à son bureau. Tout de suite après, il se leva. Le commandant de la base, le colonel Fagernes, entra dans la pièce. Il fit signe à Knut de rester à sa place et Kovask soupçonna une entente tacite entre les deux Norvégiens. Il loucha du côté de Sigur Norson, mais l'officier des services secrets gardait toute son impassibilité.

— Nous commençons ? demanda-t-il. Nous sommes au courant du plus gros de l'histoire. Un commando de la Force Alliée Mobile a été lâché dans le Nord-Est pour une sorte d'opération-survie, doublée d'une manœuvre de mouvement destinée à lutter contre les infiltrations soviétiques dans ce secteur.

Kurt inclina la tête.

— De combien d'hommes se composait le commando ?

— Un bataillon de parachutistes, comprenant cinq sections de trente hommes chacune. Ces sections se divisaient elles-mêmes en trois groupes de dix hommes, officiers et sous-officiers compris.

Le colonel Fagernes le remplaça :

— Vous n'ignorez pas que cette force mobile a été souhaitée par l'OTAN pour protéger les flancs du dispositif atlantique... C'est-à-dire la Grèce et la Turquie d'une part, la Norvège d'autre part... Mon pays n'a jamais été très chaud pour une telle formule... Après tout, dit-il d'une voix acerbe, nous sommes assez grands pour surveiller nous-mêmes nos frontières et empêcher cette sorte d'infiltration. Il a fallu qu'on nous envoie ces parachutistes étrangers. Par chance, un officier ou un sous-officier norvégien a pu être joint à chacun des quinze groupes...

— Ce qui n'a pas empêché l'un de ces groupes, commandé par un officier canadien et un sous-officier norvégien, de s'égarer en territoire russe.

Cette phrase fut suivie d'un très long silence. Bien que vieille de

trois jours, l'affaire apparaissait toujours aussi dangereuse, bourrée de conséquences explosives. Les Russes n'avaient pas réagi et on espérait que la patrouille n'avait pas encore été détectée. L'objectif était que la chose ne s'ébruite pas, et qu'on puisse ramener les dix hommes sains et saufs en territoire norvégien. Suédois à la rigueur.

— Le sergent Peder Blehr connaît parfaitement la région et nous ne comprenons pas qu'il ait pu se tromper aussi grossièrement, dit le major Knut.

— Vous le connaissiez bien ? demanda Kovask.

— Bien sûr... J'ai son dossier à votre disposition et vous verrez qu'on ne peut rien lui reprocher.

— Qui s'est occupé de son affectation ?

— Mais moi, bien sûr, répondit le major à Kovask. Blehr avait quelques connaissances en français, et j'ai pensé qu'il était préférable de l'affecter à ce groupe composé de Canadiens.

La Force Alliée Mobile se composait d'Américains, de Canadiens, d'Anglais, de Belges et d'italiens. Pour cette opération, on avait utilisé des effectifs habitués à la montagne, à la neige et au froid, d'où grand nombre de Canadiens, chasseurs alpins italiens, américains.

— Comment a-t-il appris le français ? demanda Marcus Clark, qui se rappelait cette langue comme une matière particulièrement coriace à assimiler.

— Le père de Blehr était d'origine française. Lors de l'affaire de Narvik, il avait été grièvement blessé, caché par une famille de Lapons. Le Français est devenu amoureux de l'une des filles.

— Pourtant Blehr n'est pas un nom français ? s'étonna Marcus Clark.

— Oui, mais le soldat français n'a jamais pu épouser la petite Lapone, bien qu'il l'ait désiré. Une fois guéri, il est entré dans la résistance norvégienne, a été tué au cours d'une embuscade. Sa mère lui a appris quelques rudiments de cette langue. Par la suite, le garçon a approfondi ses connaissances. Il a épousé une institutrice norvégienne qui a certainement complété son instruction.

Kovask était surpris depuis son arrivée en Norvège par le racisme tranquille de ses habitants. Les Lapons n'étaient pas des Norvégiens pour eux. On les tenait à l'écart. D'autant plus qu'ils avaient tendance à s'installer dans le Sud au détriment d'un folklore artificiel et rémunérateur. Il avait lu que les Lapons, frustrés des joies de la vie moderne, en gardaient une grande amertume. D'autant plus qu'on leur imposait, par exemple, le service militaire, et qu'ils devaient payer des impôts comme les gens du Sud.

— Cette institutrice habite ici, à Kautokeino ?

— Oui. Vous aurez certainement affaire à die. Depuis la disparition de son mari, elle est dans un grand état de surexcitation.

C'était le colonel Fagernes qui intervenait d'une voix pleine de compassion.

— Cette fille est révoltée par la politique actuelle du gouvernement à l'encontre des Lapons. Il lui déplaît souverainement d'enseigner à ses élèves que l'existence qu'ont menée leurs parents et qu'ils sont condamnés à mener est pleine de charmes. Ce sont te instructions actuelles. Cette fille a fait venir sa sœur, une étudiante d'Oslo. Elles deviennent encombrantes. Leur autorité sur les familles laponnes est incontestable.

— Que lui avez-vous donné comme explication ?

— Que son mari suivait, à la suite des dernières manœuvres, un entraînement spécial dans une base tenue secrète... Du moins je le lui ai fait comprendre. Mais ça ne pourra pas durer longtemps. Les Russes ont des antennes partout. Les Lapons passent facilement la frontière malgré les patrouilles incessantes, les radars et la surveillance aérienne. Alors ?

Il hocha la tête tandis que Knut, le major responsable, baissait la sienne avec accablement. Kovask eut envie de les injurier. Ils se laissaient abattre comme des enfants. Marcus lui lança un regard significatif.

Sigur Norson, le capitaine de corvette des services secrets, crut bon d'intervenir avec sécheresse :

— Il n'est pas question de se laisser aller au découragement. Nous irons trouver cette femme en lui demandant de mettre une sourdine à ses agissements. La sœur sera priée de rejoindre Oslo. Mais ce n'est qu'un détail. Il nous faut, et le plus rapidement possible, un projet valable pour la récupération du groupe canadien.

Le colonel Fagernes réagit le premier, se tourna vers son major.

— Vous entendez, Knut ?

— Oui, mon colonel. Je vais faire le maximum. Mais le temps ne favorisera guère les recherches. On ne peut cependant pas risquer d'envoyer d'autres hommes chez les Russes.

— Quelle est votre hypothèse au sujet de ce groupe ? demanda Kovask. Vous devez avoir un dossier sur ce lieutenant canadien qui le commande ?

— Oui. Il a déjà participé à une sorte d'opération-survie... Il a beaucoup d'expérience. Je suppose qu'il a réalisé pleinement ses responsabilités. Sachant qu'il se trouve en territoire soviétique, il doit

agir avec la plus grande prudence... Marche de nuit en direction de l'Ouest et disparition totale durant le jour.

Kovask fit quelques pas en direction de l'immense carte d'état-major qui occupait le mur, face à la porte d'entrée.

— Les hélicoptères ont abandonné les groupes dans ce cercle tracé au crayon, dit le major Knut en le rejoignant. Le groupe du lieutenant Labesse, ici.

Il désignait un point proche d'un fjord. Son index tremblait légèrement.

— À moins de dix kilomètres de la frontière, constata Kovask.

Derrière eux les trois autres se regroupaient également.

— Oui, fit le major. Le groupe devait se fabriquer un radeau pour atteindre l'autre rive où des carcasses de rennes gelées se trouvent depuis l'été. Les troupeaux traversent à cet endroit-là, et en général une dizaine de bêtes se noient dans les eaux glacées. Un courant les emporte jusqu'ici.

Il désignait un autre point.

— Il y a un glacier... Les animaux sont pour ainsi dire immédiatement congelés. Le lieutenant Labesse devait assurer ainsi son ravitaillement puis remonter à l'intérieur du fjord.

— Évidemment pas de contact-radio ?

— Non... Pour ce genre d'opération c'était proscrit... Les Russes sont à proximité et auraient été à l'écoute. Même pour de simples manœuvres ce n'est pas agréable de penser qu'ils sont au courant.

— Poursuivez, dit Kovask d'une voix douce.

Marcus Clark qui commençait à connaître son patron savait qu'il dissimulait une grande impatience.

— Eh bien ! une surveillance aérienne devait localiser chaque groupe dans ce territoire de plusieurs milliers de kilomètres carrés. Ce n'était pas facile, mais les observateurs ont réussi à en repérer quatorze. C'est alors que nous avons commencé à nous inquiéter. Nous sommes allés sur place, le colonel Fagernes et moi-même... Nous avons acquis la certitude que le lieutenant Labesse et son groupe se trouvaient en territoire russe.

Il reprit son souffle. Kovask le soupçonna de souffrir des bronches, car un léger sifflement se faisait entendre à chaque inspiration.

— Le groupe n'avait d'abord pas traversé le fjord et pour cause. Le meilleur système aurait été l'utilisation de gros glaçons à la dérive. Certains auraient pu être utilisés par plusieurs hommes... Malheureusement, la température s'étant radoucie cette semaine, il n'y a pas eu de glaçons et le groupe est parti à la recherche de bois pour

confectionner un radeau... Je vous rappelle qu'ils n'avaient des vivres que pour un seul repas... Il est possible que la recherche de nourriture ait eu pour eux plus d'importance, et qu'ils se soient, par exemple, lancés à la poursuite d'un renne sauvage ou d'un quelconque gibier... Un ours peut-être...

Le colonel le remplaça, ayant pitié de son subordonné qui s'essouffait de plus en plus.

— Ils ont marché vers la frontière ? Oui, ils disposaient de boussole, mais à cet endroit la délimitation est mal connue.

— Tous les hommes avaient une boussole ?

— Non... Le lieutenant et le sous-officier seulement. Le soleil est resté caché depuis une semaine... Brouillards, puis cette neige... Il y a trois jours qu'ils n'ont rien mangé.

— Les autres sont rentrés ?

— L'opération a été interrompue, dit le colonel en haussant les épaules. Nous avons voulu limiter les risques... Elle devait se prolonger une dizaine de jours.

— Les postes-frontière ?

— Ils sont sur les dents... Mais que peuvent-ils ? Une dizaine d'hommes dans ces solitudes... C'est pis qu'en haute mer. Le plafond ne se lève jamais beaucoup et les reconnaissances aériennes...

— Pensez-vous à une action délibérée du sergent Blehr ?

Les deux militaires norvégiens sursautèrent.

— Non... Pourquoi aurait-il fait ça ? demanda le colonel... Bien sûr avec un mépris de Lapon... Doubé d'un esprit à la française... C'est difficile à admettre... Et puis le motif ?

— Nous verrons plus tard pour le motif, répondit Kovask. Je ne crois pas qu'une patrouille puisse se perdre de la sorte. Mais, en admettant que le lieutenant canadien et ses hommes aient été pris au dépourvu, lui, Blehr n'aurait pas dû se tromper.

Le colonel et le major échangèrent un regard angoissé.

— Eh bien ! dit Fagernes... Nous y avons également songé... Une vengeance individuelle d'un Lapon écœuré par certaines vexations administratives concernant sa race...

— Quel était son avenir ? demanda Kovask.

— Vous touchez un point sensible... Il serait resté éternellement sous-officier malgré son intelligence et sa valeur... Oui, bien sûr, ça rentre en ligne de compte... Mais enfin, sa femme reste chez nous ?... Il ne l'aurait pas abandonnée ainsi.

Il soupira :

— Vous comptez l'interroger, cette femme ?

— Bien sûr, rétorqua Kovask. Nous devons faire le maximum pour sauver, d'une part ces soldats canadiens, et d'autre part, empêcher tout incident diplomatique.

— Vous n'obtiendrez rien d'elle.

Puis, il s'éloigna vers la fenêtre du bureau. Au-dehors, les tourbillons de neige avaient une épaisseur de pâte. On avait l'impression d'être au centre d'un immense pétrin. Le monde environnant n'existait plus. Tout semblait se passer à l'aveuglette, dans la petite base.

— La météo est très pessimiste, dit le major Knut en regardant le dos du colonel. Cette tempête peut durer plusieurs jours.

— Elle handicape tout le monde, répondit doucement Sigur Norson. Aussi bien les Russes que nous-mêmes.

— Aucun projet n'est réalisable pour le moment, poursuivait le major sans paraître avoir entendu son jeune compatriote. Vous me demandiez un plan d'opération !... Même avec des tracteurs genre *Weasel*, il serait difficile de se déplacer tant que la tempête durera. Nous disposons de tracteurs D-8 fournis par l'armée américaine. Les mêmes que ceux utilisés au Groenland.

Kovask consulta sa montre.

— Si nous allions voir M^{rs} Blehr ? Je suppose que nous la trouverons dans son école ?

— En effet. Je vais appeler un tracteur.

Les deux Américains et l'officier de renseignement norvégien allèrent l'attendre dans le hall du bâtiment administratif.

— Alors ? demanda Norson. Tout cela n'est guère rassurant pour l'avenir ?

— Pas le moindre en effet, répondit Kovask.

Ce qu'il ne disait pas, c'est qu'il avait l'impression d'avoir été dupé par les deux officiers de la base. Avant que le tracteur n'arrive, le commandant Knut les rejoignit :

— N'allez pas directement à l'école. Ce serait une erreur psychologique. Le logement se trouve à côté. La sœur de Sigrid Blehr vous recevra... Vous pourrez vous faire une idée.

— Vous la menez ?

Knut recula d'un pas, son visage coloré restant sans réaction sous l'attaque.

— Non... Vous verrez.

Le tracteur progressa sous la tempête, et c'est à peine si une fois

sortis de la base, ils distinguèrent la route. Le chauffeur paraissait connaître son affaire et déplaçait avec habileté son engin dans cette ouate. Les chenilles dérapaient parfois de façon impressionnante, mais le gros véhicule se maintenait en équilibre. Lorsqu'ils furent immobilisés, le Norvégien sauta à terre le premier. Le blizzard les happa, les poussa jusqu'à un escalier de bois abrité sous un auvent. Ils purent voir que la couche de neige atteignait déjà cinquante centimètres.

— À ce train-là, nous en aurons trois mètres, dit Norson.

Il s'apprêtait à frapper à une porte peinte en rouge et blanc, lorsque celle-ci s'ouvrit.

— Entrez vite, dit une voix fraîche. Nous ferons le tri ensuite.

Dans le hall douillet, les murs étaient entièrement recouverts de lattes de bois ainsi que le plafond. Ils ôtèrent leur cagoule. La fille, en collant noir, qui les avait reçus, les examinait sans indulgence. Elle était jolie : blonde avec des yeux bleus. Un gros pull lui tombait jusqu'aux fesses moulées par le tissu élastique.

— Venez par-là. Vous êtes des flics militaires ?

Dans le studio où brillait une lampe, flottait une odeur de tabac et celle d'un vernis à ongles.

— Vous n'êtes pas norvégien, vous ? dit-elle en s'adressant à Marcus Clark.

Ce dernier rougit légèrement. Il devait la trouver à son goût, louchait sur ses longues cuisses.

— Américain.

— Bien sûr, l'OTAN entre dans la danse. Qu'a-t-il fait, mon beau-frère ? Trahison ?

Puis le ton moqueur changea, devint âpre, méchant même :

— Est-il toujours en vie au moins ? Sigrid s'illusionne, je crois. Vous ressemblez à des croque-morts avec vos airs lugubres.

Kovask fit un pas en avant tout en ôtant sa moufle en phoque. Sa main gifla la joue ronde de la fille qui vacilla :

— La comédie est finie, dit-il. Allez enfiler une jupe. Nous ne sommes pas ici pour vos cuisses.

Elle lui bondit dessus, mais il lui prit les poignets. La tenant à quelques centimètres, il plongea ses yeux dans les siens :

— N'exagérez pas, fit-il sur le même ton dur, sinon vous allez vous retrouver en résidence surveillée à Oslo ? Compris ?

La fille se tourna vers le capitaine de corvette Norson.

— Vous le laissez faire, ce sale Yankee ?

Il n'y a plus d'honneur chez les officiers norvégiens.

— Faites ce qu'il dit, répondit Norson d'un air ennuyé.

Elle se dirigea vers une porte lorsque Kovask la lâcha. Durant son absence, ils restèrent silencieux. La jupe écossaise assez large lui avait redonné son âge qui devait se situer autour des dix-huit ans, et ils en furent soulagés.

— Vous auriez pu vous éviter de me gifler, dit-elle en refermant la porte.

Kovask ouvrait son anorak, souriait sans beaucoup de chaleur :

— Et vous, de nous traiter de croque-morts. Votre sœur sera libérée dans combien de temps ?

— Midi. Vous avez des nouvelles de Peder ?

Ce prénom était celui du sergent, il dut faire un effort pour s'en souvenir.

— Vous savez fort bien où il se trouve, répondit-il fermement.

Elle tressaillit, détourna les yeux vers la petite fenêtre au-delà de laquelle la neige semblait vouloir ensevelir le monde entier. Les doubles-fenêtres étouffaient les hurlements du blizzard.

— Et votre sœur également, n'est-ce pas ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Mais si.

Il sortit ses cigarettes, lui tendit le paquet. Elle puisa dedans avec difficulté. Ses doigts tremblaient. Comme ceux du major Knut quelques instants plus tôt.

— Du feu ? Vous n'avez pas répondu à ma question.

Malgré son habitude, Clark était lui-même impressionné par son patron. Kovask semblait toujours voir au-delà de la réalité la plus banale, soupçonnait toujours la vérité, même dans les circonstances les plus inattendues. Sigur Norson, lui, était fasciné par le commandeur américain qui, avec aisance, semblait vouloir faire faire des bonds de géant à l'enquête.

— Peder est quelque part vers l'est, répondit-elle avec une timidité inattendue... Peut-être même... de l'autre côté de la frontière ?

Kovask fumait, les yeux plissés, la regardant tout simplement.

— Prisonnier des Russes ?

— Il doit être à son aise dans ce cas.

— Que voulez-vous dire ?

— N'est-il pas communiste ?

— Lui ?

La jeune fille haussa les épaules.

— Non. Révolté peut-être. Anarchiste. Curieux pour un sous-off de carrière, hein ?

— Plus normal que chez une étudiante ?

— Pourquoi pas ?

Elle se redressa, le toisa.

— Et puis ?

— Vous avez raison. Ça n'a aucune espèce d'importance. Un mal de jeunesse qui passera.

Cette fois die rougit et tapa du pied.

— Vous vous trompez. On ne se lie pas ainsi... Je pourrais vous étonner si je le voulais.

L'œil de Kovask se voila d'une ironie telle que la jeune fille donna l'impression qu'elle allait éclater en sanglots.

— Oh ! vous pouvez jouer le père indulgent... Les vieux sont toujours ainsi avec nous... Et vous êtes un vieux. Pourri depuis l'enfance par un... un...

— Capitalisme décadent, proposa Kovask.

— Exactement. Vous étiez vieux en naissant.

— Et vous, vous demeurerez enfantine jusqu'à votre mort. Si votre fougue vous laisse le temps d'attraper quelques années, je suis certain que vous aurez le temps de parcourir la gamme des partis politiques.

— Vous ne croyez pas à ma sincérité, hein ? Vous croyez qu'il s'agit d'une sorte de snobisme ?

Kovask attendait. Il l'avait poussée à bout et maintenant il se sentait à peu près certain de recueillir les fruits de cette manœuvre.

— Voulez-vous que je vous dise ?...

La porte s'ouvrit et une femme de vingt-cinq ans, le visage las, mais les yeux fiévreux entra :

— Tais-toi, Tiana. Ils n'attendent que ça. Tes confidences. Va plutôt jeter un coup d'œil à la chaudière du chauffage central.

CHAPITRE II

Malgré le mur en neige que les miliciens avaient élevé autour des tentes, le blizzard secouait rudement les mâts de celles-ci. Le capitaine Igor Selenko, de la direction régionale M.V.D. de Mourmansk eut un regard inquiet pour le bâti métallique. Le chef milicien Alexis Tioutchev le rassura :

— Elle tiendra. Elle en a vu d'autres.

— Et cette tempête va durer longtemps ?

— Personne ne peut le dire, et moi encore moins que les autres. Et pourtant, je connais bien la région. Il m'est arrivé d'être ainsi bloqué plus d'une semaine.

Selenko bourra sa pipe avec soin puis embrasa longuement le tabac. Tioutchev pensa que tout ce que faisait le policier était réfléchi, accompli avec beaucoup d'attention.

— Il faudra prendre une décision, dit enfin le capitaine. Ces Canadiens doivent bien être quelque part. Ce métis de Lapon, Blehr, a maintenant deux jours de retard. C'est incompréhensible.

— L'officier canadien a peut-être eu des doutes ?

Le policier soupesa cette hypothèse :

— Possible. Dans ce cas, le groupe a essayé de rejoindre le territoire norvégien. Il est étonnant qu'il ait réussi à passer au travers du réseau serré que nous avons tressé. Tous les miliciens de la région ont été mobilisés pour cette opération.

Un des miliciens apporta le samovar, et son chef prépara un thé bouillant Selenko se détendit quelque peu à la perspective de boire quelque chose de chaud.

— Il n'est même pas possible d'envoyer des patrouilles, dit-il soudain.

— Ils pourraient passer à quelques mètres sans que nous ne nous en doutions, dit le chef milicien. Mais la plupart des groupes possèdent des chiens samoyèdes qui repèrent un suspect à des centaines de mètres.

Le capitaine avala sa tasse de thé brûlant, puis en accepta une autre qu'il garda à la main. La tempête faisait toujours rage autour de

la tente. Dans le fond, le poste de radio grésillait doucement dans une odeur d'ozone et les communications étaient difficiles à établir.

— C'est une curieuse histoire, avança timidement le chef milicien. Je crois qu'on a eu tort de se fier à ce métis lapon. Cette race déteste les autres en bloc...

— Nous ne sommes pas ici pour juger une opération dont l'origine se trouve à Moscou même. Il ne s'agit pas d'une simple chasse à l'espion telle que vous en avez l'habitude.

Rendu prudent par cette réponse, Tioutchev garda le silence. Mais Selenko était bon bougre et il comprenait que le chef milicien fût intrigué.

— Le but cherché est la neutralisation de toute cette zone. Les Suédois et les Finlandais partagent notre point de vue. Les Norvégiens le feraient s'ils n'appartenaient pas à l'OTAN. Les Américains sont derrière eux et ne toléreront pas qu'un territoire stratégique soit démilitarisé.

— Les Norvégiens doivent beaucoup d'argent aux Américains, avança timidement le chef milicien.

— Eh oui, mon petit père ! Vous mettez le doigt dans la plaie. Alors, nous avons pensé que les Norvégiens méritaient de recevoir notre aide.

Alexis Tioutchev fronça les sourcils qu'il avait très épais.

— Voulez-vous dire qu'il y aurait une sorte de complicité entre Moscou et Oslo ?

Le capitaine le toisa sévèrement :

— Ai-je dit une pareille chose, camarade ?

— Non, reconnut le chef milicien.

Il y eut un silence, puis le capitaine éclata d'un rire sans arrière-pensée.

— Ne faites pas cette tête. On ne va pas vous chercher des histoires parce que vous émettez de semblables hypothèses. Nous vivons des temps meilleurs depuis quelques années et chacun peut avoir sa façon de penser.

— C'est vrai, reconnut le chef milicien complètement soulagé.

— Je me demande si on aurait dû faire confiance à ce métis de Lapon. Il paraît que son père était français.

Tioutchev sourit :

— J'ai connu des Français. Ce sont des gens agréables qui ne prennent pas grand-chose au sérieux.

— Exact, camarade.

À ce moment-là, le poste-radio cracha plus fort et l'opérateur coiffa son casque pour prendre le message. Il devait avoir du mal à comprendre car son visage se crispait sous l'effort qu'il faisait et sa main écrivait les mots qu'il pouvait saisir.

Lorsqu'il eut terminé, Tioutchev alla prendre le message et fit la grimace :

— Toujours rien. Un chasseur samoyède croit avoir vu un groupe, hier, avant que la tempête de neige ne commence, mais les traces sont effacées depuis longtemps.

— Je plains ces pauvres gars, dit Selenko.

Ils sont partis sans nourriture et ne doivent pas avoir grand-chose à se mettre sous la dent. Le mieux serait que nous les retrouvions avant qu'ils ne meurent d'épuisement.

Les deux hommes songèrent aux dix hommes lancés plus ou moins bizarrement dans cette aventure. Tioutchev se demandait si le haut état-major norvégien avait souhaité cela. Pourquoi les avait-on envoyés sans nourriture, avec seulement un repas dans leur équipement ? Pourquoi, sinon parce qu'on avait la certitude qu'ils seraient immédiatement interceptés une fois de l'autre côté de la frontière ?

Le capitaine du M.V.D. soupira et tapota sa pipe contre le talon de sa botte.

— Cette politique de coexistence pacifique complique bien notre tâche. Du temps de la guerre froide nous aurions reçu des ordres stricts. Maintenant, il nous faut prendre certaines précautions. Notre gouvernement obtient des concessions, grâce à la ruse et à la diplomatie. Les temps ont bien changé.

Soudain, l'opérateur-radio coiffa ses écouteurs et les deux hommes attendirent.

— Boris Melankov, lut le capitaine de police en tête du message.

Il fit la grimace. Il n'aimait guère le commissaire politique resté bien au chaud dans le village, à vingt-cinq kilomètres plus à l'est.

— Il nous demande ce que nous fabriquons. À croire qu'il ne neige pas là-bas.

— Le centre administratif du village est très confortable, murmura le chef milicien.

— Y a-t-il une réponse ? demanda l'opérateur.

— Bien sûr, dit Selenko. Il faut toujours répondre à ces personnages-là. Dis-lui que nous avons bien reçu son message, mais que la visibilité étant réduite à zéro, il est impossible de distinguer quoi que ce soit. Nous aimerions connaître les prévisions météo de

Mourmansk pour les prochaines heures. Voilà de quoi l'occuper.

Un peu plus tard, un milicien vint préparer le repas. Il fit frire des tranches de renne congelé, puis versa dessus le contenu d'une boîte de haricots.

Ils mangèrent avec appétit en compagnie de l'opérateur-radio. Dans les tentes voisines, les miliciens menaient un joyeux tapage que les gorgées de vodka devaient encourager.

Quelques instants après la fin du repas, un message arriva d'une patrouille opérant dans le nord-ouest de la frontière, entre la mer et le village de Linahamart. Des chiens venaient de déterrer un cadavre, celui d'un homme jeune, vingt-trois ans environ. Le corps était enterré à une cinquantaine de centimètres dans la neige, complètement nu.

Selenko jura abominablement.

— Complètement nu... Allez identifier ce type maintenant.

Il s'approcha de l'opérateur-radio.

— Que les recherches continuent. Les vêtements du mort sont certainement enterrés tout près de là. Il n'est pas possible que les compagnons les aient emportés... Demandez aussi de quoi ce type semble être mort.

Pendant que le radio s'exécutait, le capitaine du M.V.D. allait et venait sous la tente.

— Et nous sommes immobilisés ici... Vous êtes sûr, Tioutchev, que vos tracteurs ne peuvent nous emporter là-bas ?

— Ce serait une grave imprudence, capitaine... Je suis responsable de ce matériel... Nous pourrions tomber dans quelque trou... Nous risquerions l'accident grave.

— Bon, bon. N'en parlons plus.

Selenko bourra sa pipe tout en continuant d'ailler et venir. Les miliciens chantaient en chœur dans les tentes voisines.

— Allez faire taire ces imbéciles ! hurla-t-il soudain. Es ont l'air d'apprécier cette tempête de neige, eux.

Tioutchev sortit de la tente. Un sas limitait l'introduction de l'air froid et un appareil à catalyse réchauffait partiellement l'intérieur.

— Réponse, mon capitaine, dit le radio.

L'homme était mort de façon naturelle.

Certainement de congestion due au froid, disait le message. Un infirmier faisant partie de la patrouille émettait cette supposition, mais évidemment il aurait fallu une autopsie pour découvrir la cause exacte du décès.

Les Miliciens faisaient silence maintenant, et Selenko regretta de

s'être emporté. Tioutchev pénétra à nouveau sous la tente.

— La tempête semble vouloir se calmer. Il y a beaucoup moins de vent, mais les flocons sont toujours aussi gros.

— Prévenez le commissaire politique de la découverte de ce cadavre, disait le capitaine du M.V.D. à l'opérateur-radio.

— Attendez, voici du nouveau.

Un complément d'information. On n'avait pas trouvé les vêtements du mort, mais l'homme portait une prothèse dentaire en or qui n'était certainement pas d'origine russe.

Selenko haussa les épaules.

— C'est insuffisant... Et puis, ce malheureux ne peut apporter une preuve. Il nous faut tout le groupe. Que les recherches continuent.

Puis à Tioutchev :

— Nous levons le camp... Je prends la responsabilité d'une telle décision.

Le radio envoyait un message au commissaire politique. Tioutchev se tut pour cette raison. Mais il paraissait mécontent. Lorsque l'émission fut terminée il parla :

— Nous ne progresserons que de quelques kilomètres à l'heure. Pour rejoindre nos camarades, il nous faudra quatre, cinq heures.

— Inutile de protester. Nous devons nous rendre là-bas. S'il y a un cadavre c'est que le commando canadien est passé dans le coin. C'est une piste et nous ne devons pas la négliger.

— Cet homme était peut-être sous la neige depuis vingt-quatre heures. À pied, on va aussi vite qu'avec les tracteurs. Les Canadiens sont peut-être descendus vers nous. La frontière fait un angle important à l'intérieur de notre territoire. L'officier canadien doit le savoir.

— Vous pensez que maintenant ils sont en territoire norvégien ?

— Pourquoi pas ?

L'homme du M.V.D. s'immobilisa au milieu de la tente. La lucarne en plexiglas éclairait son visage et le chef milicien se rendit compte que des années de travail policier avaient laissé leur trace. Selenko, malgré son âge moyen, était un homme prématurément vieilli et à la limite de la résistance nerveuse.

— Je suis à vos ordres, camarade, dit-il doucement, soudain pris de pitié pour son collègue.

— Nous devons bouger... Le commissaire politique ne comprendrait pas que nous n'allions pas voir ce cadavre.

— Je comprends parfaitement, capitaine. Nous allons lever le

camp. D'ici à une demi-heure, nous roulerons vers le nord.

Bien à l'abri à l'intérieur de la cage vitrée d'un tracteur, le capitaine assista au pliage des tentes. Malgré le vent et la neige, les miliciens s'en sortaient très bien. L'homme du M.V.D. bourra une nouvelle pipe. Les heures à venir le remplissaient de satisfaction. Au moins pendant ce temps il ne serait pas obligé de rendre des comptes au commissaire politique Melankov.

À quelques verstes de là, dans les igloos que le lieutenant avait fait construire au début de la tempête, les parachutistes canadiens essayaient de se réchauffer les uns contre les autres. Ils n'avaient rien mangé depuis près de trente heures, sinon quelques poignées de neige.

CHAPITRE III

Il y avait maintenant près de deux heures que le commander Kovask interrogeait Sigrid Blehr, dans le salon douillet de son appartement. La jeune femme avait répondu avec franchise à ses questions, d'une voix calme et en réfléchissant chaque fois.

Sa jeune sœur, Tiana, bouillait toujours d'impatience, et lorsque Kovask demanda une fois de plus dans quel état se trouvait son mari avant son départ, elle explosa :

— Nous n'avons pas le droit de manger ? Fichez-nous la paix et revenez ce soir. Ma sœur reprend sa classe dans quelques instants.

— Non, dit Sigrid en souriant. Mes élèves resteront chez eux à cause de cette tempête. Nous devons faire une promenade, mais elle est remise à un autre jour.

Puis elle ajouta :

— Va préparer des smörbröd et apporte une bouteille d'aquavit. Autant prendre cette corvée du bon côté.

Norson protesta poliment.

— Nous pourrions revenir, vous laisser déjeuner...

— Autant en finir, dit Kovask qui avait l'impression que quelque chose lui échappait là-dedans. La jeune femme éloignait sa sœur, car elle craignait certainement une indiscretion de sa part. Et puis, Sigrid Blehr était trop calme. Il s'était attendu, selon les dires du commandant Knut, à beaucoup plus de violence.

— Votre mari est parti pour la base, voici cinq jours maintenant. Il devait prendre contact avec l'officier canadien avant d'être lâché en sa compagnie dans la solitude de l'Est. Vous êtes certaine qu'il n'était pas inquiet, bizarre ?

— Non. Peder sait très bien cacher ses impressions personnelles.

— Vous connaissiez le but de sa mission ?

— Bien sûr. Ce n'était pas un secret.

— Qu'en pensiez-vous ?

La jeune femme le regarda bien en face. Ses yeux étaient d'un gris-bleu très chaud :

— Je suis contre l'OTAN. Je ne vois pas pourquoi des soldats étrangers viendraient nous défendre.

— Ce sont également les opinions de votre mari ?

— Peut-être.

— Pourquoi restait-il dans l'année dans ce cas ? Sinon dans un but subversif ?

— Il devait aller jusqu'au bout de son engagement. Je suppose qu'ensuite il aurait cherché du travail dans la vie civile.

— Vous l'y auriez encouragé ?

— Bien sûr.

Puis elle sourit :

— Que voulez-vous prouver ? Que je suis communiste et que j'appartiens à un réseau d'espionnage ? Dans ce cas, permettez-moi de vous dire que vous faites fausse route.

— Votre mari aurait-il accepté de trahir pour de l'argent ?

Même ce genre de question n'arrivait pas à la faire sortir de ses gonds.

— Je ne le pense pas.

— Il détestait les Norvégiens, les Américains, les Occidentaux en quelque sorte ? Parce qu'il était plus lapon que français ?

— Le racisme le mettait hors de lui, et la situation que les Norvégiens font aux Lapons n'est guère enviable.

— Faisait-il partie du front de libération lapon ?

Elle éclata de rire.

— C'est de la pure invention et cette organisation ne rencontre guère d'échos dans la population lapone.

— Vous reconnaissez qu'elle existe ?

— Oui, elle existe.

Sa sœur entra avec un immense plateau qu'elle disposa sur une table basse, puis elle alla chercher des verres et la bouteille d'aquavit.

— Moi, je n'ai pas du tout envie de boire à leur santé, dit-elle.

— Eh bien, tu fais comme tu veux ! répondit Sigrid.

La jeune fille avait préparé des piles de sandwiches de poisson fumé, de viande de renne, de charcuterie. Kovask reconnut du saumon fumé et des rondelles d'anguille salées. Ils mangèrent en silence, tout en buvant des gorgées d'alcool. Tiana les regardait avec un mépris silencieux, tout en fumant une cigarette.

— Songez que dix malheureux sont en ce moment dans la neige sans la moindre nourriture à se mettre sous la dent, dit Kovask.

Sigrid Blehr leva les yeux vers lui, puis devint très pâle. C'était la première fois depuis deux heures qu'elle encaissait mal un coup porté.

— C'est de très mauvais goût de dire des choses pareilles, dit-elle. Personne ne leur a demandé de s'engager dans l'armée. Ils savaient ce qui les attendait.

— Pouvez-vous condamner un homme aussi facilement ? demanda Kovask sèchement. Parce qu'il n'a pas les mêmes idées que vous ? Que devient la coexistence pacifique dans tout cela ?

La jeune femme baissa les paupières. Elle avait de longs cils à peine fardés.

— Qu'attendez-vous de moi ? dit-elle finalement.

— Nous voudrions avoir la certitude que votre mari a volontairement conduit les Canadiens en territoire soviétique.

Tiana haussa les épaules :

— À quoi cela vous servirait-il ? Vous n'irez pas les chercher là-bas, tout de même ?

— Les Russes se taisent en ce moment. Donc, ils n'ont pas découvert le commando. Deux hypothèses : ils ignorent que les Canadiens se trouvent chez eux, ou alors ils ne les ont pas trouvés malgré leurs recherches. Dans le premier cas, nous pourrions intervenir discrètement, sans trop de risques. Dans le deuxième, il faudrait prévoir la crise internationale qui suivra.

Et puis, il se tut. Il se demandait ce qu'il faisait dans cette affaire. Les Norvégiens n'avaient pas voulu que la C.I.A. intervienne, et les Canadiens avaient accepté que l'O.N.I. procède à une enquête. Curieux compromis, et le *commodore* Gary Davis, son chef, ne lui avait pas caché que toute cette histoire paraissait truquée.

— Les Norvégiens en ont assez et voudraient que 3^e nord du pays soit démilitarisé. Ce sont également les points de vue de la Suède et de la Finlande. À se demander s'ils n'ont pas cherché l'incident avec les Russes. Ce sont les Canadiens qui en feront les frais.

Kovask se demandait s'il lui faudrait se battre avec l'état-major norvégien. Et ce capitaine de corvette, Sigur Norson, qui ne les quittait pas d'une semelle depuis que Marcus et lui avaient mis le pied en terre norvégienne.

Il prit un des canapés de viande de renne et mastiqua, les yeux fixes. Ce Blehr avait servi de tête de turc. On connaissait ses sentiments de révolté. On l'avait admirablement utilisé et maintenant on voulait crier *haro*.

Brusquement, il se sentit plein de sympathie pour la jeune femme et lui sourit :

— Je crois que votre mari est une victime, dit-il. Mais il faut sauver les apparences.

Clark, eut un regard en coin pour l'officier de marine norvégien. Norson restait impassible, comme s'il n'avait pas compris l'allusion.

— Pour tout le monde c'est un traître. Il a vendu les Canadiens aux Russes.

— Que voulez-vous dire ?

Il lui sembla qu'elle était soudain angoissée, comme s'il avait été sur le point de deviner quelque chose.

— Restons-en là, dit-il.

Il se leva et les deux autres en firent autant. La jeune femme eut un regard désolé pour les smörbröd.

— Vous ne voulez pas les terminer ?

— Je reviendrai, dit Kovask. Tout n'est pas terminé et dix bonshommes sont en train de vivre des heures épouvantables. Votre mari également.

Dans la rue que le vent balayait, la neige formait des congères épaisses. Ils se précipitèrent vers le tracteur.

— Allons achever le repas quelque part, dit Kovask.

— Au restaurant de la base ? proposa Norson.

— Surtout pas.

— Nous ne trouverons rien ici. L'heure du *middag* est passée maintenant.

Décidément il fallait retourner à cette base. Le major Knut leur sauta dessus dans un corridor.

— J'ai fait mettre les plats au chaud. Nous vous attendions.

Le déjeuner fut sans cordialité. Kovask réfléchissait tout en mangeant sans faire attention aux plats. Il avait l'impression que le *middag* était soigné, un peu trop peut-être. Les Norvégiens n'attendaient-ils qu'une enquête de routine ? Et cette jeune femme qui devait savoir quelque chose ? Elle était sympathique. La sœur également malgré ses outrances.

— Vous avez une photographie de Peder Blehr ?

La question surprit le major Knut alors qu'il reprenait une tranche de filet de renne.

— Pas sur moi. Dans mon bureau. Voulez-vous que je l'envoie chercher ?

— Non. Tout à l'heure.

Kovask avala de l'aquavit. On s'habituaît à cet alcool fort et rude.

À travers les doubles-fenêtres du restaurant militaire, la neige formait un épais rideau. Les flocons tombaient plus verticalement depuis que le vent ne soufflait plus que par rafales. L'endroit était tranquille, confortable. Cet officier se gavait paisiblement, tandis qu'ailleurs, de jeunes gens étaient peut-être en train de mourir de faim. Kovask avait envie de faire un esclandre, se retenait à grand-peine. Il croisa le regard de Marcus Clark qui comprenait parfaitement ce qui se passait dans la tête de son patron.

— On ne pouvait pas mieux tomber qu'avec ce Peder Blehr, dit-il enfin d'une voix neutre.

Le major garda sa fourchette en l'air, les sourcils rapprochés par l'incompréhension.

— Suspect à plus d'un titre, irrité par les conditions faites à ses compatriotes. Êtes-vous au courant de ce que le gouvernement lui a promis ?

Knut ne réalisa pas tout de suite, mais lorsque ce fut fait il se leva, très rouge :

— Je vous demande de retirer ces paroles.

— Ne nous énervons pas, répondit Kovask placidement. Vous êtes peut-être également une victime vous aussi.

Le major ne savait plus que faire. Il finit par se tourner vers Sigur Norson qui lui fit signe de s'asseoir. Il le fit avec soulagement, vida son verre d'aquavit.

— Vous vous trompez. Notre gouvernement... Oui, on peut avoir l'impression que tout s'est passé ainsi... Mais je crois que l'état-major a joué franc jeu.

— Alors, dit brutalement Kovask, il y a un noyau subversif chez vous. On ne peut expliquer la chose que de cette façon.

Le major Knut se plongea dans la dégustation de son gâteau à la crème, d'un air embarrassé. Il fuyait visiblement la discussion à ce sujet, regrettait que l'Américain ne se préoccupe pas uniquement de Peder Blehr.

— De quelle région était originaire la mère de ce sergent ?

Soulagé, Knut repoussa son assiette, but un peu d'alcool avant de répondre :

— Je m'en souviens parfaitement. Karasjok, une petite base située sur la frontière suédoise.

— Une base militaire ?

— Bien sûr... Rien de comparable à Tromsøe, ou même à ce que vous voyez ici. Une petite garnison, une piste pour avion à hélices. Deux hélicoptères qui servent souvent à ravitailler les troupeaux de

rennes en fourrage frais, lorsque l'épaisseur de neige empêche les bêtes de trouver le lichen. Il y a aussi une base d'hydravions, ajouta-t-il comme à regret.

D'après ce qu'en savait Kovask, la base n'appartenait pas à l'OTAN, et l'officier norvégien avait quelque scrupule à en dire trop long sur elle. En fait, elle devait être plus importante qu'il ne semblait vouloir le dire.

— C'est un centre de la vie lapone. Ils se réunissent l'été pour certaines fêtes religieuses. À Pâques notamment avant de rejoindre les pâturages du nord. L'hiver, beaucoup y séjournent. Mais la mère de Blehr est morte depuis quelques années.

— Il y a une route entre les deux villes ? D'ici à Karasjok ?

Knut soupira :

— Et quelle route. D'énormes barrières maintiennent les congères et les chasse-neige font un va-et-vient incessant durant tout l'hiver. Avec une voiture haute sur roues on peut s'y rendre en trois ou quatre heures. Il n'y a que cent vingt kilomètres.

— M^{rs} Blehr en possède une ?

— Bien sûr, une land-rover comme bien des gens du pays. C'est pratique. Ici, il faut vivre en communion avec la nature : chasser, pêcher, aller camper durant l'été. C'est à ce prix qu'on arrive à supporter le grand nord et à l'aimer.

Puis il se mordit la lèvre inférieure.

— Je suppose que M^{rs} Blehr connaît admirablement le Finnmark ?

C'était toute la région longue de six cents kilomètres, large de trois cents dans son centre, bordée par l'Atlantique, l'océan Glacial et la mer Blanche, avec trois frontières, celle de l'U.R.S.S., de la Suède et de la Finlande.

Knut approuva silencieusement.

— Si un Lapon voulait échapper à des recherches, il serait parfaitement à l'abri à Karasjok ?

— Oui, si vous voulez.

Le major norvégien l'admettait de mauvaise grâce. Sigur Norson écoutait la conversation sans manifester la moindre excitation. On pouvait se demander ce qu'il venait faire dans cette histoire.

— Vous croyez que le sergent Blehr aurait pu s'y réfugier ?

— Ou s'y réfugiera. Il ne restera pas en Russie toute sa vie, non ? Il reviendra vivre parmi les siens. Sa femme est trop jolie pour qu'il y renonce facilement.

— Voulez-vous vous rendre là-bas ? demanda Knut avec

inquiétude.

Il s'expliqua ensuite :

— Il faut une autorisation pour se rendre à la base. Surtout l'hiver. L'été avec les touristes, ce n'est pas la même chose. Cette autorisation doit être demandée à Oslo.

— Mais par la route ?

Jamais il n'avait rencontré une mauvaise volonté aussi évidente, comme si Knut avait reçu des instructions secrètes pour lui mettre des bâtons dans les roues.

— Bien sûr par la route... C'est long... Et le logement, là-bas ? Il n'y a pas d'hôtels. Vous seriez obligés de vous faire héberger par la base. Il faut l'autorisation.

— Vous pouvez l'obtenir rapidement ?

— Pas avant demain.

— Parlons d'autre chose. Vous faites surveiller M^{rs} Blehr ?

Le major le regarda d'un air effaré.

— Mais, pas du tout. D'ailleurs cela se remarquerait vite dans cette petite ville. Après tout, elle n'est pas coupable ?

— Qui l'est à votre avis ? demanda Kovask en quittant la table et sans attendre de réponse.

Il traversa le foyer où les officiers inactifs s'occupaient comme ils le pouvaient dans une fumée épaisse. Sigur Norson, lui, indiqua la chambre qui lui avait été attribuée. Marcus Clark le rejoignit alors qu'il fumait une cigarette, assis sur le rebord de son lit.

— On se demande ce que nous venons faire dans cette histoire, dit-il, croyant faire écho aux préoccupations de Kovask.

Ce dernier sourit froidement :

— Justement, c'est bien le moment d'aller jusqu'au bout, y a autre chose là-dessous et nous devons le découvrir rapidement.

— Les moyens matériels nous sont refusés ou accordés au compte-gouttes.

— Dites à Sigur Norson de dégouter un tracteur à neige, de l'essence. Pas besoin de chauffeur.

— Lui, nous l'embarquons ?

— Bien sûr. Nous filons à Karasjok. Nous trouverons bien une chambre pour nous abriter ou bien nous reviendrons ici.

Sigur Norson se débrouilla très bien et une heure plus tard ils roulaient en direction du nord-est. La neige tombait à la même cadence et il y en avait près d'un mètre cinquante dans les rues. Les chasse-neige poursuivaient leur ronde incessante, tous phares allumés.

Norson avait également allumé ceux du tracteur.

La route était partiellement dégagée et bientôt ils purent apercevoir, lorsqu'elles n'étaient pas trop éloignées, les fameuses barrières qui contenaient des congères impressionnantes. Certaines atteignaient la hauteur d'un immeuble de quatre étages.

— Des tonnes de neige, remarqua Marcus Clark. Si l'une cédait au moment où nous passons, nous n'en sortirions pas.

Le tracteur progressait à une vitesse assez régulière, vingt-cinq kilomètres environ. Mais une voiture n'aurait pu aller plus vite car les plaques de neige étaient nombreuses, longues parfois de plusieurs centaines de mètres et de grande épaisseur. Le Norvégien était aux commandes et s'en tirait très bien.

Les phares dissipaient la demi-obscurité, mais il fallait une certaine habitude pour apercevoir les obstacles. Aussi, lorsque Norson tira violemment sur les deux palonniers, ils se demandèrent tout d'abord pourquoi, avant de distinguer la grosse masse qui obstruait la route sur toute sa largeur.

— Une avalanche, dit le Norvégien. Il faut attendre l'arrivée du chasse-neige aspirateur. Une barrière a cédé.

CHAPITRE IV

Deux heures plus tard, un chasse-neige à ventilateur avait ouvert un passage suffisant pour que le tracteur puisse passer. L'un des ouvriers trouva un morceau de la barrière métallique qui avait cédé sous le poids de la neige.

— Curieux, dit le contremaître. On aurait dit qu'elle a été sciée.

Les trois officiers échangèrent un regard. Ce ne fut que dans la cabine vitrée du tracteur que Marcus Clark se laissa aller à la colère :

— On nous guettait. On avait scié la barrière, il a suffi d'une traction avec une corde pour la faire céder. Inutile d'aller voir. La neige qui tombe a, depuis longtemps, effacé les traces. Et maintenant on ne peut que poser une question. Qui ?

Kovask alluma la cigarette qui pendait de ses lèvres depuis longtemps :

— Quelqu'un qui a voulu retarder notre arrivée à Karasjok. Simplement retarder et non empêcher, sinon nous aurions reçu ces tonnes de congères dessus.

— Mais, dit Clark... La femme de Blehr n'avait pas classe cet après-midi. Est-ce que ?

— Ne concluez pas trop vite, dit Kovask.

Sigur Norson conduisait le tracteur, tout à fait imperturbable. Une nouvelle fois Kovask se demanda quel était son rôle dans cette enquête. Rien ne paraissait l'étonner, ni même le toucher, comme si, à l'avance, il connaissait le scénario.

Ils atteignirent Karasjok vers sept heures. Le soleil très bas à l'horizon ne se coucherait pas, maintiendrait cette teinte livide à la neige. On devinait sa position au léger halo qui rosissait, si peu, les flocons.

— Voilà la rue principale, avec l'église. Là-bas, ce sont les cabanes des Lapons venant hiverner. Les troupeaux de rennes sont plus loin, mais vous pourrez sentir leur odeur. Il y a des milliers de bêtes.

— La base ? demanda Clark à Norson.

Il tendit nonchalamment le bras vers le nord.

— Par là-bas.

Puis, sans modifier le ton de sa voix :

— Il vaudra mieux rentrer à Kautokeino, si vous désirez un peu de confort. Ici ce ne sera pas brillant.

— Arrêtez, dit Kovask.

Il ouvrit la portière, sauta à terre, s'enfonça dans la neige jusqu'aux genoux. Le niveau de la neige atteignait les fenêtres des rez-de-chaussée. Une odeur chaude de lait et de bouse de vache, mais décuplée, le suffoqua un peu. Et les bêtes se trouvaient à quelque distance du village !

— Que faites-vous ? demanda Clark en le rejoignant.

— La land-rover là-bas. Elle n'a pas tellement de neige sur le toit. Elle a dû rouler longtemps.

Dans la rue, il y en avait plusieurs et celle-là, en effet, n'avait pas de matelas blanc.

— C'est certainement celle de M^{rs} Blehr.

En grandes enjambées, Norson les rejoignit.

Il comprenait tout de suite sans grandes explications. Le véhicule se trouvait devant une maison avec un étage, surélevée sur des piles de pierres. On y accédait par une galerie en bois. Les marches étaient peintes chacune d'une couleur différente.

Une grosse femme blonde, portant une jupe longue avec des franges qui balayaient le sol, vint leur ouvrir. Elle était hilare. Kovask se rendit compte en escaladant la dernière marche qu'elle lui arrivait à peine à la poitrine.

— Sigrid Blehr ? demanda-t-il.

Elle répondit en lapon. Es entrèrent comme elle le leur indiquait, et l'institutrice sortit d'une pièce une tasse de café à la main.

— C'est encore vous ?

— Depuis combien de temps êtes-vous là ? demanda Kovask sans autre préambule.

Le visage lisse de la jeune femme se froissa légèrement.

— De quel droit ? Je suis ici chez ma belle-sœur. J'ai bien le droit de faire ce qu'il me plaît ?

— Votre belle-sœur ?

La Lapone souriait en dodelinant de la tête. Ses petits yeux bridés exprimaient toute la malice du monde.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, fit Kovask, le visage menaçant.

La jeune femme alla déposer la tasse dans la pièce d'où elle était sortie et Kovask l'y suivit.

— Il y a deux heures environ que je suis arrivée. Je ne vais pas tarder à repartir d'ailleurs.

L'Américain se tourna vers Norson.

— Je désire perquisitionner ici.

— Vous le pouvez, répondit l'autre. Mes pouvoirs me permettent de vous en donner l'autorisation.

— Que pensez-vous découvrir ? s'exclama Sigrid Blehr. Nous n'avons rien à cacher...

— Nous aussi, nous aurions pu être ici depuis deux heures. Mais une barrière de neige a cédé, libérant toute une avalanche. Curieux, n'est-ce pas ?

— Je ne vois pas en quoi. Ce genre d'accident arrive souvent dans ce pays, monsieur Kovask.

Mais le *commander* ne l'écoutait plus. Il se dirigea vers le fond du corridor, ouvrit une porte et inspecta la cuisine où un gros poêle ronflait. C'était lui qui réchauffait toute la maison grâce à des conduites d'air chaud.

— Là ?

Il désignait une autre porte.

— La chambre de Mikka, la sœur de mon mari.

La grosse Lapone gloussa, passa entre eux et ouvrit la porte. Il contempla le lit haut sur pattes, recouvert d'un édredon énorme. Il reçut au visage un souffle plus frais. La sœur de Blehr ne chauffait pas sa chambre. Un peu plus loin, il y avait une sorte de cabinet de toilette, puis une seconde chambre. Il leva les yeux vers le conduit d'air chaud, vit qu'il était ouvert. D'ailleurs, il faisait très bon dans cette dernière pièce.

— Il y a une sorte de cave au-dessous ?

— Une remise pleine de bois. Vous pouvez y aller, mais il faut passer par l'extérieur.

La Lapone lui fit signe et il sortit, suivi par Clark. Norson attendait dans le couloir, l'air distrait. Les deux Américains fouillèrent dans les tas de bois.

— Que cherchez-vous exactement ? chuchota Marcus.

— Une cache... Un endroit qui puisse receler un homme.

— Ici ? Il fait à peine quelques degrés au-dessus de zéro.

Kovask ricana :

— C'est préférable à la toundra glacée, non ?

Mais ils ne découvrirent rien, remontèrent à la suite de Mikka qui balayait la neige des franges de sa jupe. Elle semblait pleine d'allégresse, comme si elle leur avait joué un bon tour.

— Un peu d'aquavit, *commander* ? proposa Sigrid lorsqu'ils pénétrèrent dans la salle commune.

Kovask fronça ses sourcils :

— Vous connaissez mon grade ?

— Le capitaine de corvette a bien voulu me renseigner. Après tout, je suis norvégienne, et j'ai bien le droit de savoir ce qu'un Américain, qui se permet de fouiller dans mes souvenirs et dans la maison de ma belle-sœur, peut bien représenter.

Il ne sourit même pas, leva les yeux vers la trappe ouverte de l'air chaud.

— Votre poêle est vraiment puissant pour réchauffer ainsi toute la maison.

— La qualité norvégienne, dit Sigrid, mais en même temps, elle devenait très pâle.

Kovask l'observait et un sourire glacé releva un peu sa lèvre supérieure.

— Votre belle-sœur est veuve ?

— Depuis quelques années. Son mari a été éventré par un mâle fou-furieux. Elle a vendu son troupeau et vit toute l'année à Karasjok.

— Elle n'a pas d'enfants ?

— Non.

Sigrid Blehr faisait visiblement un effort pour répondre à ses questions, mais son esprit était ailleurs.

— Votre mari venait souvent la voir ?

— Tous les quinze jours. Pourquoi ?

— Il connaît bien cette maison.

Il inspectait les meubles, la décoration. L'artisanat lapon dominait alors que la maison de l'institutrice n'acceptait que le fonctionnel Scandinave.

— Elle devait lui rappeler son enfance ?

— Prenez-vous mon mari pour un primitif ?

— Non. Mais on reste attaché aux objets parmi lesquels on a grandi.

La jeune femme baissa les yeux, lissa l'étoffe de son pantalon-fuseau, sur sa cuisse.

— Vous avez abandonné votre sœur ?

— Elle ne voulait pas sortir par ce temps.

— Au fait, dispose-t-elle d'une voiture ?

— Ici ? Non.

Kovask se leva.

— Je vous remercie. Nous rentrerons peut-être ensemble. Une femme seule sur cette route, ce n'est guère prudent.

— Les chasse-neige passent régulièrement.

— Nous sommes payés pour le savoir.

Les deux autres suivirent, un peu éberlués par cette décision rapide de Kovask. Il les entraîna à grandes enjambées vers le tracteur.

— Montrez-moi une carte détaillée du coin.

Il la prit des mains de Sigur Norson et l'étudia. Une sorte de ricanement lui échappa.

— Bien sûr... La sœur l'a peut-être accompagnée... Avec des skis.

— Vous pensez que Tiana aurait scié la barrière de neige ?

Kovask lui jeta un regard ironique :

— Elle vous plaît cette petite, on dirait.

— Avouez qu'elle a de belles jambes et un joli petit derrière... Vous l'accusez ?

— Les deux sont peut-être parties ensemble. Tiana est restée en route pour saboter la barrière. Sa sœur avait besoin de quelques heures d'avance. Elle se méfiait certainement de moi, avait eu tort de dire que l'après-midi elle ne travaillait pas.

— Pourquoi ces deux heures ? demanda Norson ?

Pour la première fois, il semblait prendre quelque intérêt à l'affaire.

— Tout à l'heure, coupa Kovask. Revenons-en à Tiana. Une fois le tas de neige sur la route elle a pu filer en ski dans cette direction. Il y a un tout petit village lapon. Peut-être y connaît-elle quelqu'un, du moins sa sœur a pu lui donner une adresse. Rien de plus facile que de rentrer ensuite à Kautokeino en traîneau tiré par des rennes.

Norson approuva :

— En coupant tout droit par la forêt, ici, il ne faut guère plus de temps qu'avec un véhicule sur la route, à condition de bien connaître son chemin.

— Je vais téléphoner, dit Clark. Il faut que nous en ayons le cœur net tout de même.

Il sauta une nouvelle fois dans la neige, se dirigea vers le petit bureau de poste.

— Depuis, elle a peut-être eu le temps de rentrer, remarqua Norson... Mais tout a pu se passer ainsi. Pourquoi ces deux heures de sursis ?

Kovask désigna la maison de Mikka, la sœur de Blehr.

— Regardez bien. Il y a un vaste grenier au-dessus de la partie habitable. Quelqu'un peut s'y cacher.

— Il ne doit pas y faire chaud...

Le *commander* sourit, pensa à la chambre de la Lapone qui n'était pas chauffée. Quelqu'un pouvait avoir dévié l'air chaud pour donner au grenier une température plus clémente. Mais il était certainement trop tard pour aller s'en rendre compte. Toutes les maisons étaient mitoyennes et la solidarité des Lapons n'était pas un vain mot.

— Il faut aller voir, dit Norson.

— Non... Je me demande ce qu'il va faire.

Le Norvégien s'agita.

— Mais qui, enfin ?

— Blehr.

Malgré son flegme, Sigur Norson sursauta et son regard s'anima un peu.

— Le sergent Blehr ? Mais pourquoi ?

— Ça, je n'en sais fichtrement rien. Je suppose seulement qu'il se cache ici. Au dernier moment il s'est dégonflé, ou bien a reçu l'ordre de renoncer. Je ne sais pas.

Clark revint, le visage sombre.

— Ça ne répond pas chez l'institutrice.

Alors, je me suis payé le culot et j'ai téléphoné à un voisin en demandant Tiana.

— Et il vous a répondu qu'elle était partie avec sa sœur ?

— Ouais ! il l'a vue dans la bagnole.

Kovask lui expliqua alors pourquoi il pensait que Blehr se cachait dans le pâté de maisons.

— Il faut y aller, non ?

— Mieux vaut ruser. Vous allez filer en direction de Kautokeino avec Norson. Une fois hors de vue, faites demi-tour et attendez-moi entre la base et ici.

— Vous restez ?

— Je descendrai un peu plus loin.

— Vous allez vous faire repérer, dit Norson. Tous les Lapons doivent veiller au grain.

— Nous verrons bien.

Norson déplia la carte et montra le village du doigt.

— En contournant les dernières maisons, nous pourrions nous rapprocher et attendre ici.

— Vous croyez qu'elle va l'emmener ailleurs ?

— Pourquoi pas ? Malgré la présence des Lapons, il sait qu'une descente de police suffirait pour qu'il soit découvert. Il lui faut une autre cachette plus sûre. Peut-être va-t-il essayer de passer en Suède.

— La frontière n'est qu'à quelques kilomètres, dit Norson. Même à pied il peut les franchir facilement. Et le meilleur chemin pour la frontière se trouve précisément obligé de passer à l'endroit que je viens de vous indiquer.

— Bon, dit Kovask, faisons le tour du patelin.

Ils foncèrent vers la sortie du village, s'engagèrent sur la route de Kautokeino. Au bout de deux kilomètres, le tracteur s'engagea dans un petit chemin, patina quelques instants, mais finit par s'accrocher dans la neige molle.

— Il doit geler, dit le Norvégien, les flocons se font rares et le sol sera beaucoup plus dur pour rouler.

La visibilité devenait meilleure, et sur leur droite ils pouvaient distinguer les lumières de Karasjok. Plus loin, une sorte de phare lançait régulièrement un faisceau blanc vers le ciel.

— La base, dit Norson d'un air embarrassé.

— On dirait qu'un appareil va se poser, dit Kovask. Arrêtez et coupez le moteur.

Ils entendirent distinctement le ronronnement sifflant d'un hélicoptère.

— La patrouille de surveillance frontalière certainement, dit Norson.

Kovask eut soudain l'impression que Blehr ne chercherait jamais à passer en Suède. Il y avait trop de points obscurs dans son comportement. Et les Norvégiens qui étaient si peu coopératifs !

— Vous êtes certain qu'il s'agit de la patrouille de surveillance, dit-il sèchement.

Norson remit le moteur en route, passa sa vitesse avant de se tourner vers lui.

— Quoi donc, alors ?

— Pourquoi pas un appareil en train d'emmener Blehr ailleurs ? J'ai l'impression, mon vieux, que personne, chez vous, n'accepte cette intrusion de l'OTAN dans vos affaires.

D'un hochement de tête le Norvégien parut approuver. Il rectifia doucement :

— C'est votre pays qui intervient directement. C'est compréhensible. La route la plus courte pour les fusées intercontinentales passe par le pôle. Les U.S.A. voulaient déjà créer une base sur l'île des Ours, en plein Spitzberg, malgré les Russes qui menaçaient de tout faire sauter. Nous sommes bien mal placés et, en cas de coup dur, c'est nous qui trinquerons. Nous n'avons pas oublié que les Allemands ont tout ravagé dans le coin. La guerre ne nous tente pas.

Pour une fois, un gradé norvégien s'exprimait en toute franchise devant eux.

— Nous cherchons la démilitarisation de cette zone stratégique. Votre gouvernement s'y oppose avec violence. Nous vous devons beaucoup d'argent malheureusement.

— Alors ?

— Je ne sais pas... Il est possible qu'un groupe d'officiers supérieurs ait essayé d'obtenir cette neutralisation par un autre moyen...

— L'incident diplomatique ?

— Peut-être... Je ne suis pas dans le coup... Je relève directement du Premier ministre et tout le monde est très ennuyé.

— Il y a un véhicule qui se déplace là-bas, dit Marcus Clark. Il roule tous phares éteints.

CHAPITRE V

Le lieutenant Labesse rêvait, tout éveillé. Adolescent, il avait fait un voyage avec les scouts jusque dans la région des lacs. Ils avaient planté leur tente au bord de l'eau claire, non loin d'un appontement pourri autour duquel les truites venaient happer les insectes. Un de ses copains, un petit rouquin avec des taches de rousseur, avait paru très intéressé par les poissons, et le soir même, il en avait capturé au moins une douzaine. Des truites énormes et bleutées qu'ils avaient fait cuire dans plusieurs poêles. L'odeur lui en revenait encore aux narines et il dut faire un effort pour sortir de sa torpeur.

Près de l'entrée de l'igloo, le parachutiste Cantel paraissait compter les flocons qui tombaient.

— Y'tenant. On dirait que ça se tasse.

Labesse se traîna près de l'entrée et regarda à l'extérieur. Un ciel bas et plombé apparaissait d'où les flocons semblaient se détacher à grand-peine.

— Oui. Il va faire plus froid.

— On reste ici, y'tenant, ou bien on essaie de retrouver cette fichue frontière.

L'énorme Sardèche poussa un beuglement ironique :

— T'imagines-tu Cantel, que les Norvégiens ont flanqué des poteaux indicateurs un peu partout ? Moi, je te dis que nous sommes peut-être en Norvège sans nous en douter.

Le lieutenant Labesse en doutait. Cantel haussa les épaules et souffla sur ses doigts avant de les remettre dans les moufles.

— Non. J'ai lu des récits de guerre. Eh bien ! crois-moi, y a qu'en Russie que la neige et le froid peuvent être aussi...

Il chercha ses mots :

— Aussi inhumains. J'ai fait le Grand Nord comme trappeur et chercheur d'or. Par des blizzards épouvantables. On trouvait toujours de quoi faire un feu ou une bestiole à bouffer. Même des rats des neiges. Ici rien. Le vide. On est bien dans l'éternelle Russie va, et on n'est pas près d'y planter nos dents.

Pour d'autres raisons, moins romanesques, le lieutenant avait la

certitude que Cantel avait raison. Mais comment trouver l'ouest, sans boussole, sans la moindre indication ? Il se demandait encore si tout cela n'avait pas été voulu. Et ce Blehr qui avait déserté mystérieusement à la première heure ? Et Hohegrue qui était mort d'épuisement après plusieurs heures de marche dans la neige ? Ils avaient essayé de le ranimer en lui faisant le bouche à bouche et en lui massant la poitrine au niveau du cœur. Peine perdue. Le lieutenant avait ordonné qu'on le dénude totalement pour retarder son identification. Il avait fallu l'enterrer ainsi. Les hommes en avaient vu d'autres, mais tout de même ça leur avait fait quelque chose.

— Je peux sortir, y'tenant ? Je vais essayer de trouver une bestiole.

Cantel avait parcouru le nord du Canada, avait même fait des incursions jusqu'en Alaska. Si on pouvait faire confiance en quelqu'un c'était bien en lui pour trouver de quoi manger.

Manger. Cela devenait une obsession pire que le froid, la neige et le vent. Labesse comprenait les loups capables de s'attaquer à des proies aussi grosses que des bisons ou des ours.

— Je vais aller avec toi, dit Sardèche qui sortit du fond de l'igloo. On commence à sentir le froid du tombeau ici. Vaut mieux aller chasser le rat.

— Si seulement nous avions retrouvé ces carcasses de rennes, dit une voix dans l'igloo voisin.

Les deux constructions communiquaient par un couloir étroit où il fallait ramper.

Le lieutenant sortit à la suite de ses deux hommes, jeta un coup d'œil aux deux igloos. Il ne neigeait plus et d'ici à quelques instants les Russes pourraient recommencer à surveiller leur frontière en hélicoptère.

— Sortez tous et jetez de la neige sur les igloos. Qu'un observateur aérien ne puisse pas les apercevoir.

Ils obéirent mollement, mais obéirent quand même. Les pelletées de neige égalisèrent le terrain et bientôt le lieutenant Labesse aurait pu interrompre le travail. Il laissa continuer. L'exercice réchauffait et distraignait les hommes.

Ses yeux tombèrent sur les traces que Sardèche et Cantel laissaient derrière eux. Ils se dirigeaient vers un petit bois de bouleaux nains. Est-ce que les traces seraient visibles pour un observateur aérien ? se demanda le lieutenant. Pourtant si la neige cessait de tomber il leur faudrait reprendre leur marche vers l'ouest. Il avait l'impression d'apercevoir le soleil sur sa droite, assez bas à l'horizon. À cette époque de l'année, il ne bougeait pratiquement pas de place et on pouvait s'orienter à coup sûr.

Sardèche, le premier, s'enfonça jusqu'à la taille et jura en sentant une eau froide pénétrer dans ses bottes.

— Un marécage là-dessous, dit-il. Aide-moi.

Il réussit à s'extirper du trou et puis les deux hommes se penchèrent vers l'eau noirâtre qui grignotait la neige du bord. Le petit parachutiste plongea sa main, et au bout de quelques instants il ramena une poignée de cailloux noire, de forme identique, allongés et aplatis.

— Des moules d'eau douce.

Sardèche en croqua une sous ses mâchoires puissantes, et recracha le tout dans sa main pour trier la chair molle et jaunâtre des débris de coquille.

— Pas mauvais. Faudrait en trouver suffisamment pour les faire cuire. Doivent être meilleures une fois bouillies.

Sans hésiter, il fit un autre trou à côté et allongé, comme son copain, commença sa moisson. Bientôt des centaines de moules s'entassèrent à côté d'eux.

— Ça ne vaut pas un morceau de bidoche, mais enfin...

— Continue la pêche, dit Cantel, je vais essayer de trouver du bois mort pour faire un peu de feu dans la cagna.

Il s'aventura parmi les arbrisseaux, des bouleaux nains, découvrit des branches sèches sous la neige. Il en fit un fagot épais qu'il jeta sur son épaule.

C'est à ce moment-là que l'air, qui devenait de plus en plus glacé, se mit à vibrer curieusement. Le petit Canadien dressa l'oreille, puis regarda au-dessus de lui. Le ciel se défaisait lentement de sa gangue grisâtre, virait vers une couleur livide. Le bruit ne tombait pas du ciel mais montait plutôt de la terre. Il courut jusqu'à l'extrémité du bois et aperçut vite les points noirs qui se déplaçaient dans la plaine blanche.

— Acré Dié dé Dié.

Il courut, reprit son fagot sur ses épaules et alerta Sardèche d'un coup de sifflet. Le géant comprit qu'il y avait du nouveau inquiétant. Quittant son anorak, il y jeta les grappes de moules et les deux paras se précipitèrent vers les igloos.

Le lieutenant Labesse les écouta avec calme.

— Moins d'une lieue qu'ils sont. Dans une demi-heure, ils viendront visiter le bois.

Les quelques flocons qui s'obstinaient encore étaient-ils suffisants pour couvrir les traces des deux lascars ? De toute façon, il n'était pas question de prendre la fuite.

— Ça pourrait être des Norvégiens, dit l'un des paras.

— Mon cul ! répondit placidement Cantel. Z'ont pas des tracteurs haut sur pattes comme ceux qui nous foncent sur le poil.

— Commencez par fermer l'ouverture, dit le lieutenant. Ne laissez qu'une toute petite meurtrière. Avec un peu de change, ils passeront assez loin pour ne pas nous inquiéter.

— Faut quand même pas compter sur la nuit, dit une voix gouailleuse. Le soleil va même se lever, je crois, et il est sept heures du soir.

— Il allongera l'ombre de la petite colline sur notre droite et nous dissimulera, répondit le lieutenant.

Les paras s'activaient et la murette montait rapidement. Bientôt il n'y eut plus qu'une lucarne rectangulaire.

— Y'tenant, si jamais les Rouskis nous trouvent... On se laisse arrêter comme des agneaux ?

— Oui, dit Labesse. Inutile de tout compliquer.

— On va tous se retrouver dans une mine de sel.

Mais le moral restait quand même assez bon et Cantel distribuait ses moules. L'écrasement des coquilles faisait un tel bruit que Labesse ne pouvait entendre le bruit des gros tracteurs.

— Vos gueules là-dedans !

Le silence fut total et tous purent entendre le grondement des engins.

— Diesel, dit quelqu'un.

— Sont au petit bois, annonça Sardèche qui veillait au grain en caressant sa mitraillette. Par chance, aucun chargeur n'était engagé dans l'arme.

Le lieutenant s'installa à son poste de guet pour suivre les évolutions de la petite colonne. Il aperçut le premier tracteur lorsqu'il dépassa le petit bois, ralentit et stoppa.

— Y'en a cinq, fit Cantel.

Du premier, deux hommes sautèrent à terre. Des miliciens soviétiques en bonnet de fourrure et mitraillette avec chargeur en forme de camembert. Ils rejoignaient un groupe qui devait encercler le petit bois.

Il neigeotait toujours, mais les empreintes de Cantel et de Sardèche étaient trop profondes pour que les flocons les aient comblées entre-temps.

C'était à se demander de combien ils s'étaient enfoncés dans le territoire soviétique. Plusieurs lieues certainement. Labesse serra les poings en pensant à ce guide métis de Lapon qui les avait expédiés

chez les Russes. Un agent communiste certainement, et les Soviétiques savaient qui ils cherchaient. Combien de temps durerait ce petit jeu de la souris et du chat ? Labesse espérait qu'un jour, il pourrait mettre la main sur ce Peder Blehr.

Les miliciens entouraient toujours le petit bois, progressaient à l'intérieur avec des précautions de combattants.

— Ils ne s'imaginent pas que nous allons leur tirer dessus tout de même, se dit Labesse, et une sueur froide coula dans son dos.

Et si les Russes cherchaient plus qu'un incident ? Un accrochage sanglant par exemple, dont ils pourraient faire état en montrant des cadavres, des photographies du combat ? Ils crieraient à la provocation, à l'assassinat. Des soldats canadiens seraient venus par la Norvège pour descendre de braves gardes-frontières.

— Cré Dié dé Dié, dit Cantel, y'a un spèce de horse-guard qui regarde par ici !

CHAPITRE VI

N'ayant pas jugé utile d'accompagner le chef des miliciens dans la fouille de ce petit bois, le capitaine Selenko bourrait sa pipe en songeant au commissaire politique Melankov. Il devait attendre, furieux, un message-radio qui ne venait pas. Igor Selenko trouvait la situation cocasse.

Les miliciens encerclaient le petit bois avec des allures de Sioux sur le sentier de la guerre. À l'arrière du tracteur, l'opérateur-radio échangeait des paroles avec son collègue d'une autre section de miliciens opérant dans le nord.

— Rien de nouveau ? demanda paresseusement Selenko.

— Non, capitaine. Ils n'ont pas trouvé les vêtements malgré toutes les recherches.

— Bien.

Alexis Tioutchev paraissait prendre plaisir à patauger dans la neige. À la place du lieutenant canadien, il ne se serait jamais caché dans ce bois visible à plusieurs verstes. Mais le chef milicien faisait son travail.

Comme l'opération risquait de s'éterniser, il sauta dans la neige, jura parce qu'il s'enfonçait, et se dirigea à son tour vers le petit bois. La nuit serait froide et toute cette immensité blanche se durcirait, deviendrait encore plus hostile aux hommes sans défense. La capture du commando canadien n'était qu'une question de temps.

Il rejoignit Tioutchev qui s'appuyait à un petit arbre fourchu qui lui servait de siège.

— Il nous faut repartir, Alexis. Je veux donner un coup d'œil à ce cadavre que les chiens ont trouvé.

— J'ai l'impression qu'ils se cachent par ici, répondit le chef milicien. Et c'est logique. S'ils s'étaient enfoncés plus à l'est, on les aurait trouvés. Pas question qu'ils aient repassé la frontière. Alors ?

Le capitaine du M.V.D. tirait doucement sur sa pipe, essayant de se mettre à la place du lieutenant Labesse.

— En vingt-quatre heures, ils ont pu abattre cette distance malgré la tempête de neige, insistait le chef milicien.

— Avec le ventre creux ?

— Ce sont des durs, ne l'oubliez pas, et non des soldats de contingent. On les a sérieusement entraînés, opération-survie, longues marches dans les pires conditions.

— Vous avez peut-être raison, maugréa Selenko, mais j'aimerais bien voir ce cadavre.

— En fouillant soigneusement, nous pourrions trouver peut-être des traces. C'est le seul bois de toute la région. Il a dû les attirer si, par hasard, ils sont passés tout près.

Igor Selenko suivit le mouvement, pénétra plus avant dans ce que Tioutchev appelait un bois. C'étaient plutôt des broussailles et les arbres nains atteignaient rarement deux mètres de hauteur. Les miliciens fouillaient chaque buisson avec soin, mais on pouvait se demander si les traces n'allaient pas être piétinées.

Dans le trou de neige, les neuf Canadiens n'osaient même pas respirer. Les Russes s'attardaient dans le petit bois au-delà d'un délai raisonnable pour une simple vérification.

Cantel jurait tout bas en s'injuriant. Il avait laissé des traces. Bien sûr, les flocons les avaient peut-être régularisées, mais elles attireraient l'attention.

— Cré Dié...

Un des miliciens venait de s'enfoncer jusqu'à la taille dans le marécage et ses camarades avaient beaucoup de mal à le tirer de là.

— Ils vont trouver nos trous...

Le capitaine Igor Selenko se tenait les côtes tandis que le chef milicien Tioutchev se mordait les lèvres de dépit. Il aurait pourtant juré que les Canadiens étaient passés par-là.

— Alors, mon vieux, convaincu cette fois ? Les paras se seraient enfoncés dans le marécage s'ils avaient voulu passer par-là, et nous verrions les traces qu'ils auraient laissées. La neige peut avoir rempli les traces de pas, mais non des trous de la taille d'un homme.

Tioutchev soupira :

— Vous avez raison... Et le marécage doit entourer une bonne partie de ce bois qui est situé sur une butte. Les eaux résiduelles proviennent d'un ruisseau indiqué sur la carte. L'été, il se perd dans le coin et forme marécage. C'est dommage...

— Revenez aux tracteurs. Nous avons suffisamment perdu de temps de la sorte.

Le lieutenant Labesse se rendit compte qu'ils allaient partir, mais il ne l'annonça pas tout de suite à ses hommes. Les Russes pouvaient leur poser un piège et mieux valait rester prudent. Cependant, Cantel

qui regardait également par la lucarne poussa un cri :

— Les voilà qui s'en vont !

— Doucement, conseilla : le lieutenant. Gardez votre calme. La présence du marécage semble les avoir refroidis, mais ils peuvent faire le tour avec leur tracteur. Que tout le monde reste en place et se taise.

Pourtant, lorsque le premier tracteur s'ébranla vers le nord, suivi par les quatre autres, Labesse se mit à rire doucement.

— Ce n'est pas pour ce coup-ci les gars, et il nous reste encore une petite chance de pouvoir rejoindre la frontière.

— On va pouvoir allumer un feu pour faire cuire ces fichues moules, grogna Sardèche. Du moins ce qu'il en reste.

Pendant ce temps, Selenko fumait sa pipe à bord du tracteur tandis que Tioutchev remâchait sa déconvenue.

— Ne vous frappez pas ainsi, finit par lui dire le capitaine du M.V.D. On finira bien par les trouver. Le froid arrive et on dit qu'il fait sortir le loup du bois.

— Le commissaire Boris Melankov va être bougrement furieux, répondit le chef milicien. J'aurais bien eu besoin de cette victoire pour redorer un peu mon blason.

— Nous sommes tous les deux dans le bain, et nous partagerons le savon du commissaire politique.

À ce moment-là, il se passa quelque chose du côté de la radio et les deux hommes se retournèrent vers l'arrière du tracteur. La communication paraissait plus aisée, maintenant que la neige était moins abondante et que le ciel se dégageait.

— La section du sergent Inosky... Ils ont trouvé quelque chose, une pièce d'équipement de fabrication étrangère.

Selenko tapa joyeusement sur l'épaule de son collègue.

— Eh bien, vous voyez ?

Puis se tournant complètement :

— Annoncez au sergent Inosky que nous forçons l'allure et que nous serons auprès de lui dans un peu moins de deux heures... Qu'il nous prépare également un repas chaud, que nous dévorerons à la santé des Canadiens perdus dans le coin.

CHAPITRE VII

La voiture inconnue réussissait à garder une avance sur le tracteur conduit par Sigur Norson.

— Je crois qu'il s'agit d'une land-rover, dit Marcus Clark qui collait son visage contre le pare-brise.

— Si Sigrid Blehr est au volant, elle se débrouille bien. C'est bien la direction de la frontière par-là ?

— Oui, dit Norson. Mais je ne vois pas pourquoi elle essaierait de passer. Il y a un poste de garde-frontière sur le pont qui franchit le Tana-teno. Cette rivière fait la frontière entre les deux pays sur près de cent kilomètres. Un véritable torrent.

Kovask se pencha vers l'indicateur de vitesse, jura :

— Ne peut-on pas faire mieux ?

— Voulez-vous prendre le volant ? répondit placidement le Norvégien. Ces engins ne sont pas très rapides.

La land-rover semblait gagner du terrain. Le ciel se dégageait de plus en plus et les quelques flocons qui dansaient encore dans l'air étaient minuscules. La neige du sol gelait et permettait à la voiture anglaise de filer de plus en plus vite.

— Nous ne l'aurons jamais, dit Kovask en crispant ses poings. Marcus, vous avez votre automatique ?

Norson sursauta sur son siège.

— Vous n'allez pas tirer sur la land-rover.

— Les pneus seulement, riposta Kovask.

Se penchant en dehors du tracteur, Marcus visa longuement avant d'appuyer sur la détente. Le coup claqua sans beaucoup de bruit, les sons étant amortis par la neige. Au deuxième coup ils virent la voiture faire une embardée terrible sur le sol glissant. Le pneu arrière droit était touché. La land-rover alla buter une congère sur la gauche puis repartit. Le tracteur avait pu se rapprocher de quelques mètres mais la land-rover maintenait sa vitesse. Des morceaux de pneus commençaient à se détacher de la roue arrière et sautaient dans tous les sens. La jante mordait par moments dans la neige, laissant une trace profonde. D'ailleurs la voiture penchait fortement. La jeune

femme, si c'était elle, devait se cramponner au volant pour maintenir sa direction.

— Je ne comprends pas pourquoi elle s'obstine, dit Norson un peu plus pâle que d'habitude.

— Elle nous entraîne, oui. Mais loin de quoi ? Il est trop tard pour revenir à Karasjok et chercher à coincer Blehr. Autant essayer de l'arrêter, elle, avant que ça n'aille trop loin.

Marcus rentra sa tête dans l'habitacle, frotta ses joues que le froid avait mortifiées.

— Fait pas chaud... Est-ce que je crève l'autre roue ?

— Non, ça l'équilibrerait. Ainsi elle a beaucoup de mal à continuer. Elle finira par craquer.

Cela se produisit dans un tournant assez raide. La jeune femme ne put redresser et la land-rover partit droit devant elle, escalada une petite butte et se renversa sur le côté. Elle fit trois tours avant de s'immobiliser dans une sorte de mare. Les trois hommes accoururent. Sigrid Blehr était coincée par son volant, inerte.

Ils durent faire sauter la portière tandis que l'essence coulait dans la neige en dégageant une forte odeur. Kovask tourna la clé du contact, la retira.

Quelques instants plus tard, ils étendirent la jeune femme sur la neige. Elle avait le front fendu mais ne paraissait pas atteinte plus gravement.

— Il faut quand même trouver rapidement un docteur, dit Kovask. Une radiographie s'impose.

— On trouvera certainement un toubib à Karasjok, répondit le Norvégien.

Kovask se redressa à sa hauteur, chercha son regard :

— Pourquoi pas à la base ? En tant que femme de sous-officier, elle a droit aux soins d'un médecin militaire, non ?

— Bien sûr... Mais...

— Vous ne voulez pas que nous pénétrions dans cette base ?

Sigur Norson soupira :

— Oh ! après tout !

— Qu'y a-t-il de si secret, là-bas ?

Le capitaine de corvette haussa les épaules :

— Que pensez-vous que nous cachons ? Une arme secrète ? Allons donc ! Vous vous rendrez bien compte.

Lorsqu'ils la transportèrent jusqu'au tracteur, la jeune femme ouvrit les yeux.

— Vous souffrez beaucoup ?

— La tête... Mon dos...

— Nous allons vous conduire chez un docteur.

À l'arrière du tracteur ils aménagèrent une sorte de couchette avec les sièges de la land-rover accidentée. Kovask s'accroupit à côté de Sigrid Blehr.

— Vous nous entraîniez sur une fausse route, n'est-ce pas ? Pendant ce temps il filait ailleurs ?

— Tout est compliqué, dit-elle dans un souffle. Je ne comprends plus. Mon mari encore moins... On lui a promis...

— Que lui a-t-on promis ? Qui ?

Elle ferma les yeux et grimaça. Sa main essaya de se porter à sa blessure qu'il avait nettoyée avec son mouchoir. Il lui prit le poignet et elle le lui abandonna dans un soupir.

— Je suis lasse, dit-elle. Nous n'étions pas faits pour une pareille aventure.

Le tracteur roulait sans trop de heurts, mais, malgré tout, ça n'avait rien de confortable pour une blessée. Peut-être aurait-il mieux valu faire appel à une ambulance de l'armée. Kovask jeta un coup d'œil à Norson qui, très droit, sans s'occuper de ce qui se passait dans son dos, pilotait l'engin. Marcus Clark se débattait avec la fermeture-éclair d'une trousse de première urgence. Il finit par prendre son couteau pour lacérer le faux cuir en plastique.

— De qui parliez-vous ? Des Russes ?

— Les Russes ?

Sigrid sourit légèrement.

— Vous vous êtes trompé. Mon mari n'aurait jamais trahi son pays même s'il avait des raisons de détester les gens du sud.

— Mais alors ?

— N'essayez pas de me faire parler... Lui seul peut décider s'il peut le faire. Mais est-ce que ce sera un jour possible ?

— Je commence à comprendre, répondit Kovask avec le plus de douceur possible. Il y avait une sorte de conspiration ? Contre l'organisation atlantique ?

La jeune femme continuait de sourire étrangement. Marcus se glissa dans un coin pour lui nettoyer plus sérieusement sa blessure.

— Certains officiers norvégiens ont fait un stage en France dernièrement, disait Kovask... Ils ont peut-être apprécié l'indépendance militaire de ce pays, sans se rendre compte qu'elle n'était que relative ? Je ne me trompe pas, n'est-ce pas ?

— Peder ne sera jamais le défenseur d'une doctrine militaire, quelle qu'elle soit. Mais on lui a fait miroiter autre chose.

— Au sujet des Lapons ?

Elle battit des paupières et cela pouvait passer pour une sorte d'acquiescement.

— Où a-t-il abandonné les Canadiens ?

— Si vous le retrouvez, c'est lui qui vous racontera tout ça. Comprenez que je ne peux le trahir.

— Que va-t-il faire ? Passer en Suède ?

— Ce n'est pas un criminel.

Kovask durcit imperceptiblement son attitude.

— Et les Canadiens ? Neuf pauvres types condamnés ?

— Peder ne l'a pas voulu... Il ne peut plus dormir. Mais rien n'est possible si on s'obstine à le prendre pour un traître.

— Si je comprends bien, il voudrait qu'on le considère comme un homme n'ayant fait qu'exécuter des ordres ?

Elle ne répondit pas et les deux Américains se regardèrent au-dessus d'elle. Puis le regard de Marcus glissa vers Norson. Malgré le moteur, il avait dû entendre.

— Vous devriez me dire où je puis le trouver. Il est indispensable que j'aie une conversation avec lui.

— Nous arrivons à la base, annonça soudain le Norvégien. Ne vous inquiétez pas, ma qualité d'officier de renseignements nous permettra d'entrer facilement.

Malgré tout, ils durent attendre près d'un quart d'heure. Un lieutenant d'aviation vint jeter un coup d'œil à leur visage, puis alla téléphoner au major de service. Enfin, ils furent autorisés à se rendre jusqu'à l'infirmerie où un docteur examinerait Sigrid Blehr.

On descendit la jeune femme avec précaution et Kovask alluma une cigarette, passa à l'avant du véhicule. Norson tourna vers lui son visage triste :

— Vous pouvez descendre, visiter la base si cela vous intéresse.

— Pour quoi faire ?

Soudain, le Norvégien passa sa vitesse et fonça à travers les allées désertes. Kovask remarqua que l'endroit paraissait mal entretenu.

— Où nous emmenez-vous ?

— Vous allez voir.

Norson freina un peu plus loin et sauta dans la neige. Il leur fit signe de le suivre, se dirigea vers un hangar énorme. Kovask s'étonna

qu'il n'y ait aucune sentinelle devant l'entrée. D'ailleurs, les grandes portes n'étaient pas fermées et le capitaine de corvette tâtonna pour trouver le commutateur.

— Mais, dit Kovask lorsque la lumière tomba d'un projecteur installé dans la charpente en fer... Cet endroit est complètement vide.

Le Norvégien sourit :

— Voilà... Vide ! Complètement vide ! Toute cette base n'est qu'un trompe-l'œil. En fait, elle a été évacuée depuis six mois. Il ne reste que quelques hommes, de vieux appareils et des hélicos pour la surveillance de la frontière et les sorties de secours.

Il grimaça :

— Ravitailler quelques familles de Lapons perdus ou jeter du fourrage aux rennes quand la neige est trop épaisse. Voici le rôle de cette base. Il y a six mois elle aurait été capable de tenir tête à une invasion.

— Mais que s'est-il passé ? demanda imprudemment Marcus Clark.

— La politique. Le nouveau gouvernement est pour la neutralisation de cette zone. Il donne des gages, vous comprenez ? Mais les Russes ne sont jamais satisfaits, et lorsqu'on commence à leur faire des concessions il faut toujours aller plus loin... Les socialistes étaient plus courageux. On leur doit l'adhésion de la Norvège à l'OTAN, la mise sur pied d'un système efficace de défense. En six mois tout a été fichu par terre.

— Mais enfin, les Canadiens...

— Justement, dit le Norvégien... On pouvait croire que le gouvernement avait mis cette opération sur pied pour que l'affaire, faisant scandale, tout le Nord soit démilitarisé. Notre gouvernement actuel fait de la démagogie. Mais il y a autre chose. Un réseau subversif qui cherche à tout démanteler.

— Pourquoi n'avez-vous pas parlé plus tôt, mon vieux ? lui reprocha Kovask. Nous n'arrivions pas à comprendre.

— Je voulais vous étudier. Il fallait aussi que je me rende compte. Toute l'armée semble gangrenée. Personnellement, je suis en danger de mort depuis que j'ai accepté de participer à cette enquête.

Les deux Américains étaient effarés. Bien des points obscurs s'éclaircissaient.

— Il y va de l'honneur de toute la défense nationale. Certains officiers se sont crus autorisés à en faire trop.

— Mais dans quel but ?

— Nationalisme exacerbé. Ils ne reculent devant aucun moyen, même devant ceux qui peuvent nuire à la liberté de notre pays.

Il passa sa main sur son visage d'un air excédé.

— Le bonheur social n'est pas tout. Certains regrettent l'austérité passée.

Kovask réfléchissait très vite. Les confidences de Sigur Norson éclairaient les événements d'un jour nouveau mais l'ennuyaient énormément sur un autre plan.

— Nous ne pouvons pas intervenir dans les affaires intérieures de votre pays ?

— En luttant contre cette subversion ? Mais si, car je suis certain que la plupart des officiers en question appartiennent à l'OTAN et y font de fréquents séjours dans les séminaires atlantiques.

Cette fois, il y avait de quoi frémir, car la plupart de ces gens avaient visité les installations américaines les plus secrètes. D'ailleurs, Norson précisa :

— Il y en a qui sont allés à ColoradoSpring, d'autres à Saclant. Sans parler d'AFNORTH dont le siège est à Oslo.

— Mais enfin, ces gens-là ne modifieront pas du jour au lendemain la doctrine qui est à base de méfiance vis-à-vis de l'Est ?

Norson leva les bras en signe d'ignorance :

— Sait-on jamais ? Certains parlent d'un pacte de non-agression avec la Russie.

— Bigre, dans ce cas, il y a véritablement danger et l'histoire des pauvres Canadiens arrive maintenant au deuxième plan.

— Il faut que ce projet échoue. J'ai des ordres stricts. Le gouvernement a enfin compris qu'il avait laissé trop faire les officiers supérieurs. Mais il n'est pas question de suspendre ou d'arrêter ceux qui ont plus ou moins flirté avec ce nationalisme intransigeant. Il voudrait reprendre les choses en main sans trop de casse.

— L'OTAN est déjà très affaibli par la position de la France. Si la Norvège renforce son idée de souveraineté, tout finira par craquer un jour.

— Voilà pourquoi je voulais vous montrer cette base.

— Au début, vous hésitiez, remarqua Kovask.

Le Norvégien sourit tristement :

— Comprenez-moi. Il est difficile de faire constater à des alliés que l'on est bel et bien en train de les lâcher.

— Mais pour l'abandon de cette base, qui l'a ordonné ?

— L'affaire a été menée avec prudence. Chaque corps d'armée a commencé par imposer des restrictions de matériel et d'effectif.

Puis la logistique s'en est mêlée et elle est toute-puissante dans une

armée moderne. Voilà le résultat. Une action concertée, lente et prudente, mais terriblement efficace. Pendant ce temps, à AFNORTH on se gargarise de belles paroles sur les territoires stratégiques du nord. Bref, c'est la belle pagaille.

— Ils n'ont pas touché à Kautokeino tout de même, remarqua Kovask.

— C'est en route. J'ai fait ma petite enquête ce matin. Certains services sont désorganisés complètement. Le prétexte ? Tout ramener vers Tromsøe, la grande base. Mais, là-bas aussi, un de ces jours, tout sera gâgné.

— Vous pensez que le retour des Canadiens, sains et saufs évidemment, empêcherait cette action subversive ?

— Oui. Ça leur porterait un rude coup à ces officiers comploteurs.

Soudain la lampe s'éteignit et l'immense hangar fut plongé dans une demi-obscurité que l'ouverture de la porte n'améliorait pas.

— Sortons, dit Kovask. Que se passe-t-il ?

— Je l'ignore.

Le demi-jour extérieur les rassura. Es remontèrent dans le tracteur.

— Je peux vous conduire visiter le reste... Vous verrez des bureaux, des cantonnements abandonnés... Une magnifique cafétéria, style américain, qui ne fonctionne que pour un dixième de l'effectif prévu.

— Ramenez-nous à l'infirmierie, dit Kovask pris soudain d'un pressentiment.

Le tracteur s'immobilisa quelques secondes plus tard devant le bâtiment.

— Conduisez-moi auprès du toubib.

— Il doit examiner la jeune femme...

— Justement sans lumière...

Dans un couloir faiblement éclairé par le jour éternel du Grand Nord, ils butèrent contre un corps allongé.

— Un infirmier !

Une voix appelait dans la pièce voisine.

— Harald, nom d'un chien, que fabriquez-vous avec ce groupe auxiliaire ?

Puis un gros type en blouse blanche arriva comme ils relevaient l'infirmier.

— Bon sang, que lui arrive-t-il ?

— Un coup sur la tête.

Sans plus de façon, Kovask pénétra dans les autres pièces, arriva dans une salle de radiographie ultra-moderne. Nue sur une sorte de civière, Sigrid Blehr, allongée sur le ventre, attendait au-dessous d'un appareil de radiographie le retour du médecin. Elle tourna la tête, sursauta.

— Que faites-vous ici ?

Il tira, sur elle, le drap froissé au fond de la table des rayons X, s'excusa :

— On a assommé l'infirmier... Sans notre retour rapide, on allait essayer de vous nuire.

— Mais...

Le médecin revenait furieux :

— C'est un attentat. Déjà cette coupure d'électricité... Harald s'est fait avoir en allant mettre le groupe électrogène en route.

Kovask était encore sous le choc que le corps bronzé et parfait de la jeune femme lui avait causé. Il n'était pas près d'oublier ses cuisses rondes, ses fesses menues et musclées. Par hasard, il accrocha son regard gris et die rougit.

— Mon adjoint et Norson doivent chercher autour de l'infirmier.

— Harald reprend ses esprits. Il va pouvoir nous dire.

L'infirmier revint, pressant une compresse humide sur le haut de son crâne. On devait le guetter, expliqua-t-il, car il n'avait rien vu, ni rien entendu.

— Entrez.

Marcus Clark se présenta, chercha le visage de son patron dans la demi-obscurité.

— Il y a des traces qui partent d'une fenêtre... Malheureusement, elles se mêlent à d'autres, dans l'allée centrale.

— Donc c'est un type du camp ?

— En principe, oui.

— Norson ?

— Il essaye de le retrouver, mais ça ne sera pas facile. Il reste une centaine d'hommes dans le camp. À cette heure-ci, à part le corps de garde, tout le monde a quartier libre.

— Messieurs, je vous remercie, dit le docteur, mais je vais poursuivre mon examen.

À ce moment-là revint la lumière. Es sortirent et hésitaient sur la direction à prendre lorsqu'un planton apparut.

— M^r Kovask ? Le... l'officier de marine vous attend dans le bureau du major de semaine.

Es le suivirent, entrèrent dans un bureau où une sorte de colosse aux cheveux gris discutait de façon assez véhémement avec Norson.

— Je suis responsable de la sécurité de cette base et j'entends mener l'enquête à ma guise.

Puis il toisa les deux Américains.

— Bonjour, messieurs. Je regrette que nos erreurs doivent être étalées au grand **jour**. Ne sommes-nous pas assez grands pour faire nous-mêmes notre police ?

— De quoi s'agit-il ? demanda Kovask très sec. Si nous sommes de trop, nous repartons.

— Minute, dit Norson, le major en a trop dit. De quelles erreurs parlez-vous donc, Hamseg ?

Le major roula des yeux furibonds tout en haussant ses larges épaules.

— Allons, ne jouons pas les petits imbéciles. Tout le monde est au courant de cette histoire de Canadiens perdus en territoire russe.

Norson pointa son doigt très long vers la poitrine du major :

— Vous, vous l'êtes, qui encore ? Jusqu'à cet instant c'était une affaire ultra-secrète.

Le major recula. Son visage s'était empourpré et maintenant il blanchissait à vue d'œil.

— Vous tombez bien, major... J'ai besoin de suspects pour poursuivre mon travail et vous en faites un magnifique.

— Mais c'est incroyable, rugit Hamseg... Je ne vais pas payer pour tous les autres, non ?

— D'où sortez-vous cette information ?

— Mais on ne parle que de ça dans la base. Tout le monde était au courant pour cette manœuvre de la force alliée mobile. Je...

— Le courant a été coupé au transformateur de la base. Faites-moi venir l'officier responsable. Qu'il ne vienne pas seul, mais que ceux qui sont de service l'accompagnent.

Une demi-heure plus tard, ils n'en savaient pas davantage. Un sergent se trouvait de garde technique ce soir-là, mais assez loin du transformateur. N'importe qui, avec une fausse clé, avait pu couper le courant après s'être introduit dans le bâtiment.

— Vous avez mis du temps à le rétablir, dit Kovask.

— Les fusibles avaient été enlevés. Il m'a fallu les remplacer tous. Malgré ma rapidité, ça m'a pris plus d'un quart d'heure. Mais je n'ai rien relevé de suspect, à part ça.

Comme il se dirigeait vers la porte, le *commander* le rappela :

— Dites-moi, il fallait quand même un minimum de connaissances pour enlever ces coupe-circuits ?

— Bien sûr... Mais beaucoup de gars étaient capables de le faire.

— Ah ! bon, merci.

L'homme parti, Kovask haussa les épaules :

— Nous perdons notre temps. Il faudrait chercher Blehr.

— Vous le croyez toujours dans le coin ?

— Oui. Maintenant il doit savoir que sa femme a eu un accident et il ne s'est certainement pas éloigné. Il doit même être très inquiet. Au fait, connaît-il cette base ?

Ce fut le major Hamseg qui répondit :

— Il y avait fait un stage voici quelques mois. Il était chargé d'entraîner des recrues lapones.

— Donc il connaît parfaitement les installations ? Il sait que certains endroits sont sans surveillance, d'autant plus que la base est partiellement abandonnée.

Le major ricana :

— Partiellement ? Dites en presque totalité, oui. Il n'y en a que pour Tromsøe maintenant.

Norson échangea un regard avec les deux Américains. Hamseg ne paraissait pas faire partie du complot, ou alors il jouait admirablement l'innocent.

— Où voulez-vous en venir, demanda-t-il, croyez-vous qu'il va s'introduire ici ? Mais pourquoi ?

— Il se cache dans la région et il serait trop long de vous expliquer à la suite de quelles circonstances.

Le major parut impressionné par cette nouvelle.

— Mais les Canadiens alors ?

— Cela ne vous concerne pas, major, répondit doucement Sigur Norson. Continuez, Kovask.

— Il peut être tenté de venir voir sa femme à l'infirmerie. À part nous, qui connaît sa présence dans la région ? Il peut miser là-dessus pour se faire admettre par le médecin ou les infirmiers.

— Major, voulez-vous faire surveiller discrètement l'infirmerie par vos M.P. s'il vous plaît.

Le gros major sortit pour s'en occuper. Les trois enquêteurs restèrent silencieux une bonne minute.

— Je crois que nos adversaires se sont un peu affolés cette fois, dit Kovask en allumant une cigarette. C'est bon signe. Ils sont moins sûrs

d'eux. Ils vont commencer à commettre des bêtises.

— Vous croyez que Blehr va se jeter dans le piège ? Il sait que nous sommes là.

— Nous pouvons opérer une fausse sortie avec le tracteur. S'il surveille la base, il nous verra partir.

Pourtant, Kovask ne bougeait pas de sa chaise. Il réfléchissait aux derniers événements, peu enclin à quitter cet endroit où ils s'étaient produits. En fouinant dans la base, on pouvait découvrir mieux, mais évidemment la capture de Blehr était importante. Lui seul pouvait aider à la récupération des Canadiens.

Soudain le téléphone sonna, et après une hésitation, Norson décrocha, le major Hamseg n'étant toujours pas revenu.

— Oui ? Comment ?

D'un geste impératif il désigna l'écouteur, masqua le micro de sa main pour annoncer :

— C'est Blehr.

Kovask se précipita le premier. L'homme parlait déjà d'une voix rauque, à la fois ironique et inquiète.

— Le gars qui a saboté le transformateur, vous le trouverez dans une des anciennes cellules du block H. Je l'ai coincé, il y a un moment.

— Vous êtes donc dans la base ? fit Norson étonné.

L'autre éclata de rire.

— Oui, et vous ne trouverez pas vite d'où je téléphone. Ça ne servira à rien. Cuisinez le gars... Il a voulu faire un sale coup... Ma femme est menacée... Moi aussi, bien sûr. Par elle ils veulent m'atteindre. Mais ils ne m'auront pas.

— Blehr, rejoignez-nous... Nous avons besoin de vous, vous entendez ? Il n'est pas question de sanctions...

Mais Blehr avait déjà raccroché. Norson demanda le standard, apprit que la communication venait d'un bureau situé dans un bâtiment inoccupé.

— Allons voir cette cellule du Block H.

Ils se heurtèrent au major Hamseg à la porte. Mis au courant, il les accompagna, désigna sa jeep bâchée qui attendait.

— Nous y serons plus vite.

Le gros homme conduisait comme un fou dans les allées de la base et les soldats se retournaient effarés sur leur passage. Il freina sec devant le Block H.

— Bâtiment administratif... Y'avait quelques cellules dans le

fond... Les clés doivent être au tableau du planton.

Un bureau vide évidemment où tout le monde pouvait entrer. Il restait une table, des classeurs et le téléphone. Kovask restait pantois devant une telle pagaille.

— Faut les ouvrir toutes.

L'homme se trouvait dans la troisième, ficelé avec du fil électrique. Il regarda le major avec terreur, sachant qu'il allait passer des moments désagréables.

— Maintenant mon beau salaud, lui dit le colosse, il va falloir que tu nous expliques tout.

Il le tenait à bout de bras comme un pantin.

CHAPITRE VIII

Il s'appelait Björn, était caporal d'aviation et il ne fit aucune difficulté pour parler. D'après lui, c'était à la suite d'un pari qu'il avait coupé le courant.

Le major Hamseg rugit.

— Pari avec qui ?

— Je ne peux pas dénoncer mon camarade.

Hamseg lui balança une calotte retentissante. Kovask intervint avant qu'il ne l'assomme.

— Mieux vaut lui faire comprendre que son geste a eu des conséquences graves et qu'il risque plus qu'une simple peine de prison pour son acte. Ce sera le conseil de guerre.

Björn parut complètement abasourdi.

— Alors tu as entendu ? lui dit le major.

— Je ne comprends pas... Pourquoi ce type m'a-t-il sauté dessus pour m'enfermer ici ?

— Vous l'avez reconnu ?

— Non... Je sortais du foyer quand il m'a agressé.

— Le nom de l'autre parieur ?

— Le sergent Forde.

Il indiqua dans quel bâtiment il avait sa chambre. En route, le major confia le caporal Björn à la patrouille et ils foncèrent vers le bâtiment.

Dans la chambre, un sergent lisait une revue illustrée lorsqu'ils entrèrent. Il se mit au garde-à-vous. Ce n'était pas le sergent Forde et il dut montrer son fascicule pour le prouver.

— Le sergent Forde n'est pas rentré. C'est même étonnant qu'il attende pour se coucher.

— Un téléphone ? cracha Hamseg.

— Dans le bureau du capitaine en bas, répondit le sergent complètement ahuri.

Le gros major se rua dans les escaliers, fit sauter la serrure du

bureau d'un coup d'épaule. Il ordonna que la surveillance soit renforcée et que la patrouille soit immédiatement doublée.

— Il faut me ramener le sergent Forde dans l'heure.

Puis il s'épongea le front.

— Il ne faudrait pas oublier Blehr dans tout ça, dit Kovask. Lui aussi se cache à l'intérieur de la base. Ces deux sous-officiers vont nous donner du fil à retordre.

— Blehr est moins connu, répondit le major. Ce Farde a un nom qui me dit quelque chose.

Une fois dans son bureau, il fouilla dans les dossiers, poussa un grognement de victoire au bout de cinq minutes.

— Voilà son dossier... Il a eu une sale histoire... Détournement de matériel au moment où les transmissions venaient récupérer des appareils... Tiens, on a passé l'éponge.

Il souffla très fortement, referma le dossier d'un coup sec. Il les regarda d'un air effaré puis essaya de remettre le dossier en place. Sigur Norson le lui reprit des mains.

— Donnez ça.

— C'est tout... Vous ne trouverez rien d'autre. Une vieille histoire.

Kovask observait les deux hommes. L'énorme major avait mis le doigt sur quelque chose d'extraordinaire et maintenant il essayait de sauver les meubles.

— Donnez-moi ce dossier, Hamseg.

— Je suis seul maître ici. Faites une demande pour avoir ce dossier, et par la voie hiérarchique.

La voix de Norson changea, se fit métallique. Sous son apparence flegmatique, le capitaine de Corvette devait cacher une volonté d'acier.

— Ne faites pas l'imbécile, Hamseg. Vous n'ignorez pas que je suis muni de pleins pouvoirs. Si vous ne me donnez pas ce dossier, je le prendrai par la force et vous risquez par la suite de vous retrouver en demi-solde.

— Non... C'est impossible. Je ne suis pas un officier sans reproche, mais vous ne ferez pas de moi un salopard.

Le poing de Norson le cueillit sous la mâchoire qui claqua sur le dernier mot. Le gros major eut les yeux qui lui sortirent de la tête, puis il tituba, tandis que Norson lui arrachait la chemise en carton de couleur jaune.

— C'est bien ça, dit-il après l'avoir lu. L'affaire a été effacée grâce à l'intervention du colonel Jotunberg. Le commandant actuel de la

base.

Il se tourna vers le major qui récupérait et massait son menton, les yeux injectés de sang, fou-furieux certainement et faisant un effort violent pour ne pas se jeter sur lui.

— Le colonel Jotunberg. Une véritable peau de vache connue dans toute la Norvège pour sa dureté. Si quelqu'un n'aurait jamais dû pardonner à un sous-officier un vol de matériel, c'est bien lui, n'est-ce pas ? Voilà qui est curieux.

Puis il sourit, agacé.

— Vous comprenez vite, Hamseg. Il a fallu un motif puissant au colonel pour passer l'éponge... Une intention bien déterminée d'utiliser le sergent à ses fins peu régulières.

Le téléphone sonna. Il alla décrocher.

— Utilisez des grenades lacrymogènes. Vous devez bien en avoir non ? Le major Hamseg vous couvre... Nous arrivons.

Il se dirigea vers la porte :

— Le sergent Forde est coincé dans un ancien bunker à munitions. Il a déjà tiré sur la patrouille.

Hamseg parut recevoir une douche froide :

— Il a tiré ? demanda-t-il d'une voix catastrophée.

Il suivit, le visage buté, s'installa au volant de la jeep. En arrivant sur les lieux du drame, ils aperçurent des soldats de la patrouille munis de boucliers, qui se tenaient embusqués dans l'angle des bunkers proche de celui où le sergent s'était réfugié.

— Ça va mal aller, dit Norson. C'est une tête brûlée capable de se faire sauter le caisson au dernier moment.

Un coup de feu retentit et l'un des M.P. se coucha sur le sol tenant le bouclier devant lui.

— J'espère qu'il n'est pas touché, dit le major. Et personne ne peut balancer une grenade à cette distance...

— Il faudrait surtout savoir viser juste. Les ouvertures sont étroites, remarqua Kovask. Mais Forde ne peut pas être partout à la fois. Si vous attirez son attention par ici, je me charge d'aller en balancer quelques-unes par les meurtrières de l'autre côté.

Hamseg eut un haut-le-corps.

— C'est une affaire nationale... Je...

— Laissez tomber, Hamseg, répondit Norson. Je vais accompagner le *commander* pendant que vos hommes se débrouilleront pour attirer l'attention de cet enragé.

Les deux hommes se munirent de boucliers pare-balles, de

grenades et de masques à gaz. Un gradé vint leur remettre la clé d'une petite porte située dans une sorte de tranchée, et qui servait autrefois d'issue de secours lorsqu'il y avait risques d'explosion.

— Il y a un corridor très étroit où l'on ne peut passer qu'un à la fois. Méfiez-vous. Il peut vous cueillir là comme à la fête foraine.

Les deux hommes, une fois de l'autre côté du bunker, attendirent que la fréquence des détonations augmente pour enfiler leur masque. Ils se dirigèrent vers la tranchée, et Kovask frissonna en constatant que, depuis une meurtrière placée au-dessus de la porte en bois blindé, le sergent Forde pouvait les liquider froidement.

Enfin, ils furent contre la porte et Norson fit jouer la clé. Elle grinça terriblement. Lorsque la porte s'ouvrit, vers l'extérieur malheureusement, le sergent Forde tira et la balle vint se loger dans le bouclier rembourré de plastique de Kovask. Il dégoupilla sa grenade, attendit l'extrême limite avant de la balancer. Norson en fit autant. Le sergent tira une autre fois, mais la balle passa très haut au-dessus de leur tête.

La grenade explosa avec un bruit mou, et celle de Norson suivit quelques secondes plus tard. Une fumée verdâtre et épaisse monta lentement vers le plafond de béton. Ils attendirent quelques instants avant d'entrer.

Le sergent s'était mis à plat ventre dans un angle et Kovask le repéra juste au moment où il tirait. Il bouscula Norson et les deux hommes tombèrent à l'abri des murettes de protection toujours construites dans les silos à obus.

— Rendez-vous, Forde ! cria Norson, soulevant le temps nécessaire son masque, puis il se hâta de le rabattre pris d'une furieuse envie de tousser.

Crachant et pleurant, le sergent hurla quelque chose qu'ils ne comprirent pas. Kovask vit le bras du sous-officier se plier soudain. Le bras droit et au bout, dans la main crispée, il y avait un gros pistolet. Il visa et tira.

— Je lui ai cassé le poignet.

Forde n'offrit guère de résistance lorsqu'ils l'entraînèrent vers l'air libre. Il ne pensait plus qu'à aspirer le plus d'air frais possible pour purger ses poumons.

— Espèce de salopard ! dit Hamseg se dressant devant eux. Tu as blessé un de mes gars... Tu ne t'en tireras pas cette fois. Jotunberg ne pourra plus rien pour toi.

Le sergent releva la tête et lui cracha au visage. Il fallut que Kovask ceinture le gros major pour l'empêcher de massacrer Forde tandis que ce dernier hurlait :

— Patate !... Vendu !... Il vous faut les Ricains maintenant pour leur fourguer le pays tout entier... Le matériel, corniaud, il n'était pas pour moi... On le planquait... Des appareils distribués par l'OTAN... Pas question de les rendre...

Cette révélation les surprenait tous... Ainsi, non content de faire évacuer cette base stratégique, le réseau faisait planquer tout le matériel de première importance. Que comptait-il en faire ?

— Que comptiez-vous faire une fois le courant coupé ?

C'était Norson qui interrogeait le sergent.

— Oh ! je peux bien vous le dire. Je voulais enlever la femme de Blehr pour empêcher ce dernier de cracher le morceau. Je le connais, Blehr. Il est trop scrupuleux. Il doit se ronger. Il a commencé par avoir peur d'aller jusqu'au bout avec les Canadiens. Il se planque dans le coin. Il fallait l'empêcher de parler.

— Que sait-il exactement ?

Les yeux larmoyants du sergent se firent petits, tandis qu'il haussait les épaules.

— Comptez pas sur moi pour vous le dire. Vous m'avez empêché de me coller une balle dans la tête, mais vous ne me ferez pas parler... D'ailleurs, cm me sortira de vos sales pattes avant que vous n'ayez pu me faire bien du mal.

— Foutez-le au gnouf ! hurla le major Hamseg. Tu en prendras pour dix ans au moins et on t'expédiera à Mageröy.

Le sergent haussa les épaules et ferma ses yeux rongés par les effets du gaz lacrymogène. Kovask s'approcha de Norson.

— Que décidez-vous pour le colonel Jotunberg ? C'est bien lui le patron occulte de cet excité.

Le capitaine de Corvette paraissait embarrassé.

— Ne vaudrait-il pas mieux s'occuper de Blehr ?

— Bien sûr, riposta Kovask plus cinglant qu'il ne l'aurait souhaité. Les simples sous-officiers font des coupables plus faciles.

Puis, en voyant l'expression de son collègue norvégien, il essaya de rattraper ces paroles.

— Excusez-moi, mais je pense qu'il doit être plus facile de mettre la main sur Jotunberg. Blehr connaît admirablement la base...

— Forde la connaissait aussi, et pourtant on l'a bien coincé ?

— Justement, dit Kovask.

Il rattrapa les M.P. qui entraînaient le sergent Forde vers sa cellule.

— Un instant, Forde.

L'autre ouvrit difficilement un œil.

— Tiens ! le Ricain.

— Une seule chose. Je ne comprends pas qu'un gars habitué comme vous au baroud se soit laissé coincer dans le bunker...

Forde grimaça :

— Et moi donc ? Demandez donc à Blehr. Il m'a enfermé, par surprise, là-bas, dedans. Je savais qu'on me cavalaît après, mais je le cherchais.

— Comment saviez-vous qu'il était dans le camp ?

— Ce sont mes oignons. J'ai cru le voir dans l'ombre du bunker dont la porte était ouverte. Et puis, une fois dedans, on a refermé dans mon dos et j'ai compris que tout était cuit.

Norson qui s'était approché entendit ces dernières phrases. Forde partit avec ses gardiens, tandis que Marcus Clark regardait autour de lui.

— J'ai l'impression que Blehr a des comptes à régler maintenant et qu'il va peut-être vouloir aller trop loin.

Kovask tressaillit :

— Bon sang, vous avez raison...

— Il a compris que les autres n'hésiteraient pas à s'en prendre à sa femme s'il le fallait, et il préfère se faire justice lui-même.

— Nous devons aller tout de suite chez le colonel Jotunberg.

Le major entendit Kovask et proposa sa jeep.

— Je crois qu'il est temps d'arrêter tout ça, fit-il pour expliquer son retournement. Si on se met à tirer sur nos soldats pour de simples questions politiques, je me demande où nous allons. Le colonel habite une maison entre la base et le village de Karasjok.

Les trois agents spéciaux embarquèrent dans la jeep du major qui faisait poursuivre les recherches concernant Blehr.

— Allez voir du côté du central téléphonique, lui conseilla Kovask. Il y a certainement eu des fuites de ce côté-là. Forde comme Blehr paraissaient parfaitement au courant de ce qui se passait dans la base.

Après le poste de garde, Norson demanda d'une voix inquiète :

— C'est pis que tout ce que nous avons prévu, n'est-ce pas ? Du matériel disparu, des types prêts à tout... Cela fait penser au début d'un pronunciamiento.

— Je crois, dit Kovask, que votre réseau d'officiers supérieurs farouchement nationalistes est coiffé par une organisation secrète.

— Il y a toujours des nazis chez nous... Et des communistes aussi, bien sûr, répondit le Norvégien. Les disciples de Quisling pourraient très bien être à l'origine de tout cela. Ils détestent plus les Américains

que les Russes.

Marcus Clark désigna une maison en bois peinte de couleur gaie.

— Ce doit être là. Il y a de la lumière devant.

Norson descendit le premier, s'étonna parce que les deux Américains ne posaient pas pied à terre.

— Vous ne venez pas ?

— C'est une affaire qui vous concerne seul... Nous ne voudrions pas nous mêler de ce qui ne nous regarde pas, dit Kovask.

— Nous sommes tous concernés, mais je vous remercie. J'espère que le colonel ne fera pas trop d'embarras.

Il se dirigea vers la maison, escalada l'escalier de la galerie en bois, sonna à la porte. Puis comme personne ne venait ouvrir il tourna la poignée et les deux Américains le virent disparaître à l'intérieur.

— Curieux, fit Kovask... J'espère qu'il ne va pas tomber dans un coup fourré.

— Il ne s'agit pas d'espions ordinaires, protesta Marcus Clark. Ces officiers supérieurs complotaient peut-être, mais je pense qu'ils sauront reconnaître dignement leur défaite.

Kovask ne répondit pas. Il allait sauter dans la neige lorsque Sigur Norson reparut. Ils le virent refermer soigneusement la porte et descendre lentement les marches.

— Est-ce que le colonel aurait mis les bouts ? fit Clark.

Norson s'installa au volant, soupira :

— Le colonel Jotunberg est mort. Une balle dans la tempe. Le pistolet est encore dans sa main...

— Suicide ?

— Je le souhaite... Pour Blehr. Il nous faut faire appel à la Prévôté militaire maintenant. Ce sont eux qui conduiront l'enquête.

— Nous retournons à la base ?

Le sourire de Norson était las.

— Oui. Là-bas, nous pourrons nous restaurer quelque peu et poursuivre l'enquête. Je n'ai rien trouvé de particulier parmi les papiers du colonel Jotunberg. Peut-être que nous ferons meilleure prise à son bureau de la base.

Puis il se tut jusqu'au retour à la base. Le major Hamseg devait les guetter, car il fut devant le bâtiment dès que la jeep s'immobilisa. Il parut déçu de ne pas voir le colonel Jotunberg en compagnie des trois agents spéciaux.

— Le colonel s'est suicidé, lui dit brutalement Norson.

Hamseg devint gris et ses grosses lèvres lippues se mirent à trembler.

— Du nouveau ici ?

— Au central, il y avait des fuites en effet. Blehr obtenait tous les renseignements qu'il désirait, il avait des copains là-bas, tous agissaient plus par amitié que par combine. Forde refuse toujours de parler.

Brusquement Kovask eut une idée et il l'exposa à Norson. Ce dernier ne fut pas séduit sur-le-champ.

— C'est un peu gros, non ?

— Pourquoi ne pas essayer ?

— Je fais toujours chercher Blehr, poursuivait le major alors qu'ils pénétraient dans son bureau, mais ce diable d'homme connaît mieux la base que quiconque. Impossible de lui mettre la main dessus.

— Faites-nous conduire à Forde, s'il vous plaît.

— Il est en cellule. On a soigné ses yeux, mais le médecin craint des complications. Il a été brûlé car la grenade a dû exploser non loin de son visage.

Forde portait un pansement sur l'œil droit, le gauche était libre. Il s'assit sur son bat-flanc lorsque les quatre hommes entrèrent dans sa cellule. Les regards des trois agents allèrent jusqu'à la lucarne où trois gros barreaux étaient scellés. Une simple vitre empêchait l'air froid d'entrer.

Le sergent ricana :

— Vous croyez que je vais chercher à m'évader ?

— Non, dit Kovask. Nous nous demandons si vous êtes en sécurité ici.

Tout pouvait rater à ce moment-là. L'homme avait tenté de se suicider, mais Kovask estimait que c'était dans un moment d'exaltation. Forde avait peut-être repris du goût à la vie depuis.

— Que voulez-vous dire ?

— Ceci, dit Norson sèchement. Le sergent Blehr a eu le colonel Jotunberg d'une seule balle dans la tête. Il veut faire sa justice lui-même contre des gens qui l'ont roulé. Il peut très bien vous descendre depuis cette lucarne.

Le regard du sergent se fixa avec inquiétude sur les barreaux.

— Vous pouvez bien coller un gars dehors non ? Ou bien me changer de cellule. Mais ce n'est pas vrai. Le colonel n'est pas mort ?

— Si.

Forde semblait réaliser tout à coup. Il passa une main dans ses

cheveux blonds coupés court.

— Et vous croyez que moi je suis menacé par ce cinglé ?

— Certainement. Nous vous proposons une cellule bien protégée contre certains renseignements.

— Allez vous faire voir ! dit Forde en s'allongeant sur le bat-flanc. Je ne marche pas.

— Tant pis, dit Kovask.

Ils sortirent et allèrent dévorer les sandwiches que le major avait fait préparer. Il y avait également de la bière et des thermos de café bouillant. Durant une dizaine de minutes, ils n'échangèrent aucune réflexion sur l'affaire.

Ensuite, ils allèrent faire un tour dans le bureau du colonel Jotunberg mais ne trouvèrent aucun document extraordinaire. Kovask avait l'impression que tant qu'ils opéreraient parmi les officiers supérieurs ils ne trouveraient rien d'intéressant. Ceux qui aidaient le mystérieux réseau le faisaient souvent en dilettantes, ne se rendaient compte de la gravité de la chose que mis au pied du mur comme le colonel Jotunberg. En fait, il s'agissait plus d'un certain état d'esprit que d'une véritable trahison.

— Il nous faut Blehr, dit-il soudain. Sans lui rien à faire pour récupérer nos Canadiens.

— L'espérez-vous vraiment ? demanda Norson.

— C'est le but de notre mission dans votre pays. Et, au soir de cette première journée, je me demande si nous y parviendrons. Blehr peut nous donner l'itinéraire qu'ils ont dû suivre. Il les a abandonnés à un certain point.

Marcus Clark remarqua que l'attitude de Blehr n'était pas nette :

— Même s'il a eu des remords, même s'il a douté, pourquoi n'a-t-il pas ramené les Canadiens avec lui ?

— Il a certainement eu peur que ces derniers ne lui fassent un mauvais sort, ce qui aurait pu arriver sans aucun doute, car ce ne sont pas des enfants de chœur. Blehr a craqué et maintenant il rôde autour de nous avec l'envie folle de se rendre, mais il faut croire que le fruit n'est pas encore mûr.

— S'il s'obstine dans cette attitude, nous serons bien obligés de nous passer de lui, constata Norson.

Le major Hamseg pénétra en coup de vent dans le bureau du colonel. Il paraissait surexcité :

— Blehr a téléphoné. Il veut vous parler.

Il désignait Norson. Les quatre hommes revinrent en hâte dans le bureau du major, et Sigur Norson ramassa le combiné qui attendait

sur le dessus de bureau.

— Oui... C'est moi...

L'autre parla durant près d'une minute. Le major disparut et Kovask pensa qu'il faisait rechercher l'origine du coup de fil.

— Écoutez, mon vieux, je ne peux rien vous promettre... Nous examinerons votre cas avec justice... Si vraiment vous avez été dupé, il vous appartiendra de le prouver et de nous fournir les éléments pour le déterminer... Mais je vous conseille de vous rendre... Vous êtes traqué et il ne vous sera guère possible de vous échapper. Rejoignez-nous au bureau du commandant de semaine.

Puis il raccrocha.

— J'ai envoyé des gars à une ancienne infirmerie d'où ce sergent appelait, ils vont le coincer.

— De toute façon, je crois qu'il était disposé à venir ici de sa propre volonté, dit Norson.

Deux minutes plus tard, un tumulte se produisit dans l'escalier et ils se précipitèrent. Quatre M.P. encadraient Blehr qui protestait de toutes ses forces :

— Mais puisque je vous dis que je venais de moi-même. Lâchez-moi ou bien je refuse de parler.

Norson foudroya le major Hamseg du regard avant d'ordonner :

— Laissez-le monter seul. Vous pouvez disposer.

Blehr entra dans le bureau. C'était un gaillard robuste aux yeux bridés, intelligents. Le type lapon n'apparaissait que lorsqu'il souriait, ce qui n'était pas le cas.

— Je crois que je me suis comporté comme un lâche, dit-il d'une voix dégoûtée.

CHAPITRE IX

Igor Selenko tripotait d'un air déçu les loques que l'on venait de déterrer. Les sous-vêtements du mort très certainement.

— Bien sûr, c'est mieux que rien, dit-il à l'adresse du sergent Inosky, mais c'est encore peu. Si nous portons l'affaire devant une commission internationale, par exemple, nous allons les faire rigoler avec ce slip et ce maillot de corps. Ils diront que nous nous les sommes procurés dans un pays occidental et que le cadavre n'est peut-être qu'un de nos soldats mort et utilisé à des fins provocatrices. Il ne faut pas nous exposer au ridicule.

Il bourra sa pipe d'un air réfléchi.

— Pour cette mission, les Canadiens portaient un équipement spécial assez récent. Surtout l'anorak et le pantalon-fuseau. Si nous pouvons mettre la main sur l'une de ces deux pièces, là nous aurons fait du bon travail.

Le sergent Inosky approuvait, tandis que le chef milicien Alexis Tioutchev regrettait son petit bois. Bien sûr, l'histoire de ce marécage était bien gênante pour expliquer le passage des Canadiens, mais jamais il ne se trompait lorsqu'il prétendait que le gibier n'était pas loin. Depuis longtemps il chassait le déserteur, l'espion et le contrebandier dans cette partie désolée du Grand Nord. La presque île de Kola n'avait plus de secret pour lui, la neige vierge et la neige souillée par l'homme n'avaient pas la même odeur pour lui.

— Allons dîner maintenant. J'ai une faim terrible, dit le capitaine du M.V.D.

— Que faut-il dire à Boris Melankov ?

— C'est vrai. Le commissaire politique doit attendre des nouvelles. Eh bien, dites-lui la vérité ! Tout simplement la vérité pendant que nous allons goûter au civet de lièvre arctique préparé à notre intention.

Mais, juste au moment où il humait le contenu de son assiette, le radio revint avec un message. Il le lut en jurant.

— C'est le bouquet ! Melankov m'annonce que le guide lapon qui devait conduire les Canadiens dans nos bras s'est dégonflé. Il serait

rentré au pays, le bougre !

Il haussa les épaules.

— Que pouvons-nous faire dans ce cas ?

— On ne sait pas en quel endroit ce Blehr a renoncé ? demanda le chef des miliciens.

Selenko lui tendit le message :

— Voyez vous-même.

Tioutchev lut les quelques lignes, puis resta songeur tandis que le capitaine avalait sa portion de civet de lièvre. Il se versait de grands gobelets de vodka et paraissait apprécier cette sortie au grand air.

— Nos services secrets ne pourraient-ils pas remettre la main sur ce demi-lapon et le faire parler ?

— Petit père, c'est certainement ce qui va se produire. Mais nous ne serons pas tout de suite informés et demain risque de ressembler à aujourd'hui. C'est-à-dire que nous allons nous promener de droite à gauche sans trop savoir où aller.

Ce qui fit tiquer le chef des miliciens qui regarda son sergent. Ce dernier trouvait le capitaine Selenko bien désinvolte.

— Demain, si vous le permettez, camarade, nous retournerons sur nos pas. Les Canadiens sont du côté du petit bois de bouleaux ou bien y ont campé. Et même, si j'ose insister, il vaudrait mieux y retourner tout de suite, après le repas. La neige ne tombe plus et le soleil va réapparaître. Ils vont pouvoir se guider sûrement sur lui et tenter de repasser la frontière.

Selenko s'étrangla à moitié.

— Bigre ! comme vous y allez. Repartir cette nuit ? Le soleil a beau briller, c'est la nuit et j'ai sommeil. La journée a été dure.

— Me permettez-vous de repartir là-bas ?

Le capitaine soupira. Ce Tioutchev avait de trop grandes réserves d'énergie et était têtu par-dessus le marché. Rien ne le ferait renoncer à son projet. Et s'il trouvait les Canadiens en son absence, Boris Melankov était bien capable de le faire muter pour la Sibérie.

— Me laisserez-vous finir mon repas ?

Tioutchev sourit, certain d'avoir gagné.

— Bien sûr... Il faut que les hommes se détendent. Nous ne partirons que vers minuit. En cette saison, il y a un semblant de nuit et nos Canadiens se croiront peut-être autorisés à commettre quelque imprudence.

Les Canadiens venaient d'achever leur maigre repas de moules et de neige fondue et tiède. Le moral n'était pas revenu et les hommes se

taisaient.

Depuis quelques minutes le lieutenant Labesse étudiait un fragment de cartes, essayait de se situer par rapport à la frontière. L'apparition d'un soleil plus que timide, une sorte d'orange pâle dans un brouillard épais, lui permettait de faire un point approximatif.

— La frontière est par-là, dit-il. Nous allons marcher dans cette direction le plus longtemps possible. Nous finirons bien par arriver quelque part.

— Tout de suite, Y'tenant ?

Il se tourna vers Cantel pour lui répondre :

— Dans une demi-heure. Je n'ai pas aimé que les Russes s'attardent ainsi auprès du bois. Ils vont revenir.

— Et trouver nos traces ?

— Il commence à geler. Durant les premiers pas nous essayerons de profiter de ce nouvel état de la neige. Cela nous prendra du temps, mais nous forcerons l'allure ensuite.

Lorsque vint le moment du départ, le lieutenant Labesse alla tâter la neige. Elle avait durci en surface, et il estima que la température était brusquement descendue d'une dizaine de degrés. Malgré tout, ils laisseraient des traces s'ils s'amusaient à marcher dessus.

— Eh bien les enfants ! il va falloir ramper quelque temps là-dessus. C'est le seul moyen de ne pas trop marquer notre passage.

— Allons-y y'tenant, dit Cantel.

Agile comme une anguille, il fila à plat ventre en direction de l'ouest.

— Les uns derrière les autres, dit Labesse. Nous ne laisserons qu'une seule traînée.

Il ferma la marche, après avoir refermé l'ouverture de l'igloo. Peut-être regretteraient-ils cet abri, mais ils ne pouvaient attendre indéfiniment dans cet endroit.

Cela dura longtemps. Ils faisaient de courtes haltes mais repartaient vite, car après réchauffement de la reptation, le froid les mordait cruellement.

Et puis ce fut la découverte miraculeuse. Et, comme de bien entendu, ce fut Cantel qui la fit.

— Y'tenant ! On a trouvé le filon.

Il se dressa et se mit à marcher. Labesse laissa échapper un juron puis rampa jusqu'au para. C'est alors que sous ses mains il rencontra un sol bouleversé, creusé de mille doigts, dressé de mille arêtes.

— Un troupeau de rennes a dû passer là il y a quelques heures.

Avant que ça ne gèle. Et il file droit vers l'ouest.

Les bêtes avaient fouillé la neige pour chercher du lichen, n'en avaient pas trouvé bien qu'elles aient creusé jusqu'à la terre aride et caillouteuse.

— Debout tout le monde, ordonna-t-il. On va filer bon train je vous avertis. Dans une heure seulement, repos.

Leurs traces se perdaient, invisibles parmi celles des rennes.

— Au moins cent bêtes, disaient les hommes.

— Y'en aura pas une qu'aura la bonne idée de crever en route, ronchonna l'énorme Sardèche.

Il se baissait pour ramasser les bouses gelées nombreuses sur la piste.

— T'auras pas le temps de les faire sécher, dit Cantel. Inutile de te charger ainsi.

— Un souvenir, dit l'autre. Faut bien que je ramène quelque chose de ce foutu pays.

Pendant une heure, ils suivirent la piste et sans faillir elle piquait droit vers l'ouest, vers la Norvège.

— Faut pas dire, mais nous sommes vernis, répétait Cantel qui paraissait en pleine forme.

Mais, brusquement, les traces de rennes bifurquèrent sur la gauche, s'enfonçant à perte de vue vers le sud. Les paras canadiens s'immobilisèrent, consternés et silencieux.

— Nous aillons les suivre durant quelques minutes. Inutile de poursuivre vers l'ouest. Nos traces seraient trop nettes encore.

C'était une perte de temps mais mieux valait ruser avec un adversaire qui paraissait connaître leur présence sur son territoire. À ce sujet, Labesse se posait des questions inquiètes. Ce Blehr, les avait-il abandonnés pour une raison bien précise ?

Les hommes ne marchaient plus aussi vite et Labesse dut passer en tête pour accélérer l'allure. Ils suivirent, mais le moral n'y était plus. Pourquoi ces bêtes avaient-elles soudain bifurqué ? Frappé par cette idée, Labesse s'immobilisa, et le petit Cantel qui marchait dans ses traces en allongeant comiquement ses jambes vint buter contre lui.

— Scuse, y'tenant !

Labesse se retourna pour regarder vers le Nord. Les sept hommes en firent autant.

— Je me demande pourquoi ces bêtes ont fait un quart de tour, expliqua le lieutenant Cantel, toujours aussi bavard, crut trouver l'explication.

- Peut-être qu'il y avait des marécages.
- Dans ce cas, elles auraient creusé pour trouver du lichen.
- Que pensez-vous, y'tenant ?
- Simplement qu'elles ont eu peur de quelque chose.
- Bon gré, y'tenant, vous avez raison ! Je me souviens dans le Grand Nord. Y'a une chose que les bêtes fuient. Ce sont les charognes. Y'en a certainement une là-bas.

Un frémissement parcourut la file.

- On retourne ? proposai quelqu'un. Avec un peu de chance nous pourrions trouver de la bidoche. Le froid l'a peut-être conservée.

C'était une perte de temps considérable, pensait le lieutenant Labesse mais, d'autre part, si les hommes pouvaient manger quelque chose ils récupéreraient un peu de force.

- Allons voir, dit-il. Mais gardez la formation en ligne.
- C'est presque au pas de course que les huit Canadiens refirent le mille qui les séparait de l'endroit.

CHAPITRE X

Le major Hamseg lui avait demandé comment il avait pu pénétrer dans la base, et Blehr avait expliqué qu'il existait un passage souterrain emprunté par tous les gars qui voulaient sortir sans permission.

— Il a été pratiqué lorsque les égouts ont été posés. De petits astucieux ont pensé que ça pourrait leur servir. Je connais très bien la base.

— Qu'espériez-vous, demanda Kovask, vous cacher ?

— Un temps oui, essayer de comprendre. Je désirais rencontrer le colonel Jotunberg.

Les autres se regardèrent et Norson annonça au sergent que le colonel s'était suicidé.

— Suicidé ? Je ne le crois que difficilement.

— Est-ce lui qui vous avait contacté lors de votre stage ?

— Oui. Il m'avait parlé du sort réservé aux Lapons, m'avait laissé entendre que les gouvernements ne feraient jamais rien pour eux, qu'on les tiendrait à l'écart du progrès. Je suis assez sensibilisé sur ce problème puisque mon origine m'a pour ainsi dire fermé les portes. Je n'accéderai jamais au rang des officiers.

— Que vous a proposé Jotunberg ? demanda Norson.

— De me tenir à sa disposition. Il me ferait signe. Et puis il y a eu l'affaire des Canadiens. Quelques jours, avant le début de l'opération, je suis venu à Karasjok, et le colonel m'a donné ses instructions. Il fallait que je conduise le commando en territoire soviétique. Ainsi, il y aurait une crise internationale et la Norvège serait obligée de démilitariser ce territoire. Il m'a laissé entrevoir ce que cela représenterait pour les Lapons. Des industries pacifiques pourraient être créées à la place des bases, le pays ne vivrait plus dans les interdictions et les soupçons. Les Lapons redeviendraient les maîtres en quelque sorte, et une certaine autonomie leur permettrait de se développer librement.

Norson soupira :

— Vous avez cru ces sornettes ?

— Oui, je l'avoue.

— Ensuite ?

— Eh bien ! nous avons été déposés avec le commando canadien non loin de la frontière. Le pilote de l'hélico était dans le coup, je n'ai pas eu un très gros effort à faire pour entraîner le lieutenant Labesse dans le coin. Il faut dire que j'étais le seul à avoir une boussole. J'ai fait semblant de la casser d'ailleurs, mais j'en possédais une autre. C'est alors que pour la première fois j'ai eu des doutes.

Il regarda vers la table où restaient des bouteilles de bière et des sandwiches.

— Puis-je en avoir ?

Marcus Clark le servit. Il mordit avidement dans le pain et but directement à la bouteille.

— Vous avez eu des doutes ? enchaîna Kovask.

— Le passage de la frontière s'est trop bien passé et Dieu sait si les Russes la surveillent pourtant. J'avais choisi une zone marécageuse, mais, en général, ils envoient des patrouilles et des hélicoptères. Ce jour-là nous n'avons rien vu et les Canadiens ne se sont doutés de rien.

— C'est alors que vous avez compris qu'il y avait complicité entre le groupe auquel le colonel Jotunberg appartenait et les Soviétiques ?

Blehr inclina la tête. Il mangea ensuite en silence, les yeux dans le vide. Les autres attendirent sans impatience. Ils étaient certains qu'il ne leur cacherait rien. Sa désillusion était grande et il avait eu très peur pour sa femme.

Soudain il parla :

— Je suis en danger. Ils essayeront de me tuer comme ils ont tué le colonel Jotunberg.

— Vous ne croyez pas au suicide ? demanda Kovask.

— Non. J'ai eu le temps d'apprécier Jotunberg... Ce colonel n'était rien. Une grosse baudruche qui se serait vite dégonflée. Il avait peur des armes à feu.

Le major Hamseg intervint :

— C'est exact. Je me souviens de plusieurs petits détails qui confirment ce que dit le sergent.

— Je me demande comment j'ai pu faire confiance à cet homme.

— L'avez-vous revu depuis 'votre retour ?

C'était Kovask qui venait de poser cette question et Blehr inclina la tête :

— Oui. Chez lui. Il était furieux. Il m'a reproché d'avoir compromis toute l'affaire, de m'être lâchement dégonflé. Je lui ai alors jeté à la

tête que je ne voulais pas trahir mon pays au profit des communistes. Il a paru complètement abasourdi. Je lui ai fait part de mes doutes. Je crois que cela l'a ébranlé. Lorsque je l'ai quitté, il était bien décidé à demander des comptes « à qui de droit ». L'a-t-il fait ? Certainement et les autres ont préféré l'éliminer. J'ai l'impression que tous ces officiers qui complotent pour que la Norvège quitte l'OTAN ne se doutent pas qu'ils sont manœuvres par un réseau communiste.

Norson échangea un regard avec Kovask. Ils n'étaient pas les seuls aboutissant à la même conclusion.

— Vous n'avez jamais eu affaire qu'à Jotunberg ?

— Oui. Tout s'est décidé au cours de ce stage que j'ai fait ici.

— Pourtant, vous apparteniez à la base de Kautokeino. Là-bas, y avait-il d'autres officiers appartenant à cette organisation ou semblant professer des idées subversives ?

— Je ne m'en suis jamais rendu compte. Kautokeino fonctionne encore comme base stratégique. La discipline y est encore conservée. Ici c'est la pagaie, un véritable « bordel ».

Comme piqué par un serpent, le major Hamseg bondit sur le sergent et le secoua violemment :

— Dis donc, espèce de salopard, tu vas retirer tes paroles, hein ? Où je me charge de te les faire ravalier.

Norson insista pour qu'il lâchât Peder Blehr.

— Restez calme, Hamseg. D'ailleurs, le sergent dit la vérité. Le comportement de tous les militaires de cette base n'est pas ce qu'il devrait être.

Blehr toisa le major :

— Vous êtes un hypocrite, major. Vous vous êtes toujours douté qu'il se passait de drôles de choses ici, mais vous vous êtes bien gardé d'intervenir. Vous attendiez de savoir d'où venait le vent. D'ailleurs, tous les officiers nommés à Karasjok sont des hommes sans valeur. Par un fait assez bizarre ils se retrouvaient ici, écoeurés, fielleux, prêts à toutes les combines pour sortir de cette déchéance.

Norson dut intervenir pour empêcher le major de sauter à nouveau sur Blehr.

— Vous êtes haï par les soldats. Vous pétez d'orgueil et de jalousie. Vous brutalisez tout le monde et vous essayez de coucher avec toutes les femmes de vos sous-officiers, vous arrangeant pour qu'ils soient à moitié consentants.

— Vous n'avez pas le droit de le laisser parler ainsi ! hurla Hamseg. Je n'ai rien à me reprocher, j'ai fait mon travail et je n'ai pas trahi, moi.

— Non, c'est vrai, dit Blehr plein de mépris. Vous n'avez jamais osé vous mouiller, mais votre attitude a tout permis.

Kovask se souvenait de l'attitude du major lorsqu'il avait découvert le dossier du sergent Forde. Il avait craint des représailles lorsqu'il avait découvert le nom du colonel Jotunberg. Donc, il savait que le colonel disposait de pouvoirs occultes, différents de ceux que donnent la simple hiérarchie militaire.

— Major Hamseg, vous êtes une ordure, dit tout tranquillement Blehr. Le sergent Forde vaut cent fois plus que vous et tout à l'heure il vous a couvert de boue lui aussi.

Cette fois Hamseg ne répondit pas. Les accusations du sergent commençaient de l'inquiéter. Kovask fit signe à Norson. Ils n'avaient pas de temps à perdre pour un major Hamseg, même si par son attitude l'officier avait laissé faire certaines choses.

— Taisez-vous, Blehr. Nous jugerons plus tard de l'attitude des mis et des autres. Pour l'instant vous êtes, vous, dans une sale posture et je vous demande de poursuivre. Quand avez-vous abandonné les Canadiens ?

Blehr eut un dernier regard dégoûté pour la grosse masse du major et répondit :

— Le premier jour. Une heure après avoir passé la frontière. Il commençait de neiger et les Canadiens marchaient péniblement. Je me suis attardé et j'ai fait demi-tour. J'ai mis des heures pour retrouver un campement lapon de l'autre côté de la frontière. Un de mes cousins s'y trouvait et il m'a conduit jusqu'ici en pulkka. Je suis allé me cacher chez ma sœur, la suite, vous la connaissez.

— Le point précis de cet abandon ?

— Je peux le situer, à un kilomètre près, sur une carte détaillée.

— Pensez-vous pouvoir les retrouver ?

Surpris, Blehr regarda l'Américain qui venait de poser cette question.

— Je ne sais pas. Avec certains moyens peut-être...

— Je vous préviens, dit sèchement Norson. C'est seulement à ce prix-là que vous éviterez le pire. Sinon, c'est le conseil de guerre.

Blehr sourit amèrement.

— Même si c'est sans espoir, il faut que je retourne là-bas ?

— Il doit bien exister un moyen de les retrouver, dit Kovask. Vous n'avez pas cédé à un moment d'affolement comme vous le prétendez. Je vous observe depuis que vous êtes ici. Vous n'agissez qu'à coup sûr et dans les meilleures conditions. Vous avez abandonné ces gars-là, parce que vous commenciez d'avoir des doutes, mais en toute

conscience.

Blehr resta impassible. Norson, stupéfait, se tourna vers son collègue américain.

— Comment pouvez-vous être aussi certain ?

— Blehr a très bien mené sa barque jusqu'ici. Il s'est caché aussi longtemps qu'il l'a souhaité, ne s'est rendu à nous que volontairement. C'est un homme organisé plein de ressources. Je suis certain que nous retrouverons les Canadiens, grâce à lui.

— Vous me flattez beaucoup, dit Blehr d'une voix parfaitement calme. Comment aurais-je pu préserver l'avenir ?

— Ne jouez pas au plus fin, Blehr. Je ne me trompe que rarement lorsque j'ai un suspect en face de moi. Il y a dix ans que je me livre à des enquêtes de toutes sortes.

Les regards des deux hommes se croisèrent et Blehr finit par hausser les épaules.

— Admettons que ce moyen existe. En effet, je ne suis pas revenu les mains vides. Sinon, j'aurais essayé de passer la frontière suédoise pour éviter le conseil de guerre. Que puis-je espérer ?

— Minute, dit Norson quittant brusquement son flegme habituel. Il est possible que les Russes aient arrêté les Canadiens.

— Bien sûr, reconnut Blehr. Mais le lieutenant Labesse a une certaine expérience. Il ne tombera pas entre leurs mains facilement. Nous pouvons encore espérer.

Vous voulez poser vos conditions ?

— Non, dit Blehr. Une seule chose. L'armée, j'en ai marre. Qu'on résilie mon contrat et tout ira très bien. Je ne suis qu'un Lapon, je m'en suis rendu compte. Je veux rejoindre les miens, vivre la même vie à laquelle on les condamne.

Cela agaça Norson.

— Vous faites un complexe, mon vieux. Laissez tomber tout ce fatras. Et, si vous revenez dans la vie civile, tâchez de vous montrer dynamique et de lutter pour que votre race atteigne un grand développement matériel, spirituel et physique.

Sur ce dernier point, le capitaine de corvette faisait allusion aux enfants dont l'alimentation était bourrée de vitamines. D'ici à quelques années, la taille des Lapons devait se rapprocher de la moyenne européenne.

— Maintenant le moyen qui nous permettra de les retrouver.

Blehr sourit finement :

— Je m'étonne que vous n'y ayez pensé ni les uns ni les autres. Il

est pourtant assez simple.

— Je vous en prie, dit Norson sèchement, vous n'allez pas continuer ce jeu longtemps ?

— Non, dit Blehr. Au moment de notre départ, nous avons reçu des combinaisons antiradiations. Anorak et fuseau sont traités selon un nouveau procédé.

Kovask commençait à comprendre :

— Oui, ils sont teints avec une substance photochrome qui blanchirait par absorption des premiers rayons ultra-violets émis par une explosion nucléaire, protégeant le soldat contre le rayonnement ultérieur. Cette coloration disparaît ensuite... Mais le plus fort rayonnement émis par le soleil ne peut blanchir ces vêtements et d'ailleurs dans la neige...

— Il ne s'agit pas de cela. Nos tenues étaient camouflées en blanc et jaune pour le grand nord. Non, ce que je voulais dire, c'est qu'avec l'aide d'un avion-espion U-2 volant à une certaine altitude, on pourrait photographier la zone où les Canadiens doivent se trouver. Cette zone ne peut excéder raille kilomètres carrés et, encore, j'exagère. Pour un U-2 ce serait aisé et il nous rapporterait une photographie détaillée. Mais l'astuce serait de faire deux photographies superposables, car cette fameuse substance est réfractaire aux infrarouges. Donc par superposition nous devrions obtenir des trous à un certain endroit. Neuf trous.

Le silence qui suivit cette révélation fut éloquent. C'était en effet un moyen excellent pour retrouver les Canadiens perdus. Là où la photographie serait incapable de laisser apparaître une silhouette, une photographie aux infrarouges laisserait apparaître les neufs vides.

— Ce ne sera possible que parce que nous connaissons le nombre des Canadiens et parce qu'ils seront certainement groupés. Sinon, il ne serait pas question de l'utiliser. C'est la réflexion d'un ami lorsque je lui ai parlé de ces combinaisons antiradiations qui m'a donné l'idée de ce moyen.

Norson s'adressa à Kovask.

— Peut-on obtenir facilement un de ces appareils espions ?

— Très facilement. Plusieurs sont basés en Allemagne et je vais m'en occuper dès notre retour à Kautokeino. Il sera là dès demain matin. Je pense que d'ici à midi nous pourrions connaître la position de ces malheureux Canadiens.

— Évidemment, il y a d'autres matières réfractaires aux infrarouges, dit Blehr. Il faudra que le développement des photographies soit fait avec soin. Le mieux serait un film d'assez longue durée. Il nous fixerait sur la direction suivie par les Canadiens.

Nous pourrions aller à leur rencontre, leur permettre le passage de la frontière.

— Je crois que pour ce dernier point, répondit Norson, une diversion à quelques kilomètres sera le meilleur moyen. Il suffira d'agglutiner durant quelques heures toutes les forces de police lancées à leur poursuite pour libérer un passage.

Kovask se leva :

— Il ne nous reste plus qu'à rentrer à Kautokeino. Que faites-vous de Blehr, Norson ?

— Nous l'emmenons avec nous. Pour l'instant, il se trouve en état d'arrestation et couchera en prison cette nuit.

Blehr prit la chose avec philosophie.

— Je voudrais revoir ma femme avant de vous accompagner. M'accorderez-vous un quart d'heure ?

Lorsqu'il ressortit de l'infirmerie, il paraissait complètement rassuré. Il monta dans le tracteur, s'assit en face de Marcus Clark à l'arrière.

— Le docteur m'a assuré qu'elle ne souffrait que de quelques contusions. L'accident aurait pu être plus grave, mais, d'ici à quelques jours, elle sera complètement rétablie.

Le retour fut assez rapide. La neige durcie par le gel permettait au tracteur de rouler assez vite et un peu avant minuit, à l'heure ou un semblant de nuit obscurcissait le ciel, ils pénétrèrent dans la base de Kautokeino.

Le petit major Knut les attendait. Il semblait assez nerveux et son visage coloré paraissait presque rouge. Il adressa un regard noir à Blehr.

— Je pense que vous êtes satisfait de vos exploits ?

— Écoutez, major, dit Norson. Nous sommes tous très fatigués. Nous allons nous reposer.

— J'ai fait préparer une cellule pour lui. Je pense que vous l'avez mis en état d'arrestation ?

— Oui, répondit le capitaine de corvette, mais je tiens à ce qu'il soit bien traité.

Le prévôt de la base vint se charger de Blehr, et c'est alors que Kovask parla de son message.

— Je vais vous conduire aux transmissions, dit le major Knut.

Norson lui expliqua de quoi il s'agissait et le major dit qu'il préviendrait le colonel Fagernes dès que possible. Kovask coda son message et le fit transmettre. Il n'alla se coucher que lorsqu'il eut reçu

l'avis de réception.

Marcus ronflait déjà dans la chambre voisine lorsqu'il se déshabilla. Il n'eut même pas le courage de prendre une douche et s'allongea avec plaisir dans la literie réglementaire de l'armée norvégienne. Il s'endormit d'un coup.

Quelques heures plus tard, un rêve étrange l'agita et il finit par se réveiller. Il tâtonna pour trouver le commutateur de la lampe et regarda l'heure. Sa montre indiquait quatre heures du matin. Le jour striait les persiennes. Il se demanda ce qui l'avait ainsi tracassé au point de le sortir de ce sommeil de plomb. C'est alors que le bourdonnement de ses oreilles l'alerta. Un appareil tournait autour de la base et il l'identifia.

— L'U-2.

Il se précipita à la fenêtre, regarda au travers des persiennes en direction de la piste. Ce qu'il vit le fit sursauter et il ne fit qu'un saut jusqu'à ses vêtements.

CHAPITRE XI

Dans le couloir, il se heurta à Sigur Norson qui achevait de boutonner ses vêtements.

— L’U-2, hein ? Que se passe-t-il ?

— Il se prépare à atterrir et la piste est couverte de verglas... Le pilote doit se douter de quelque chose et il hésite. Il faut aller à la tour de contrôle.

Marcus Clark, les cheveux ébouriffés et les yeux rouges passa la tête par l’entrebâillement de la porte.

— Où allez-vous ?

— Rejoignez-nous à la tour de contrôle. Quelque chose ne va pas. Le chauffage de la piste ne fonctionne plus et l’U-2 se prépare à atterrir.

Suivi par le Norvégien, il dévala l’escalier, fit irruption dans l’atmosphère glacée du dehors.

— Au minimum moins dix, pensa-t-il tout en courant.

La tour de contrôle était distante de cinq cents mètres et il dut ralentir l’allure pour ne pas arriver à bout de souffle. Sigur Norson le rejoignit.

Quelques centaines de pieds au-dessus de leur tête, le long avion aux ailes de planeur tournait lentement à vitesse réduite, laissant derrière lui une longue traînée blanche.

Lorsqu’ils escaladèrent l’escalier conduisant à la salle de contrôle, une voix angoissée, amplifiée par un haut-parleur, leur parvint :

— Kautokeino ? Que se passe-t-il ? Répondez nom d’un chien !... Je n’ai que pour une demi-heure de vol... Allô, m’entendez-vous ? M’entendez-vous Kautokeino ?

Assis devant son poste de radio, le casque écouteur aux oreilles, le technicien penchait drôlement la tête sur le côté et Kovask repéra l’hématome à la tempe gauche. De son côté, l’opérateur-radar était écroulé sur son écran. Enfin dans un coin, derrière un classeur cylindrique gisait un officier d’aviation. Certainement le chef de veille.

Les deux arrivants marquèrent quelques secondes de stupeur, puis

Kovask se précipita vers le poste de radio, se rendit compte qu'il était intact. Il passa sur la position émission et parla :

— Ici Kautokeino... Un incident technique nous a mis hors circuit... Vous ne pouvez atterrir... La piste dont le chauffage s'est déréglé est recouverte par dix centimètres de verglas... M'entendez-vous, m'entendez-vous ?

La réponse fut instantanée :

— Bien, compris... Que dois-je faire ? Instructions ?

Ce fut Norson qui remplaça Kovask.

— Vous pouvez voler jusqu'à Tromsøe ? Cent milles... 305 de cap... Nous prévenons immédiatement cette base qui prendra tout de suite le relais. Vous vous posez et attendez la suite des instructions.

— Est-ce au *commander* Kovask que j'ai affaire ? répondit le pilote. Je lui demande son matricule pour confirmation.

Kovask donna une série de chiffres et le pilote parut rasséréné :

— O.K. Je file vers Tromsøe... Dans dix minutes je serai là-bas... Dès que j'ai le relais, je vous avertis.

Les deux hommes s'affairèrent fébrilement. Ils finirent par contacter la tour de contrôle de la base de Tromsøe qui demanda quelques minutes pour donner son accord. Norson éclata alors en quelques phrases coléreuses qui obtinrent l'effet désiré.

— Votre appareil peut venir, répondit une voix moins revêche. Nous lui envoyons notre signal sur l'onde de veille.

Lorsqu'ils eurent confirmé au pilote, ce fut avec soulagement qu'ils virent l'U-2 reprendre de l'altitude et foncer plein ouest.

— On pourrait s'occuper des gars.

Ils réussirent à ranimer l'opérateur-radio avant l'arrivée des infirmiers.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé, dit l'homme. J'étais en train de correspondre avec le pilote de l'appareil. On m'a frappé et j'ai perdu connaissance.

Le radariste était plus gravement atteint, de même que l'officier de veille qui avait l'air d'avoir une fracture du crâne. Le commandant Knut arriva sur ces entrefaites.

— C'est incroyable, dit-il. Je viens d'être avisé que la chaufferie de la piste avait été sabotée aux premières heures... Et puis ici...

Ce fut ensuite le tour du colonel Fagernes. Il était complètement effondré, catastrophé.

— Je ne croyais pas que cela irait si loin, laissa-t-il échapper lorsque la dernière civière contenant le malheureux officier de veille

fut emportée.

Norson se tourna vers lui :

— Que voulez-vous dire ?

— Oh ! peu de chose. Je suis quelque peu au courant des buts recherchés par cette série d'incidents et d'événements. Mais je suis bien obligé de les désapprouver aujourd'hui... J'ai appris le suicide de Jotunberg... Lui avait voulu aller trop loin.

— La prudence vous a donc sauvé, cingla Norson.

Fagernes considérait la piste verglacée au travers des larges baies de la tour.

— Appelez ça comme vous voudrez, mais je n'ai pas trempé dans cette ridicule conspiration.

Knut allait et venait, paraissait mener une enquête personnelle.

— Le plus étrange, dit-il, est que la sentinelle a disparu. On entre ici comme dans un moulin.

Il se tourna vers les officiers qui attendaient à l'entrée :

— Faites rechercher ce type, vérifiez de qui il s'agissait. Faites quelque chose enfin !

Furieux, il revint vers Kovask, Norson et le colonel.

— Tout cela va retomber sur moi, évidemment. À quelques minutes près, cet appareil s'écrasait au sol...

— Du moins, il aurait été gravement accidenté, répondit calmement Kovask. Et je me demande si l'US Force nous en aurait accordé un autre. Du moins cela aurait demandé plusieurs jours. Le temps de fournir les explications nécessaires. Et il aurait été certainement trop tard d'entreprendre quoi que ce soit pour les Canadiens.

À ce moment-là, Marcus Clark pénétra dans la tour de contrôle. Kovask trouvait qu'il avait pris son temps, mais le jeune lieutenant en fournit la raison.

— Pendant que vous étiez assez de deux pour venir ici, je suis allé faire un tour à la chaufferie de la piste. C'est un civil qui s'occupe de ça ? Il reconnaît qu'il a roupillé toute la nuit sans se rendre compte que sa chaudière à mazout ne fonctionnait pas. De plus, le saboteur a ouvert les prises d'eau qui nettoient la piste lorsque la température extérieure le permet... Vous savez que les poussières sont les ennemies des réacteurs. Il y a donc un système d'eau pulvérisée... Bref, pas étonnant qu'il y ait cette couche de verglas sur la piste.

Le commandant Knut intervint.

— Aslak n'est pas tout à fait un civil... Sous-officier à la retraite. Il

a postulé pour cet emploi de chauffeur pour la nuit... Il a le droit de dormir à condition que...

— Il puait l'aquavit, répondit Clark. C'est un Lapon, de plus. Je n'ai rien contre eux, mais, dans cette affaire, ils sont plus ou moins compromis.

— Aslak travaille ici depuis des années et nous n'avons pas à nous plaindre de lui.

— Il vaudrait mieux savoir comment cette aquavit a pu le faire dormir aussi profondément, répondit Norson. Allons voir là-bas. Au fait, la chaufferie pourra-t-elle être réparée ?

— Oui, répondit Marcus Clark. L'équipe de jour vient d'arriver. Elle nettoie les appareils et d'ici à deux heures ils pourront à nouveau produire de la vapeur surprise. Mais le dégagement de la piste demandera une bonne partie de la journée.

Norson se tourna vers Kovask :

— Nous gagnerons Tromsøe en hélicoptère. Mais nous devons terminer notre enquête ici même.

— Il faudrait savoir si Blehr ne connaît pas Aslak. Il peut nous fournir des renseignements sur le bonhomme avant que nous n'allions le trouver.

Quelques instants plus tard, ils pénétraient dans la cellule de Peder Blehr. Ce dernier parut assez surpris de la question.

— Aslak ? Je le connais, bien sûr... Pourquoi ?

Kovask interrogea Norson du regard avant de lui en dire davantage. Le Norvégien approuva. Le sergent écouta avec stupéfaction la relation des derniers événements :

— Ça va très mal, reconnut-il, et pour que ces Canadiens soient interceptés par les Russes, certains sont prêts à tout... Plus que jamais je pense que le colonel Jotunberg a été descendu.

— Revenons-en à Aslak.

Blehr alla s'asseoir sur sa couchette et resta silencieux durant quelques secondes avant de répondre :

— Difficile à dire. Il est plus âgé que moi...

Assez près de ses sous et alcoolique... Il doit être le protégé de quelqu'un pour avoir obtenu cette place. Non qu'elle soit particulièrement recherchée, la base n'ayant pas une très grande importance... Mais enfin, vous le constatez, il suffit de peu de choses pour paralyser toute l'activité aérienne.

— Vous croyez que le choix d'Aslak laissait préméditer quelque sabotage ?

Blehr acquiesça.

— Ce type aime le pognon et serait prêt à tout pour en posséder.

— Il habite ici ?

— Une maison de bois... Avec sa femme et la famille de son frère. Ce dernier exploite un troupeau de rennes qui appartient aussi à Aslak. Maintenant que j'y songe, il me semble que ce troupeau, d'une dizaine de bêtes au début, est devenu très important ces derniers temps.

Les trois hommes en savaient assez. Ils sortirent rapidement des locaux disciplinaires.

— Je suis inquiet, dit Clark en courant presque... J'ai laissé ce type sans surveillance. J'espère qu'il n'en a pas profité pour filer.

Dans les sous-sols où se trouvaient les différentes chaufferies, il fila devant eux, ouvrit une porte marquée « entrée interdite », se figea :

— Nom d'un chien.

Des ouvriers en train de démonter les injecteurs de mazout se tournèrent vers eux.

— Aslak ?

— Rentré chez lui, répondit quelqu'un à la question de Sigur Norson.

— Où habite-t-il exactement ?

On le leur indiqua et Norson fila à la recherche d'un véhicule. Il trouva une jeep spécialement équipée de pneus-neige. Les routes étaient superbement verglacées, mais une couche de sable les rendait praticables.

— Cette maison là-bas, celle aux couleurs vertes et rouges.

— Bon sang, dit Marcus, regardez les rennes.

Il y en avait des centaines dans des parcs enclos de barrières en bois. Au centre, une tour en bois contenait les provisions de fourrage expliqua Norson.

Le parc qui appartenait à Aslak et son frère leur parut immense. Trois tours à fourrage s'élevaient, disposées en triangle.

— La viande de rennes se vend bien, dit Norson. Trois couronnes le kilo, soit près d'un demi-dollar. Sans parler des peaux et des bois qui servent à la fabrication des bijoux.

Un gros Lapon portant le bonnet à pointes vint au-devant d'eux lorsqu'ils pénétrèrent dans la cour de la maison.

— Ce n'est pas Aslak, dit Marcus, mais comme il lui ressemble ce doit être son frère.

Le Lapon écouta Norson, répondit aimablement.

— Je n'ai pas vu mon frère. Il doit être encore à son travail ?

— Non, répondit Norson... Vous êtes bien matinal vous-même ?

— Je vais distribuer le fourrage. Les bêtes ont faim.

Kovask louchait du côté des tours à fourrage. N'était-ce pas la cachette idéale pour un type traqué ?

— Combien avez-vous de bêtes ? demanda Norson qui traduisait en même temps pour ses amis.

— Plusieurs centaines, répondit l'autre prudemment.

— Toutes à vous, ou bien votre frère en possède-t-il ?

— Il en a quelques-unes.

Kovask fit un signe discret vers les tours :

— Demandez-lui si nous pouvons assister au repas des rennes.

L'homme resta impassible, puis se lança dans une longue explication. Norson eut un sourire moqueur :

— Il dit qu'une odeur étrangère risque d'effrayer le troupeau tout entier, et qu'un renne affolé est capable des pires choses, il préfère que nous n'entrions pas dans le parc.

Norson perdit ensuite son sourire et dut dire quelque chose de particulièrement menaçant car le Lapon parut consterné. Il leur fit signe de venir avec lui.

— Que lui avez-vous dit ? interrogea Kovask à mi-voix.

— J'ai bluffé en le menaçant d'appeler la police, comme si nous avions la radio à bord de la jeep.

Sur les pas du Lapon, ils traversaient l'énorme troupeau. Les bêtes refermaient le passage derrière eux et Kovask ne put s'empêcher de jeter un regard inquiet à la masse des rennes.

— Il suffirait d'un rien pour qu'ils nous piétinent...

— Notre guide le serait aussi, répondit Norson... Mais restons sur nos gardes.

Le grenier à foin était construit sur pilotis et une sorte d'échelle de perroquet conduisait au palier supérieur. Le Lapon expliqua qu'une trappe permettait de faire tomber le fourrage. C'était pourquoi il avait trois tours, pour éviter que les bêtes ne se bousculent pour manger.

— Un instant, dit Kovask.

Il escalada l'échelle, se hissa sur le plancher branlant du grenier. Une énorme quantité de fourrage était contenue par des sortes de barrières sur dix mètres de haut. Il suffisait d'en faire tomber avec une fourche par la trappe pour nourrir le troupeau. Aslak pouvait très bien se cacher dans le foin.

Le Lapon l'avait rejoint et s'employait à tirer le foin. D'énormes boules glissaient jusque sur la neige et le troupeau se pressait de façon inquiétante autour de la fragile construction. Les bêtes s'appuyaient parfois aux pilotis et le grenier oscillait comme une barque sur des vagues.

Il redescendit à la suite du Lapon qui écartait les rennes sans ménagement pour se diriger vers l'autre grenier. Bien disciplinées, les bêtes s'étaient réparties en trois groupes approximativement égaux.

— On ne le trouvera pas, dit Kovask. Il faudrait fouiller l'énorme monticule de fourrage chaque fois. Mieux vaudrait faire surveiller le parc et rentrer à la base.

— Comme vous voudrez, dit Norson, mais Aslak aurait certainement pu nous conduire à l'un des principaux meneurs.

Ils arrivaient auprès d'un, grenier. Le Lapon se hissa rapidement en haut de l'échelle, et avant que les trois amis n'aient pu intervenir, il la retira.

— Il est cinglé ? Il se coince lui-même, dit Marcus Clark.

C'est alors qu'un hurlement étrange tomba du ciel. C'était lugubre et déchirant et Norson ne s'y trompa pas un seul instant.

— Le salaud ! Il imite le hurlement des loups. Les rennes vont devenir complètement fous.

Il désigna le troisième et dernier grenier :

— Tâchons d'arriver là-bas.

Le Lapon continuait d'imiter le hurlement des loups et les bêtes jusqu'ici paisibles commençaient à bouger. Pour l'instant le gros du troupeau était immobile, mais l'énervement agitait les bois qui s'accrochaient avec des claquements de castagnettes. Les trois hommes se trouvaient coincés et n'arrivaient pas à progresser.

Sur son palier, invisible mais bruyant, le Lapon poursuivait son imitation, sautant sur place, faisant trembler le grenier sous les coups sourds de son poids.

— Attention !

Un jeune renne se dressa soudain sur ses pattes arrière et brama de façon atroce. Puis il fonça contre un vieux mâle, lui planta ses jeunes bois en forme de corne dans le flanc. L'affolement gagna tous les autres. Ceux du noyau central, bloqués par la masse de leurs compagnons, luttèrent entre eux pour s'ouvrir un passage. Les autres qui auraient pu s'écarter pour fuir paraissaient frappés de paralysie et tremblaient sur place.

— S'ils se mettent en mouvement nous allons être emportés, piétinés, dit Norson.

— Nous ne pourrons jamais atteindre l'autre grenier. De plus, là-bas, les rennes s'inquiètent également.

Soudain, Marcus se hissa le long d'un des pilotis, grimpa comme un chat jusqu'à hauteur de la trappe. Celle-ci s'ouvrait vers le bas.

Juste comme il s'arc-boutait pour la faire céder, elle s'ouvrit et il faillit perdre l'équilibre. Le frère d'Aslak apparut, le visage grimaçant, ressemblant à un fou royal avec son bonnet à cornes. Il tenait une fourche à la main et, sans hésiter, il essaya d'en frapper le jeune lieutenant.

Kovask sortit son arme et tira en l'air, sans viser. Le Lapon se rejeta vivement en arrière, disparut à leurs yeux. Le coup de feu semblait avoir catalysé l'épouvante du troupeau. Son instinct de fuite se fit puissant, s'organisa et il se mit en marche. Sur un rythme très lent d'abord, si bien que les premières bêtes passèrent assez tranquillement. Mais les autres talonnaient de leurs bois et l'allure s'accéléra, devint rapide. La masse déferla comme un torrent, et les pilotis commencèrent de craquer.

Par chance, le grenier en comportait une dizaine. Kovask devait apprendre par la suite que chaque année les Lapons, à cause de l'humidité du sol, en rajoutaient d'autres sans enlever les vieux. Norson grimpait le long d'un pieu sans autre vergogne et Kovask n'eut que le temps d'en faire autant.

C'est alors que Marcus Clark parvint à pénétrer dans le grenier. Il se jeta sur le gros Lapon mais ce dernier ne manquait pas de résistance et la bagarre dura quelques minutes, tandis que le grenier oscillait de plus en plus, malmené par la masse en mouvement de centaines de rennes terrorisés.

Le jeune lieutenant réussit à plier son adversaire d'un coup terrible à l'estomac. Il cogna ensuite de toutes ses forces sur la nuque épaisse qui s'offrait et le Lapon roula dans le foin. Clark s'empara alors de l'échelle et la fit glisser en direction de Norson, le plus proche. Lorsque le Norvégien fut monté jusqu'à lui, ils s'unirent pour tendre l'échelle à Kovask qui grimpa à son tour.

— Je me demande si c'est le refuge idéal, dit-il.

Le grenier oscillait sur ses bases comme si un blizzard fou le secouait.

— Ça va bien se tasser... À terre, nous n'en serions pas sortis.

Peu à peu l'ensemble s'immobilisa. À travers les fentes de la construction, ils virent que le troupeau était massé autour du troisième grenier qui menaçait de s'écrouler.

— Si on en profitait pour filer, proposa Marcus Clark.

Kovask se pencha sur le Lapon.

— Dites-lui de ne pas faire semblant d'être inconscient, sinon je fous le feu à son grenier, grogna-t-il.

Norson traduisit et l'autre consentit à se dresser tout en frottant sa nuque.

— Demandez-lui ce qui lui a pris, où se trouve son frère.

La discussion fut assez brève.

— Voilà, dit Norson. Il a laissé le temps à son frère de filer du troisième grenier où il s'était caché. Il dit que nous ne le retrouverons pas et il a certainement raison. Aslak se joindra à quelque groupe nomade et lorsque l'affaire sera tassée on le verra réapparaître. Ici la justice est assez clémente pour les Lapons et il sait qu'il ne risque rien, qu'il vaut mieux patienter quelques semaines.

Kovask détourna le regard. Il était furieux et avait envie d'écraser la figure goguenarde du frère d'Aslak. Il se laissa glisser au sol, alluma une cigarette. Sans un regard pour le troupeau massé tout au fond du parc, il se dirigea vers la jeep. Ses compagnons 'le rejoignirent avant qu'il ne l'atteigne.

— On le laisse en liberté, le frère ?

— Que voulez-vous qu'on en foute ?

Es rentrèrent à la base sans rompre le silence pesant qui les figeait dans des attitudes maussades.

— Je vais m'occuper d'un hélicoptère, dit Norson. Nous devons gagner Tromsøe au plus vite.

Kovask pensa qu'il avait raison. Autant repérer les Canadiens au plus vite, tenter de les récupérer sans casse. Il avait hâte de quitter ce pays. Décidément l'Europe l'inquiétait, le mettait mal à son aise. Il ne comprenait pas certaines choses, était surpris par la réaction des gens.

Et puis soudain une idée chassa son amertume.

— Nous partirons dans une bonne heure, dit-il. Le temps pour nous de faire un brin de toilette et de déjeuner. N'oubliez pas que nous avons quitté notre lit comme s'il y avait des vipères dans les draps.

Marcus Clark lui jeta un regard en coin, se demandant ce que son patron manigançait.

— D'accord, dit Norson, heureux de voir que son collègue américain paraissait de meilleure humeur. Je vais m'occuper de tout ça et je vous rejoindrai au mess. Je tâcherai également de voir Knut pour savoir si son enquête progresse.

CHAPITRE XII

Grâce aux chiens empruntés au sergent Inosky, les miliciens avaient retrouvé une trace de l'autre côté du petit bois de bouleaux, et puis les bêtes s'immobilisèrent auprès d'une congère.

Un des miliciens alla chercher une pelle, et bientôt les igloos fabriqués par les Canadiens furent mis à jour. Le capitaine Selenko y pénétra et chercha des indices avec soin. Il utilisait une lampe-torche et sa lumière fut attirée par une tache claire. Il s'approcha, ramassa un morceau de tissu ayant la forme d'une patte d'épaule.

Alexis Tioutchev l'avait rejoint.

— Un des gars a arraché ça, de sa tenue, on dirait... Les bords sont déchirés.

— Oui, il a dû s'accrocher et puis, en s'appuyant contre le mur de neige, le morceau a dû finir par se détacher complètement, puis par tomber sans qu'il ne s'en rende compte.

— C'est un curieux tissu, ne trouvez-vous pas ?

— Oui. Les Canadiens doivent porter une tenue blanche de camouflage. C'est peut-être excellent pour passer inaperçu, mais cela doit également aider à la déperdition de chaleur.

— Vous n'avez pas trouvé autre chose ?

— Non, à part des moules d'eau douce écrasées.

Il fourra la patte d'épaule dans sa poche, et sortit à l'air libre. Les chiens furetaient autour de l'endroit, mais ne semblaient pas se décider.

— Leur travail est rendu très difficile, car ces hommes portent des vêtements en fibre synthétique qui sont imperméables et laissent difficilement passer les odeurs. Ce n'est que lorsqu'ils se dégagent que les chiens peuvent retrouver leur odeur.

Selenko fronça les sourcils :

— Mais ces vêtements ont une odeur bien caractéristique, non ?

— Bien sûr, répondit le chef des miliciens, encore faudrait-il que nos chiens sachent que c'est l'odeur qu'ils doivent suivre.

— Mais, grâce à cette patte...

Il sortit le bout de tissu de sa poche et parut surpris.

— Tiens, je croyais que c'était du tissu blanc. Tout à l'heure il m'a paru uni.

La patte avait une tache jaune et une autre verte.

— Tenue de camouflage, aussi efficace que le blanc, dit Alexis Tioutchev. Mais, moi aussi, j'ai cru qu'il était blanc.

Selenko pénétra dans l'igloo et cette fois Tioutchev alluma sa lampe de poche. Ils forent déçus.

— Le tissu reste coloré. S'il avait été ainsi, comment aurais-je fait pour le distinguer ? Dans la nuit des igloos, il brillait légèrement.

— Je ne comprends pas, dit le chef des miliciens... À moins que votre lampe...

— Mais oui, s'exclama Selenko. Elle est spéciale, avec une petite lampe fluorescente pour obtenir une meilleure lumière.

Ce qu'il ne disait pas, c'est que cette lampe permettait également la lecture de certains documents envoyés par le M.V.D. à ses agents. Sous la lumière ordinaire, certains mots n'apparaissaient pas, alors que, sous celle de cette torche, ils se révélaient.

— De plus en plus curieux, dit Tioutchev lorsque Selenko eut allumé sa fameuse torche. Le tissu est redevenu complètement blanc.

— Ce genre de lampe produit des rayons ultra-violets, murmura Selenko qui commençait à entrevoir la vérité.

Il se demandait bien si ce renseignement pourrait aider à la recherche des Canadiens, mais il lui fallait prévenir le commissaire politique Borris Melankov.

Ce qu'il fit, en sortant de l'igloo, et en se dirigeant vers le tracteur. Quelques minutes plus tard, il expliquait au commissaire, dans quelles conditions il avait découvert le tissu.

— L'avez-vous fait renifler aux chiens ?

— Je vais le faire, répondit Selenko, mais je me demande si ces tenues ne permettraient pas de retrouver les Canadiens par d'autres moyens.

— Je vois, dit le commissaire. Je vais me renseigner à Mourmansk auprès des laboratoires de police.

Les chiens, après avoir posé leurs nez humides sur le bout de tissu, parurent retrouver une piste. Au bout de quelques minutes, ils filèrent en direction de l'ouest, suivis par les miliciens. Selenko préféra remonter à bord du tracteur qui commença de rouler lentement sur ses chenilles. Cela dura près d'une heure, et puis les chiens parurent s'affoler, tandis que Tioutchev jurait de colère. Il revint expliquer sa déconvenue à Selenko.

— Nos fugitifs ont eu la chance de découvrir les traces laissées par le passage d'un troupeau de rennes sauvages. Ils en ont profité évidemment, mais leur odeur est supplantée par celle des bêtes.

— Suivons la trace des bêtes.

— Le malheur, expliqua le chef des miliciens, c'est que si les Canadiens se sont écartés de la piste à un moment donné, les chiens ne seront pas capables de le discerner. Ils suivront toujours celle des bêtes, parce que c'est dans leur instinct. Pour eux, la chasse du gibier est plus importante que celle de l'homme.

— Continuons encore, essayez de découvrir la moindre trace de pied humain. Nous aviserons plus tard.

La poursuite continua. Les chiens étaient surexcités par les odeurs des rennes. Ils étaient affamés, mais ce n'était pas le moment de les nourrir, leur sens olfactif en aurait été affecté durant une heure.

Lorsque la piste des rennes obliqua brusquement de quatre-vingt-dix degrés, la troupe s'immobilisa. Il y avait un grand trou creusé dans la neige et les miliciens y sautèrent pour le fouiller. Ils mirent à nu des restes congelés d'un animal.

— Un petit renne ou un chien, dit Tioutchev. Les fugitifs ont arraché des lambeaux de viande qu'ils doivent sucer tout en marchant.

— À moins qu'ils ne s'arrêtent pour les faire cuire.

Le chef milicien n'était pas de cet avis :

— Ces hommes ont reçu une formation de francs-tireurs et ont dû participer à des opérations de survie. Ils ne perdront pas un temps précieux à faire du feu.

— Et ils ont obliqué vers le sud ?

— Pour ne pas perdre la fameuse piste des rennes, en espérant que les animaux poursuivront leur route vers l'ouest, un moment ou un autre.

Selenko chercha sur sa carte à se situer. Il se rendit compte que la frontière se trouvait à dix verstes environ.

— Trois heures de marche, qu'avons-nous là-bas ?

— Le plus gros de nos forces et un hélicoptère qui patrouille sans arrêt. Mais les bois de bouleaux sont de plus en plus nombreux, de même que les broussailles. Ils pourront se planquer à la moindre alerte. Ces hélicoptères sont aussi bruyants que pratiques.

Plus loin, Tioutchev obligea certains de ses miliciens à marcher, en tenant des chiens en laisse, en dehors du passage des rennes, espérant qu'ils retrouveraient l'odeur des Canadiens.

Vers quatre heures du matin, il fallut marquer une halte de deux heures, les hommes et les bêtes n'en pouvaient plus. Il commençait à

faire très froid. Les hommes s'allongèrent à l'arrière des tracteurs, au chaud, dans leur sac de couchage, tandis que les chiens se couchaient entre les chenilles, le plus près possible du bloc moteur générateur de chaleur.

Selenko n'avait plus sommeil et il veillait en compagnie du chef milicien et de l'opérateur-radio. Ce dernier, emmitouflé dans une épaisse couverture, sommeillait auprès de son appareil, dont le ronronnement incitait au sommeil.

Un peu après six heures, ils furent avertis qu'une patrouille de miliciens skieurs avait cru apercevoir les Canadiens, mais que ces derniers s'étaient enfoncés dans la zone de marécages et de broussailles proche de la frontière. Les différents miradors installés dans le coin se trouvaient en alerte.

— Ordonnez le départ, dit Selenko. Nous allons filer dans cette direction. Inutile de nous attarder ici.

Peu après, il reçut un autre message, du commissaire politique cette fois.

— Vous avez fait une découverte sensationnelle avec ce bout de tissu. J'ai reçu un message intéressant du siège de la M.V.D. de Mourmansk. Vos hommes vont pouvoir être repérés très facilement d'ici à quelques heures. Ordonnez que pour l'instant toutes les recherches cessent. Que chacun reste sur ses positions et patiente quelque peu. Que tous ceux qui participent à l'opération soient prêts, cependant, à intervenir rapidement, lorsque je vous donnerai le feu vert.

Selenko ressentit quelque satisfaction à la suite de cette transmission.

CHAPITRE XIII

Le *Roman HU-2* les attendait sur l'aire d'envol réservée aux hélicoptères. Les trois hommes arrivèrent en jeep, après avoir fait un détour par la piste. Des ouvriers faisaient sauter d'énormes plaques de verglas que le réchauffage du sol décollait de plus en plus du ciment.

— L'U-2 l'a échappé belle, constata Kovask. À cette heure, nous serions complètement paralysés.

Le pilote embraya tout de suite le rotor et les onze cents chevaux de la turbine rugirent pour arracher le *Kaman* à la terre. Les trois hommes, installés juste derrière, découvrirent la base sous l'éclairage livide d'un soleil de plus en plus bas à l'horizon. Le nord de la Norvège plongeait chaque jour davantage vers la longue nuit de l'hiver, et Kovask fut heureux de penser que, alors, il serait certainement ailleurs. Il était pourtant sensible à la beauté de ce pays étrange, mais il aimait aussi le soleil et la chaleur.

Ils s'éloignaient vers le nord, à vitesse moyenne. Norson avait estimé qu'il leur faudrait une heure pour atteindre la base de Tromsøe. Le même temps serait nécessaire pour fournir toutes les indications utiles au pilote de l'U-2. Si ce dernier pouvait revenir à la base à midi, avec des photographies indiquant de façon nette la position des Canadiens, tout pourrait se terminer avant la fin du jour.

Le bruit des rotors l'empêcha de faire part de ses réflexions à ses compagnons. Il ferma les yeux, luttant contre le sommeil. La nuit avait été brève après une journée mouvementée. Il s'efforça de penser à Sigrid Blehr, de cristalliser sa volonté sur elle. C'était une jolie femme et il la revoyait encore, étendue nue sur la table d'examen à l'infirmerie du camp de Karasjok.

Soudain, il ouvrit les yeux. Marcus Clark lui avait touché le bras.

— Que se passe-t-il ?

Mais le vacarme interdisait toute compréhension. Le pilote s'écartait de son tableau de bord pour qu'il puisse voir ce qu'il désignait du doigt. Ils se penchèrent.

— Le voyant rouge ! hurla Clark dans l'oreille de Kovask. C'est celui du palier lubrifiant du rotor anticouple.

Le pilote fit un signe de l'index, le pointant vers le sol.

— Il va se poser.

Instinctivement, ils regardèrent au-dessous d'eux et ne virent qu'une étendue blanche. Le pilote désignait la carte fixée sur la table spéciale sur sa droite. Il indiquait l'endroit où ils devaient se trouver et Norson l'étudia avec soin. Ensuite il parut expliquer par des mimiques expressives que l'appareil pouvait se poser sans encombres.

Comme le pilote désignait également l'émetteur-radio, Kovask se pencha vivement vers Norson et lui fit signe que non. Le pilote parut surpris mais tout occupé par sa manœuvre, il ne protesta pas.

Une minute plus tard, le *Kaman* était posé sur une couche de neige gelée, et un silence merveilleux succédait au vacarme du moteur.

— Je me demande si je vais pouvoir réparer, dit le pilote. Il faut alerter la base.

— Non, dit Kovask. Et mon collègue sera certainement de cet avis. Essayez de réparer et seulement dans le cas où vous ne pourriez pas y parvenir nous préviendrons la base.

Puis il expliqua :

— Il est à craindre que nous ne soyons les victimes d'une tentative de sabotage. Dans ce cas, mieux vaut laisser croire durant quelques heures que nous nous sommes écrasés au sol.

— Mais, rétorqua Norson, pourquoi le voyant aurait-il fonctionné ?

Le pilote les appela :

— Il faut me faire la courte échelle pour que je puisse atteindre le petit empennage. Je m'installerai dessus pour travailler.

Le froid était vif et rendait les gestes malaisés. Après avoir démonté la plaque de visite avec beaucoup de difficulté, le pilote l'examina.

— Il y a des traces d'outil. Cela m'étonne de la part de nos mécanos qui sont très habiles. Je me demande si vous n'avez pas raison.

Puis il poussa une exclamation :

— Le bouchon de vidange a disparu. Le lubrifiant a tout fichu le camp.

— Vous en avez ? demanda Norson.

— Non, mais nous puiserons dans le carter du réducteur principal. Un litre suffira. L'ennui c'est le bouchon. Je me demande s'il y en a dans la trousse de réparations.

Marcus Clark alla la chercher et pendant ce temps le pilote poursuivait son inspection.

— Si le voyant n'avait pas fonctionné, le petit rotor aurait fini par grimper, et nous aurions tourné somme des girouettes avant de nous écraser au sol.

Ils frémirent. Une chute verticale de cent mètres ne devait laisser aucun espoir. Clark revint avec une grosse trousse noire et le pilote chercha avec inquiétude. Il mit de côté plusieurs boulons, mais aucun ne convenait.

— On a dû déjà l'utiliser, en oubliant de le remplacer.

— Si on s'en est déjà servi, c'est que l'autre a peut-être roulé en bas de la queue, dit Kovask.

Le pilote plongea la main et chercha dans tous les recoins. Soudain son visage s'éclaira :

— J'ai quelque chose.

Puis il jura à cause de ses gants, retira sa main pour la dénuder. Il grimaça cependant, lorsqu'il dut retoucher le métal et finit par attraper l'objet.

— C'est bien le bouchon. Et c'est même celui qui a été dévissé, il y a peu de temps. Il est encore gras.

Il le revissa et le serra fortement :

— Nous avons de la chance.

— Il est curieux que le saboteur n'ait pas tenté de couper les fils électriques allant au voyant.

— Attendez, dit le pilote en réponse à la question de Kovask. J'ai senti quelque chose tout à l'heure.

Une nouvelle fois sa main tâtonna à l'intérieur de la trappe de visite, puis il sourit :

— C'est bien ce que je pensais. L'inconnu devait être pressé car il a tranché les fils du feu de position dans sa hâte. Ceux du voyant sont intacts.

Pour récupérer du lubrifiant au carter de réduction, ce fut tout une histoire. Ils ne pouvaient se siphonner et ce fut Marcus Clark qui installa une sorte de mèche avec son mouchoir, l'a trempant dans le carter puis l'essorant dans un bidon qui se remplissait peu à peu. Il lui fallut quand même une bonne demi-heure pour y parvenir et tous claquaient des dents.

— On doit s'inquiéter à Tromsøe, dit le pilote. Et la base de Kautokeino va être alertée.

— Je vous demanderai de vous écarter légèrement de votre route, dit Kovask, de façon que si on envoie un appareil à notre rencontre il ne puisse nous découvrir.

Le pilote prit une expression ennuyée et se tourna vers le capitaine de corvette Norson :

— Vous me couvrez dans ce cas ? Ce que me demande votre ami est très grave et je risque des sanctions assez dures.

Norson le rassura :

— Ne vous inquiétez pas. Nous vous couvrons entièrement. Nos pouvoirs sont très étendus. Vous n'aurez aucun ennui. De même à Tromsøe, vous tâcherez d'atterrir dans un coin assez isolé...

Comme le pilote allait soulever des objections, il se hâta de préciser :

— Avec l'accord de la tour de contrôle. Dès que nous pourrons entrer en communication avec elle, je demanderai que le blackout le plus complet soit fait sur notre arrivée. Il faut qu'à Kautokeino personne ne sache ce qui se passe.

Enfin ils purent transvaser le carburant dans le carter du rotor anticouple, et quelques instants plus tard le *Kaman* s'élevait dans le ciel.

Tout se passa très bien à l'arrivée à Tromsøe. Norson demanda l'officier de sécurité, lui expliqua brièvement ce qu'il désirait. On lui répondit que l'appareil pouvait se poser à l'écart dans un ancien parking désaffecté. Une jeep viendrait les chercher pour les ramener au centre de la base.

— Que le pilote de l'U-2 se tienne à notre disposition, précisa encore Norson.

Le pilote de l'hélicoptère fit un grand cercle pour éviter d'être aperçu depuis la base. Par chance, il la connaissait parfaitement et savait où se trouvait le parking en question.

Il grimaça seulement en apercevant au-dessous de lui les énormes congères qu'un vent violent avait élevées.

Malgré ses précautions, l'appareil s'enfonça jusqu'au ventre dans une neige assez molle. L'endroit se trouvait à l'abri et elle n'avait pas gelé comme en pleine campagne. Les quatre hommes s'enfoncèrent jusqu'aux genoux.

— Il faudra le dégager pour qu'il puisse reprendre l'air, dit le pilote en se retournant.

La jeep attendait un peu plus loin et ils s'entassèrent tous à bord. Norson promit au pilote qu'il signalerait sa coopération et il les quitta assez content de cette aventure.

Le pilote de l'U-2, John Dylan, les attendait, dans le bureau de l'officier de sécurité nommé Hartkon. Dylan ne parlait pas un mot de norvégien et il parut soulagé de voir ses deux compatriotes.

— Je me suis douté de quelque chose lorsque j'ai vu briller la piste. Mais ma vitesse m'empêchait de distinguer parfaitement son état. Et puis cette histoire à la tour de contrôle. Que s'est-il passé ?

Kovask le lui expliqua rapidement, puis lui demanda si le matériel photographique était à bord de l'avion-espion.

— Oui. Deux caméras, l'une ordinaire et l'autre aux infrarouges ont été couplées. Nous obtiendrons deux films identiques et simultanés. Il paraît qu'ils ont tout ce qu'il faut pour le développement ici, mais à Frankfort on m'a donné également le matériel.

— Parfait ! s'exclama Kovask. Ce sera peut-être plus prudent. Vous vous sentez en forme pour partir immédiatement ?

— Ça va. J'ai récupéré un peu et je suis prêt.

On lui donna ensuite toutes les instructions utiles et ils purent assister à l'envol de l'U-2 depuis la tour de contrôle. Pour décourager les radars russes, l'appareil piquait droit à l'ouest.

Il gagnerait ensuite une altitude de vingt mille mètres avant de survoler la presqu'île de Kola. Chaque photo couvrirait à peu près un kilomètre carré de terrain. Elles seraient projetées sur un écran par un procédé spécial qui permettrait de représenter un mètre carré de terrain par un carré de deux millimètres de côté.

Pendant qu'ils assistaient au départ de l'avion-espion, l'officier de la sécurité Hartkon était allé discuter avec les techniciens de la salle de contrôle. Il revint vers eux, un sourire narquois sur les lèvres.

— À Kautokeino, on vous croit bel et bien perdus, mais comme la zone de recherches est sous notre responsabilité, ils ne peuvent rien entreprendre. Jusqu'à quand faudra-t-il maintenir cette fiction ?

— Quelques heures encore. Vous pourriez entretenir le suspense même. Dire qu'une épave a été repérée mais pas avant le retour de l'U-2.

Hartkon hocha la tête d'un air dubitatif.

— Ce sera un peu long, non ?

— Nous aurions pu tomber dans une épaisse couche de neige, n'être plus qu'un point infime pour des observateurs aériens, répondit Kovask.

— Oui, en effet.

Puis Kovask se tourna vers Sigur Norson :

— Il est possible que quelqu'un essaye de savoir si l'U-2 est toujours à la base. Le pilote ne pouvait recevoir des ordres que de moi. Il faudrait prévoir cette éventualité. Or, des centaines de personnes savent que l'appareil vient de partir.

— Que peut-on faire ? demanda Norson à son compatriote.

L'autre soupira :

— Consigner la base pour quelques heures, la mettre en état d'alerte. Ça fera un sacré bruit par la suite, mais, si nous pouvons nous justifier, tout ira bien.

— N'est-ce pas trop spectaculaire ? Le saboteur de Kautokeino risque d'avoir la puce à l'oreille, dit Kovask. Il vaudrait mieux filtrer les visiteurs et contrôler le standard téléphonique.

L'officier de sécurité sourit :

— C'est la routine habituelle, celle de tous les jours. Il y aura quand même des fuites.

Ils se dirigeaient vers la sortie, lorsqu'un sous-officier les rejoignit.

— La tour de contrôle de Kautokeino nous téléphone au sujet de l'U-2. La piste est utilisable à nouveau et ils demandent si l'appareil va venir s'y poser.

Ils se regardèrent, perplexes. La demande n'avait rien d'exceptionnel, elle était même justifiée.

— Répondez que l'U-2 restera ici pour le moment, dit Norson.

Le sous-officier alla répondre, tandis qu'ils descendaient les escaliers de la tour.

— Voilà qui résout en partie le problème, non ? demanda l'officier de la sécurité. Je ne pense pas que Kautokeino insiste ?

— Souhaitons-le, répondit Norson.

— Je voudrais bien me laver les mains, dit Marcus Clark. Elles sont encore huileuses.

Hartkon lui indiqua un lavabo à proximité de son bureau. Kovask se demandait ce qu'ils allaient faire en attendant le retour de l'U-2. La mission de l'appareil durerait au moins jusqu'à midi.

— Croyez-vous que le saboteur va avertir les Russes que l'appareil n'a pas pris son vol ?

— Possible, répondit-il à Norson. Dans ce cas, notre ami John Dylan a quelques chances supplémentaires de réussir sa mission. De toute façon, même s'il est en difficulté, j'espère qu'il aura la bonne idée de se poser de l'autre côté de la frontière. Après tout, il n'opère qu'à une faible distance de celle-ci.

— Comment prévoyez-vous la récupération des Canadiens ? demanda Hartkon.

Cette question arracha un sourire à Kovask :

— Je n'y ai pas tellement réfléchi pour l'instant. Norson et moi avions envisagé une opération de diversion pour fixer les forces russes. Mais cette ruse peut échouer. Nous allons attendre les photographies

pour discuter de l'opération. Le temps n'est guère propice à une action rapide et directe. Que dit la météo ?

— Temps sec et froid pour toute la journée et la nuit prochaine. Ce qui est une façon de parler évidemment. Cependant, la période d'obscurcissement que vous avez pu remarquer au milieu de la nuit va s'agrandir. Nous allons vers la nuit continue.

— Oui, mais nous ne pouvons attendre indéfiniment.

L'officier de la sécurité lui lança un coup d'œil aigu :

— Jusqu'où avez-vous l'intention d'aller quant aux moyens ? Je suis à votre disposition pour cette récupération, mais le gouvernement désire que tout se déroule sans incidents.

Ils furent assez surpris et Norson le premier réagit :

— Le gouvernement a enfin pris position ?

— Oui ; certains officiers supérieurs sont d'ores et déjà convoqués à Oslo. Certaines explications leur seront demandées. Il va y avoir d'importants remaniements dans l'état-major.

Norson parut très satisfait de la nouvelle. Kovask alluma une cigarette et alla jusqu'à la fenêtre du bureau, scrutant le ciel, cherchant un moyen qui permettrait aux Canadiens de quitter le territoire soviétique sans trop de casse.

CHAPITRE XIV

Dans son trou profond d'un mètre cinquante environ, le lieutenant Labesse avait disposé sur une sorte d'étagère creusée dans la paroi, son morceau de viande de renne, son couteau et l'étui de son pistolet réglementaire. Ses hommes en avaient fait autant, et la petite troupe restait merveilleusement invisible pour un observateur terrestre. En cas de survol aérien, il était facile d'obturer l'orifice, à l'aide du sac de couchage de couleur blanche que contenait leur paquetage. Les trous formaient un cercle. On pouvait s'y tenir assis, mais il n'était pas possible de s'y allonger. D'ailleurs, Labesse avait interdit qu'on se laissât aller à sommeiller. Le froid trop intense risquait d'endormir à jamais.

Depuis bientôt quatre heures, ils s'efforçaient de penser à autre chose qu'aux Russes qui patrouillaient à proximité dans les bois et les broussailles. Des miliciens skieurs les avaient pris en chasse, mais ils avaient réussi à leur fausser compagnie, rampant, marchant à quatre pattes, s'enterrant dans la neige quand il le fallait, s'enfonçant jusqu'à la taille dans l'eau glacée et cachée de quelque marécage recouvert de neige. Finalement, le lieutenant avait opté pour cette zone largement découverte, estimant que les Russes les imagineraient plutôt tapis dans les marécages ou dans les broussailles.

Se dégantant, le lieutenant tordit un bout de viande qui cassa net comme une allumette. Il le fourra dans la bouche, ferma les yeux de satisfaction. C'était une sensation merveilleuse après ces quatre jours de disette, que de sentir ce bloc de glace s'amollir, devenir à nouveau tendre et moelleux. Le jus coulait lentement plein de saveur et de calories.

La découverte de ce jeune renne mort depuis plusieurs jours, certainement égaré au cours de la tempête de neige, avait été une véritable bénédiction et le lieutenant qui sortait d'une famille très catholique de Québec y avait vu le signe amical de la Providence.

— Nous en sortirons, les gars, avait-il annoncé à ses hommes, la voix vibrante.

Chacun s'était débrouillé pour tirer le maximum de cette masse de viande, la cassant comme il le pouvait, à coup de botte ou avec un

caillou tranchant. Les lames des couteaux s'étaient vite émoussées sur cette substance durcie.

Labesse pensa que chaque para avait emporté avec lui plus de deux livres de viande. Pour sa part, l'énorme Sardèche s'était taillé la part du lion en prélevant un cuissot tout entier. Depuis, il avait toujours la bouche pleine lorsqu'il lui fallait parler. Leurs forces allaient revenir, et ils pourraient tenir quarante-huit heures de plus, s'il le fallait.

Un léger sifflement sur sa droite attira son attention. Il vit le visage mobile de Cantel qui grimaçait curieusement. Ne voulant pas faire de geste, le petit gars lui désignait quelque chose au lointain. Labesse reconnut tout de suite les gros tracteurs à neige utilisés par les Russes. Il en compta six qui se dirigeaient vers la zone des marécages.

— Nous avons été signalés, dit-il. Que chacun se planque et ne parle même pas. Les Russes peuvent disposer de capteurs acoustiques.

Les tracteurs modifiaient leur formation, avançaient de front maintenant, sur plusieurs centaines de mètres. Par chance, la dispersion avait eu lieu à hauteur des Canadiens, sinon l'un d'eux, sinon plusieurs seraient passés tout près des trous.

— Psst, y'tenant...

Cette fois, Cantel désignait la gauche. Des silhouettes d'hommes glissaient à moins d'un demi-mille et prenaient position, comme pour un immense encerclement.

Cantel gloussa :

— Y'tenant, z'avez vu juste, hein ? Nous imaginent, là-bas, alors qu'on a pu se glisser hors du filet.

Labesse lui fit signe de se taire. Il était satisfait de son intuition mais examinait déjà comment profiter de la situation. Se glisser hors des trous et filer vers l'ouest, maintenant que les Russes avaient leur attention attirée ailleurs, restait la seule solution. Mais ils auraient à fuir dans une zone déserte où le moindre observateur aérien les repérerait vite.

— On file, y'tenant ?

— Non, pas tout de suite.

De surprise, Sardèche abandonna son cuissot de renne et passa une tête outrée hors de son trou.

— Mais, y'tenant.

— Votre gueule, Sardèche, et planquez-vous !

L'autre disparut à l'intérieur de son trou.

— Vous pensez bien, dit le lieutenant d'une voix qui s'adressait à tous, que filer alors que les Russes ne sont qu'à quelque distance serait une folie. Bien sûr, ils surveillent les marécages, mais il y a toujours

dans ces cas-là quelqu'un pour regarder derrière lui.

— On attend la nuit alors ?

Il y eut des rires.

— Non. Viendra un moment, où sera donné l'ordre de resserrer le cercle. Nous profiterons de cet instant-là. Il faut veiller au grain.

— Quelle heure est-il ? demanda quelqu'un.

Labesse regarda sa montre.

— Onze heures.

— Il la soupe, répondit Sardèche qui dut prélever un morceau de viande à son cuissot.

Labesse sourit. Le moral était revenu avec la nourriture et c'était l'essentiel. S'ils pouvaient agir avec précaution, ils avaient de fortes chances de s'en tirer. Son optimisme se voila quelque peu en pensant aux comptes qu'il devrait rendre à ses chefs. L'affaire avait dû faire quelque bruit, secouer les capitales occidentales. Il avait peur que les sanctions soient toutes pour lui. Ce Lapon, Peder Blehr, ne serait certainement pas retrouvé et il lui serait difficile de se justifier si on ne mettait pas la main sur lui.

— Avion, dit quelqu'un.

Chacun accrocha alors son sac de couchage au-dessus de sa tête et ne bougea plus. Il s'agissait d'un avion à hélices, un petit appareil d'observation. Labesse l'aperçut alors qu'il allait passer au-dessus de leurs têtes.

Il avait également prévu cette reconnaissance aérienne et les hommes avaient préparé leur sac. Le faible diamètre des trous n'attirerait peut-être pas trop l'attention, dans le cas où la couleur des sacs de couchage ne serait pas tout à fait celle de la neige.

L'appareil s'éloigna et Labesse laissa retomber son sac pour examiner le terrain. Il vit que le *Yak-18* piquait vers les marécages à vitesse réduite.

— Faut croire qu'on a pas été repéré, fit Cantel. Un instant, je me suis demandé si le pilote n'allait pas nous arroser à la mitrailleuse. Rien de tel, hein ? pour débusquer un gibier.

— Cantel, taisez-vous ! Si vous insistez, je vous colle une croix de sparadrap sur la bouche.

À huit cents mètres de là environ, Selenko se dégourdissait les jambes en faisant les cent pas autour de son tracteur. Il fumait en ayant soin de ne pas coller sa cigarette à ses lèvres. Son humeur n'était pas très bonne. Il estimait que le commissaire politique, Boris Melankov, ne se pressait guère de lui fournir d'autres indications. Non loin de là, tirant sur sa pipe, Tioutchev rivait son regard sombre sur

les marécages.

— Parfois, dit-il, lorsque le capitaine s'approcha, des rennes s'enlisent dans les marécages. Pas complètement, mais leurs pattes sont prises et ils meurent complètement gelés. Je n'ai pas de sympathie particulière pour les Canadiens, mais je les plains s'ils sont là-dedans, immobiles et avec de l'eau jusqu'à la taille. Le froid continue et la couche de gel deviendra plus importante au fur et à mesure que le temps passe.

Le capitaine fit la grimace :

— Une triste fin. Ils feraient mieux de se rendre.

— Ce sont des durs. On ne les aura pas aussi facilement que cela et leur chef en connaît un bout. Pas beaucoup de fautes jusqu'à présent ?

Selenko émit un rire que l'autre trouva assez grossier :

— Non, excepté le passage de la frontière.

— Il a été trompé par ce Lapon.

— Si ce Canadien avait été plus raciste, il se serait méfié. C'est quand même une curieuse histoire. Nos stratèges auraient pu en trouver une meilleure pour obtenir la neutralisation de ces régions.

Puis il haussa les épaules. Tioutchev paraissait être un brave type, mais mieux valait éviter ce genre de confidences.

— Ces Canadiens auraient fait très bien sur les films d'actualités, répondit Tioutchev. Le monde entier aurait bien ri. On n'en a pas tellement l'occasion.

L'apparition du *Yak-18* les intrigua quelques instants, jusqu'à ce que le petit appareil disparaisse en direction des marécages.

— Je ne crois pas que ce soit ainsi qu'ils les repéreront. Ces appareils s'entendent de trop loin. Le commissaire m'a laissé comprendre que le repérage serait parfaitement discret.

— Un genre U-2 ? fit Tioutchev ironique.

— Pourquoi pas ?

Tioutchev préféra ne pas insister devant le ton assez sec de son collègue. D'ailleurs, Selenko s'éloignait, jetait sa cigarette d'un geste assez coléreux. Il paraissait mécontent et l'était. Tout cela était bien trop long pour laisser de grandes chances de réussite. Si, par hasard, les Canadiens parvenaient à repasser la frontière, il y aurait de lourdes sanctions. Le commissaire, Boris Melankov, ne l'aimait guère et ne se gênerait pas pour le désigner comme tête de turc.

Plusieurs heures s'écoulèrent, sans grand changement. Les miliciens mangeaient, buvaient et fumaient sans se gêner. Selenko, pour sa part, n'avait pu avaler un seul morceau. Il s'était contenté d'un bol de thé coupé de vodka. Installé dans le tracteur, à l'avant, il

empuantissait l'atmosphère de fumée. Derrière lui, le poste de radio grésillait de façon énervante. Parfois, il y avait une interruption dans ce bruit et le capitaine croyait que le commissaire appelait. Se retournant alors, il n'apercevait que la tête ronde de l'opérateur, enfouie dans de la fourrure et qui faisait signe que non.

Enfin, le message arriva. La voix du commissaire politique, Boris Melankov, était triomphante.

— Écoutez-moi bien, Selenko, voici les coordonnées.

CHAPITRE XV

L'U-2 fut en avance sur l'horaire, et le pilote, John Dylan, prit contact avec la tour de contrôle de Tromsøe quelques minutes avant midi. Prévenus, Kovask, Clark et les deux Norvégiens s'installèrent dans la jeep qui irait recueillir l'Américain en bout de piste.

L'étrange appareil apparut brusquement, tombant du ciel en un vol plané assez rapide. Le bruit de son réacteur ne fut perceptible que lorsque Dylan amorça la courbe qui allait lui permettre de se poser. Les quatre hommes admirèrent sa technique sans défaut.

— Le S.A.C. nous a envoyé un as, dit Hartkon non sans une certaine ironie.

— Bien sûr, répondit Kovask sur le même ton. Cette affaire était de la plus grande importance, pour tout le monde.

Une fois arrivés auprès de l'avion-espion, ils aidèrent le pilote à descendre de son poste. L'équipement de Dylan était assez impressionnant, et, ainsi harnaché, il n'aurait pu parcourir une longue distance. Il souriait.

— Tout s'est bien passé, pas un seul pépin. Une mission bien tranquille en fait. Le mois dernier, j'ai traversé depuis les Pays-Bas jusqu'en Turquie. Les Roumains m'ont expédié des obus de D.C.A. à projection de phosphore. Une sacrée saloperie ! Ces machins faisaient des feux d'artifice sensationnels. J'ai dû remettre mon réacteur en route pour filer au plus vite.

— Les photos seront bonnes ? demanda Kovask.

— Excellentes ! Cet éclairage oblique n'est pas mauvais du tout. Le temps de me taper un café et un sandwich, et nous les développons.

— Je ne comprends pas, dit Norson sur le chemin du retour, pourquoi deux sortes de photographies ont été prises. Une normale et une aux infrarouges.

Puis il ajouta vivement :

— Pour les infrarouges, je comprends. Les substances photochromes n'ont pas tellement d'affinité pour eux et ne se laissent pas photographier. Mais il suffit de regarder attentivement l'endroit où neuf vides sont groupés ?

— Oui, bien sûr, répondit Kovask, mais c'est un peu plus compliqué tout de même. Nous avons besoin d'un repère pour le report de cet endroit où les Canadiens peuvent se trouver. Et comme repère, rien ne vaut la même photographie prise en même temps. Bien sûr, votre état-major dispose, certainement, de vues détaillées de la péninsule de Kola, mais enfin la précision exigeait cette double prise de vue.

Une demi-heure plus tard, ils pénétraient dans la salle de projection de la base. L'ingénieur militaire norvégien, qui faisait fonction d'opérateur, leur fournit d'autres explications :

— Il serait assez long et fastidieux de projeter les cent quarante photos que île pilote Dylan a prises. Nous en avons sélectionné une douzaine, car nous ne pensons pas que ces Canadiens se soient éloignés de plus de vingt kilomètres de la frontière.

Comme il regardait Kovask en disant cela, le *commander* inclina la tête en signe d'accord.

— Ce sont ces photographies que nous allons projeter. Nous recherchons neuf vides. C'est plus compliqué que vous ne le pensez, car, malheureusement, il est possible que d'autres matières aient résisté au rayonnement envoyé par l'émetteur spécial.

Il s'excusa d'un sourire :

— Résister est impropre, il vaudrait mieux dire absorption sans renvoi. Mais je ne veux pas insister. Le pire serait que les neuf taches que nous recherchons se trouvent justement dans une zone sombre. Dans ce cas, nous allons chercher en vain.

Ce fut assez fastidieux et dès la deuxième image projetée, Kovask manifesta quelque impatience. Il s'éclipsa discrètement et demanda à l'ingénieur s'il ne possédait pas une petite visionneuse pour examiner les vues prises normalement.

— Bien sûr que si. Vous en trouverez une dans ce placard là-bas.

Kovask estimait que pour trouver les Canadiens sur ces images assez abstraites, il fallait d'abord essayer de les situer sur le territoire soviétique. Le lieutenant Labesse était un habitué des commandos et il ne devait rien laisser au hasard.

S'étant installé dans un coin de la salle avec sa visionneuse et une carte d'état-major, il commença ses recherches. Au bout de quelques minutes, il releva la tête et regarda l'écran. Une étrange composition de noirs et de blancs y était projetée.

— D'après nos repères, il s'agit d'un petit bois d'arbres nains, situé à quelque vingt kilomètres de la frontière, expliquait l'ingénieur.

— Puis-je voir la photo ordinaire ? demanda Kovask.

Lorsqu'il l'eut en main, il releva tout de suite une traînée assez curieuse.

— Projetez-nous plutôt ceci !

Lorsque le réglage fut parfaitement au point, Norson identifia tout de suite la traînée :

— Etes traces de centaines de rennes. Il s'agit d'un passage de troupeau.

— Donnez-nous la photographie qui fait suite, demanda Kovask.

Elle ne donna pas d'indication particulière, mais la troisième fut une cause d'exclamation :

— Mais, on distingue quelque chose au fond de ce trou...

— Les restes d'un animal mort, ajouta Marcus Clark à la suite de Norson.

— Un renne... Mais il ne reste que la tête, quelques os avec de la viande. Il a été déchiqueté.

Kovask se hâtait avec ses négatifs, recherchait plus loin selon les numéros d'ordre, et en comparant toujours avec la carte d'état-major que le rayonnement de la visionneuse éclairait suffisamment. Il repéra la zone de marécages proche de la frontière, se leva :

— Passez-nous la photographie B-17 ?

— En normale ?

— Oui.

Cette photographie représentait une zone de broussailles et d'arbres nains.

— C'est un marécage recouvert de neige. Passez maintenant la même prise aux infrarouges.

En vain, dis essayèrent de repérer les neuf taches noires disposées en formation régulière.

— Ils n'ont pas suivi les rennes qui s'enfonçaient dans le sud, dit Kovask. Donc ils ont dû tenter de se rapprocher de la frontière par la zone des marécages.

— Vous supposez que ce sont eux qui ont dévoré le cadavre du renne ?

— Sans aucun doute, dit le *commander*. Si c'était des loups, la photographie les aurait pris sur le fait, car ces bêtes-là n'abandonnent jamais leur proie tant qu'il reste un gramme de viande et un seul os à croquer.

— C'est exact, dit Norson.

— Ce ne sont certainement pas les Russes. Quant aux Lapons soviétiques, cette région leur est interdite. Je me trompe peut-être,

mais j'estime qu'il s'agit de Labesse et de ses hommes. Ils ne peuvent se trouver que dans les marécages ou...

— Regardez cette photo, on aperçoit distinctement les véhicules russes et les groupes de miliciens.

Trois tracteurs se devinaient à leur ombre oblique, bien que la photographie ait été prise à l'aplomb. Le pilote, John Dylan, parut très satisfait :

— Cet éclairage est formidable... Regardez, ils forment un arc de cercle. Donnez-nous d'autres photos.

— Oui, ajouta fébrilement Kovask, les C-17, C-18, D-19...

Elles furent projetées ensemble et plein d'espoir, ils distinguèrent parfaitement les véhicules, les hommes, les traîneaux à chiens.

— Tout le dispositif d'encerclement...

— Sur la droite, un hélicoptère.

— Oui, dit Norson machinalement, un KA-15. L'un d'eux a fait un atterrissage forcé, chez nous, l'an dernier.

— Les Canadiens sont donc dans ce cercle d'un kilomètre de diamètre environ ?

C'était Norson qui posait la question.

— Certainement, dit Kovask déçu... Je pensais que Labesse aurait su éviter l'encerclement.

— Mais alors, qu'attendaient-ils pour foncer ? Ils sont tous immobilisés. S'ils les veulent vivants...

Clark répondit à John Dylan :

— Sûr, qu'ils les veulent vivants pour les exhiber dans un beau procès... Mais alors... Oui pourquoi attendent-ils ?

— Une confirmation ? Ils ne sont pas certains de leur coup.

— Passez-moi les photos à infrarouges qui avoisinent celles que nous sommes en train d'examiner dit Kovask.

À nouveau, ce furent de longues recherches. Tous se rapprochaient de l'écran autant que possible, pour chercher.

— Mieux vaudrait passer derrière, dit Kovask, on pourrait regarder sans gêner la projection.

Es passèrent de l'autre côté de l'écran. Marcus Clark pointa son doigt :

— Ça pourrait être ça.

Une tache noire.

— Non, dit le pilote de l'U-2, « ça » ne représente que deux mètres carrés et il est impossible que le lieutenant canadien ait ainsi groupé

ses hommes.

La voix de l'ingénieur s'éleva :

— Je peux changer de cliché ?

— Allez-y, dit Kovask.

Tout de suite, ils remarquèrent la silhouette d'un tracteur vu précédemment. Avec les infrarouges, on obtenait plusieurs carrés et rectangles entrecoupés de blancs.

— Et, là, fit Norson avec le plus de flegme possible, mais sa voix était mal assurée.

— Des blancs en forme de cercle.

— ... Six, sept, huit, dit Marcus Clark en forçant la voix. J'ai dû me tromper.

Es recommencèrent.

— Non, c'est bien huit, dit Kovask la voix émue... Regardez ce cercle. Il fait à peu près une quinzaine de mètres de diamètre. Dans cette solitude, une telle perfection est assez curieuse... Mais il faut supposer qu'ils ne sont plus que huit.

— À moins que deux Canadiens soient dans le même trou, avança Norson.

Kovask se tourna vers l'ingénieur.

— Peut-on obtenir un meilleur agrandissement ?

— Oui, répondit l'autre, invisible. Ce sera un peu plus flou. Je peux vous représenter un mètre sur quatre millimètres.

— Allons-y.

Kovask se pencha vivement vers l'une des taches. Un petit point sombre apparaissait :

— On dirait un visage.

Au bout d'une minute, tous virent un visage en effet. Kovask se méfiait de cette sorte d'hallucination collective. Il préféra expliquer autrement la présence des Canadiens en dehors de l'encerclement opéré par les Russes.

— Labesse n'est pas inexpérimenté. Il a compris que les marécages étaient un piège, et il s'est hâté d'en faire sortir ses hommes. Mais, comme il ne pouvait aller trop loin à cause de l'approche des Soviétiques, il les a fait enterrer.

— Bon sang, répondit Marcus Clark... Il suffit d'un observateur aérien pour les repérer... Oui, mais s'ils entendent le moteur, ils doivent se planquer. Ce n'est pas idiot... Mais ils sont quand même coincés.

Son index pointa le tracteur russe :

— Il n'est qu'à quelques centaines de mètres.

— Admettons, dit Norson, que ce soit eux pour le moment. Nous allons faire examiner les autres photographies par des techniciens de la base pendant que nous localiserons cet endroit sur une carte.

Il soupira :

— Je me demande bien comment nous allons les tirer de là. Il faut se dépêcher, car les Russes risquent fort d'entrer en action.

— Sortons d'ici, dit Kovask.

C'est avec plaisir, qu'il accepta de boire un Gilbey's que le responsable de la sécurité fit servir dans son bureau. Tout le monde but en silence, puis parut attendre que Kovask prenne la parole. Il fumait, les yeux mi-fermés.

— La frontière n'est pas très nettement marquée, n'est-ce pas ? Pas de fils de fer barbelés, par exemple ?

Hartkon répondit :

— Oui. Quelques miradors, des radars de toute nature à longue, à moyenne et à petite distances. Beaucoup de patrouilles. Ces dernières, d'ailleurs, ne cessent jamais leur service, quelle que soit la situation. Ainsi, les gardes-frontière ne doivent pas être parmi ceux qui croient encercler nos amis canadiens.

— Bon. On peut donc passer de la Norvège à la Russie, à condition de ne pas se faire repérer par les radars, les surveillants des miradors ou les patrouilles.

— Ce serait de la folie que de tenter de passer. Un homme le pourrait peut-être, mais pas plus.

— De combien d'hommes se composent ces patrouilles soviétiques ?

— Un instant.

Il alla chercher un dossier et l'étaala sur son bureau :

— Voyons... Quatre hommes et un sous-officier. Ils suivent un itinéraire bien précis, entre deux miradors en général, ou bien entre un mirador et un poste de garde, ou entre un poste et un pylône-radar d'où ils peuvent téléphoner. D'après ce que je lis ici, ils ne restent jamais plus d'une heure, sans signaler leur présence, effectuant pendant ce temps de deux à trois verstes.

— Vous avez des photos ?

— Bien sûr.

Kovask examina celle qu'il lui tendait. Les cinq hommes portaient des vêtements d'une couleur assez sombre, de » toques de fourrure. Le chef se distinguait, **parce** qu'à la place d'un fusil, il n'avait qu'un

énorme étui à pistolet au côté.

— L'été, ils circulent à pied, mais dès les premières neiges, ils ont des skis.

— Pourriez-vous disposer d'uniformes semblables ?

Hartkon devait s'attendre à une question pareille, car il ne parut pas tellement surpris.

— Comptez-vous organiser une patrouille-factice ?

— Exactement. En éliminant provisoirement la véritable, nous pourrions disposer de deux heures, à la condition que ce soit minutieusement organisé.

— Soit. Mais comment empêcherez-vous les Russes, qui encerclent les marais, d'intervenir ?

Kovask sourit :

— C'est certainement possible, mais cela risque de coûter fort cher. Je peux cependant disposer d'un million de dollars pour le sauvetage de ces Canadiens. Mon gouvernement donnerait bien davantage, s'il le fallait.

Les autres ne comprenaient pas, le regardaient comme s'il était brusquement devenu fou.

— Pouvez-vous également disposer de camions ? La route qui se dirige vers la frontière est stratégique, et je suppose qu'on peut y rouler à vitesse moyenne ?

— Depuis ici ? Il y a quatre cents kilomètres, s'écria Norson. Même avec une voiture... Mais un camion mettra au moins dix heures.

— Non. Il faudrait les réunir non loin de la frontière, mais ce n'est pas tout.

Il ne put s'empêcher de sourire :

— Si je me souviens bien, un renne vaut environ cent dollars ? Je suppose qu'en les payant deux cents nous pourrions nous en procurer rapidement plusieurs centaines ? des milliers, si possible.

— Mais...

C'était Hartkon qui s'offusquait. Et puis, soudain, il eut un rire gêné :

— Vous ne voulez pas dire...

— Ce matin nous avons failli être piétinés par des rennes rendus furieux par un Lapon imitant les hurlements d'un loup. Je suppose que des dizaines de hurlements doivent avoir un effet encore plus terrible sur ces animaux-là. Mon plan est assez simple, à condition que tous les éléments soient rapidement réunis.

— Mais, comment diriger ces rennes exactement vers l'endroit ?

Les Russes, je suppose ?

— Non. Je cherche un écran entre les Russes et les Canadiens. Les bêtes vont fuir droit devant elles.

Soudain, il se leva, prit le bloc-notes de l'officier de sécurité et dessina rapidement.

— Une ligne, la frontière, un grand rond, les marécages et les Russes. Un petit rond, nos Canadiens. Les bêtes vont fuir devant elles à cause des hurlements. Il nous faudrait trouver un enregistrement de loups.

— Ce sera possible, dit Norson.

— Bien. Les Rennes passeront entre les marécages que leur flair leur fera éviter et les Canadiens. Ces derniers comprendront qu'une chance de s'en sortir vient de leur tomber dessus. Ils fileront vers la frontière, sans demander leur reste. C'est alors que ma fausse patrouille les accueillera. Comprenez-moi. Ils remonteront en sens contraire du troupeau qui passera à proximité d'eux. Des milliers de bêtes défilant même par dix ou vingt, cela demandera un temps assez long. Le temps de piquer un sprint, tandis que les Russes seront complètement interloqués et ne devineront pas le but de cet exode.

— Mais, les hurlements de loup ?

— Il suffira de fixer quelques haut-parleurs sur de vieux rennes incapables de courir vite. Ils fermeront la marche, portant sur eux la cause de l'affolement général du troupeau.

— C'est de la folie, dit Hartkon. Ça ne peut pas réussir.

Mais Norson le toisa ;

— Avez-vous mieux à proposer, dans l'heure qui suit ?

CHAPITRE XVI

Tirant sur sa pipe éteinte, avec un bruit humide qui agaçait Selenko, Tioutchev se penchait sans plus de façon par-dessus son épaule pour lire la carte.

— Ce sont des coordonnées extrêmement précises. Il est rare qu'on vous communique ainsi les minutes et les secondes.

Le capitaine du M.V.D. haussa les épaules, grogna :

— Huit hommes peuvent tenir dans un mètre carré, non ? Il ne s'agit pas de commettre d'autres erreurs.

Puis il se tut, frappé de stupeur.

— Tioutchev...

La voix rauque du policier alerta le milicien.

— Quoi donc ?

— Restez calme. Les Canadiens ne sont pas devant nous, mais derrière, à quelques centaines de mètres...

— Mais...

— Ne tournez pas la tête s'il vous plaît. Si nous leur donnons réveil, ils fileront vers la frontière en nous tirant dessus, et nous aurons le plus grand mal à leur mettre le grappin dessus. Comportons-nous normalement. Je vais seulement lancer un message-radio demandant aux miliciens qui se trouvent de l'autre côté des marécages, d'effectuer un large mouvement tournant pour prendre nos gaillards au piège.

Cela va prendre un temps considérable, protesta Tioutchev. Il vaudrait mieux y aller franchement, non ?

— Et échouer si près du but ? ricana Selenko. J'ai une certaine habitude de la patience, mon vieux, et je peux vous assurer qu'elle est généralement payante.

— Admettons, dit Tioutchev conciliant. Il nous faut quand même prévenir nos hommes ?

— Non.

Puis il atténua la sécheresse de cette réponse :

— Prévenez-les que nous allons passer à l'attaque, mais sans leur

indiquer l'objectif. Je ne veux pas qu'une seule tête se tourne vers la position de nos Canadiens. Maintenant, nous allons essayer de les découvrir exactement depuis l'intérieur du tracteur.

Selenko monta d'abord par la cabine avant, dépassa l'opérateur-radio pour aller coller son visage à l'arrière du véhicule, contre une petite lucarne de plexiglas. Il lui fallut plusieurs minutes pour distinguer l'un des trous où se tapissaient les Canadiens. Cela faisait une bosse imperceptible sur la surface de la neige.

Tioutchev, lorsqu'il eut rejoint le capitaine du M.V.D., apprécia la tactique de ses adversaires.

— Ce lieutenant semble connaître son affaire. Il s'est hâté de sortir son commando du marécage où il savait que nous essayerions de les coincer. Et, comme il ne disposait pas d'un délai suffisant, il a pris le risque de les planquer à quelque distance, dans un terrain découvert auquel nous n'avons accordé aucune attention. En toute logique, nous ne pouvions les découvrir là. Je suis curieux de savoir par quel procédé le commissaire politique a pu connaître leur position à quelques mètres près.

Selenko lui expliqua qu'il s'agissait d'un procédé photographique, lui parla du bout de tissu retrouvé dans les igloos abandonnés par le commando.

— Sans cette patte d'épaule, ils nous glissaient entre les mains. Peut-être en profitant des quelques instants d'obscurité du milieu de la nuit.

— Ils doivent nous surveiller attentivement.

— Justement, répondit Selenko. Ils feront moins attention à ce qui se passe derrière eux.

Mais Selenko dépréciait quelque peu son adversaire, le lieutenant Labesse, en affirmant une telle chose. Le Canadien commençait de s'inquiéter de l'immobilisme des Russes, et il avait chargé Cantel, dont les yeux vifs ne laissaient rien échapper, d'observer particulièrement la zone déserte s'étendant derrière eux.

— Vous croyez, y'tenant, que ces fichus-là seraient capables de nous jouer un pareil tour de cochon ? Bien sûr, ils font semblant de nous encercler, là-bas, mais y z'ont de petites idées de derrière la tête.

— Si jamais y nous coinent, reprit Sardèche, que ferons-nous ?

Labesse y réfléchissait depuis quelques instants. Il finit par hocher son menton en direction de l'ouest, et tous ses hommes comprirent ce que cela voulait dire.

— La seule solution... Nous n'y arriverons peut-être pas, mais on ne peut faire autrement.

— S'ils nous veulent vivants, ils hésiteront à nous tirer dessus, non, intervint Cantel, dont le regard fureteur essayait de découvrir du Russe dans la grande étendue blanche.

— Compte là-dessus, gouailla Sardèche. Y prendront pas le risque de nous voir repasser la frontière. Sans compter que celle-ci doit grouiller de moujiks en armes.

Ce qui troublait le plus Labesse, c'était l'absence d'observateur aérien. Depuis le passage du petit avion biplace en fin de matinée, les Russes avaient paru dédaigner ce genre de recherche. Or, pensait le lieutenant, si vraiment les Russes les situaient dans les marécages, dis n'avaient plus besoin de prendre des précautions semblables. Donc, raisonnait-il logiquement, s'ils ignorent notre position exacte, c'est qu'ils ont des doutes et nous recherchent ailleurs.

— Écoutez les gars, dit-il d'une voix à peine changée, tenez-vous prêts à tout.

Le gros Sardèche grogna de satisfaction et fut tenté de brandir son os de gigot.

— Y'a un temps qu'on est prêt, y'tenant. On va pas se laisser empoisonner par ces bouffeurs de concombres. On a repris des forces avec la bidoche et on se défendra.

— Je pensais que nous pourrions attendre l'arrivée de la nuit. Elle est courte, mais suffisamment sombre pour ne pas attirer l'attention à plus de cent mètres.

— Je ne vois rien, dit Cantel en écho à ces paroles. Où alors, ils creusent pour nous tomber sur de poil, par surprise.

— On s'agite en face, annonça Sardèche.

Labesse jeta un coup d'œil et vit que les miliciens vérifiaient leurs armes, abandonnaient les attitudes relâchées qu'ils avaient adoptées au cours de l'attente. Des gradés se déplaçaient lentement sur leurs skis comme s'ils donnaient un mot d'ordre à chacun.

— Pas un qui se retourne vers nous, constata le gros Sardèche. Curieux, hein ?

— Faut croire qu'ils ont reçu l'ordre de regarder droit devant eux et que tout à l'heure ils vont faire volte-face pour partir à l'attaque. Ça m'ennuie quand même, de leur tirer dessus, ajouta Cantel. Après tout, ils ne sont pour rien dans cette histoire, comme nous. Des tas de braves types vont se faire descendre d'un côté comme de l'autre. Et puis après, on n'aura plus qu'une idée, se bouffer le cœur jusqu'à ce qu'il ne reste plus un survivant.

— Si je tenais ce sale Lapon qui nous a vendus, dit tranquillement Sardèche, je lui couperais la langue pour la donner à bouffer au

premier cabot que je rencontrerai.

Labesse fourra un morceau de viande dans sa bouche, mais ne lui trouva pas le même goût que précédemment. Celui-ci lui parut amer et il fit un effort pour ne pas le recracher.

— Les Russes, cria soudain Sardèche, sur notre gauche !

Labesse se retourna brusquement et devint pâle comme la mort.

— Pas possible, dit-il. Ils seraient des centaines.

— Et ces hurlements ?

— Des rennes, fit le gros parachutiste...

Des centaines de rennes. Es vont passer entre nous et les Russes.

Poussés par une épouvante sans nom, les bêtes fonçaient droit devant elles. En tête, les plus jeunes rivalisaient de vitesse et formaient une colonne assez mince. Mais le gros de la troupe, composé de femelles et de mâles plus âgés, galopait à la même vitesse, se concentraient en un énorme noyau large de près de cent mètres et long de près d'un kilomètre. Des rennes moins valides, coincés dans cette masse mouvante étaient obligés de courir depuis des kilomètres à une vitesse trop épuisante. Ils désiraient ralentir, abandonner, se coucher pour mourir, mais la troupe les emportait malgré eux. Es s'en détachaient finalement pour être piétinés et les milliers de sabots laissaient une traînée sanglante dans la neige.

Les vieux mâles, encore solides, mais plus lents, fermaient la marche et c'était parmi eux que les hurlements des loups atteignaient une ampleur horrible. Les terribles fauves se trouvaient là, mais invisibles, toujours présents et ne relâchant pas d'une minute leur harcèlement.

C'était la plus formidable ruée, le plus important exode, que des habitants du Grand Nord aient jamais connu et nul, ni parmi les Russes ni parmi les Canadiens, ne considéra cette ruée comme voulue par la décision d'un homme. Les uns la considérèrent comme un événement mystérieux et inquiétant, les autres, comme un véritable miracle.

Les miliciens qui opéraient leur mouvement tournant pour cerner les Canadiens, furent les premiers immobilisés par cette *furia* fantastique qui se dirigeait vers l'est à trente kilomètres à l'heure. Tous vivaient dans la presqu'île de Kola depuis longtemps et aucun n'avait assisté à une migration aussi importante. La chasse, la domestication avaient depuis longtemps réduit les hardes sauvages, et les plus importantes ne groupaient au maximum qu'une centaine de têtes. Aussi, ces habitants du Grand Nord considéraient-ils ce passage, comme l'annonce de quelque événement catastrophique.

Coincé entre ce mur vivant, où les bois s'entrechoquant produisaient un fracas étrange, et les marécages, Selenko en oubliait totalement les Canadiens. Une vague appréhension le prenait à la gorge. Le spectacle appartenait à un autre âge, laissait entrevoir que cette nature sauvage et glacée qu'on croyait domptée était encore capable d'enfanter des événements surprenants.

Du moins, il le crut jusqu'à ce qu'un renne épuisé vienne s'abattre non loin d'un milicien. L'homme se pencha vers la bête puis soudain alerta ses camarades.

Selenko et Tioutchev, intrigués, allèrent jeter un coup d'œil à l'animal.

— Là, dit le milicien. Une marque de propriétaire. C'est un renne domestique.

Selenko haussa les épaules :

— Cela arrive fréquemment, non ? Les bêtes s'échappent et rejoignent les hardes sauvages.

— Il faudrait en examiner un autre.

— Là-bas, j'en ai vu un tomber d'épuisement.

Ils firent plusieurs centaines de mètres avant de retrouver le renne, épuisé et haletant, mais en vie. Celui-ci aussi avait une marque, différente de l'autre.

— Curieux non, dit Tioutchev.

— Vous ne pensez pas que...

Malgré tout, Selenko eut un regard pour l'immense harde qui continuait de passer. Les Canadiens, que ce soit voulu ou non, en profiteraient pour filer en direction de la frontière. Évidemment, ils ne la passeraient pas aussi facilement qu'à l'aller.

— Il faut alerter les gardes-frontière, dit-il. Si ce troupeau de rennes a été volontairement orienté vers nous, les Norvégiens ont dû prévoir quelque chose à la frontière.

Les différentes patrouilles furent alertées par le poste central de Gleb, mais le mirador 17 ne donna pas signe de vie. Quelques instants plus tard, le KA-15 de service s'éleva dans les airs en direction de ce mirador.

Kovask, Clark, Norson et Hartkon occupaient les lieux depuis une demi-heure. Ils s'étaient faufiletés jusqu'à la plate-forme à la faveur de l'affolement que l'apparition de l'immense troupeau de rennes avait provoqué.

Près de quatre heures avaient été nécessaires pour grouper les bêtes, les embarquer à bord de camions. Les autorités norvégiennes avaient procédé à des sortes de réquisition des importants troupeaux

se trouvant à proximité de la frontière. Les propriétaires avaient reçu des chèques importants, mais, malgré tout, il y avait eu des résistances et des protestations. La présence de Norson et d'Hartkon avait simplifié les choses, de même que la présence de policiers militaires nombreux et armés. Les Lapons, effarés, avaient vu leurs bêtes disparaître dans des camions de toutes sortes filant vers la frontière. Plusieurs troupeaux avaient pu être amenés sur place, sans besoin mécanique.

— C'est la chose la plus folle, à laquelle j'aie jamais assisté, répétait Norson, surexcité par cette astuce.

L'enregistrement d'une horde de loups, transporté par avion rapide d'Oslo à Tromsøe, avait été fourni par le conservateur du musée du folklore lapon. On avait accroché aux bois de vieux mâles de petits récepteurs dont les haut-parleurs pouvaient diffuser à grande puissance, et le disque tournait inlassablement en territoire norvégien devant un émetteur à portée moyenne.

L'attaque du mirador s'était effectuée sans trop de difficulté. Le poste se composait de trois hommes et d'un sous-officier et ils avaient été surpris par l'irruption de ces quatre inconnus portant la tenue des gardes-frontière.

— Dans un quart d'heure, la patrouille venant du nord sera ici, dit Hartkon parfaitement au courant des règlements et des horaires.

Le troupeau de rennes avait disparu en direction de l'est et Kovask scrutait la solitude avec des jumelles puissantes. Marcus Clark avait amené le drapeau soviétique et le remplaçait par celui de la Norvège, rouge à croix bleue.

— Voici la patrouille, annonça le *commander*. Elle ne doit rien savoir et il faut la cueillir en douceur.

Norson observait la progression des Russes dans la neige.

— Ils semblent fatigués. Même en skis, ce doit être assez épuisant de parcourir ainsi une distance assez longue. Nous les laissons monter ?

— Bien sûr. Les occupants du poste ne doivent pas avoir pour habitude de descendre chaque fois.

— Les Canadiens, dit Marcus Clark... Regardez là-bas. Il y a des silhouettes.

— Ils vont se faire repérer par la patrouille, dit Kovask, déplaçant ses jumelles. Non, ils l'ont repérée et se planquent. Le malheur c'est qu'ils vont obliquer vers le sud, perdre un temps considérable.

Il prit sa décision, en quelques secondes :

— Tant pis. Marcus, vous hissez les couleurs norvégiennes, tandis

que nous commençons de tirer sur la patrouille. Visez assez haut pour ne blesser personne et ne pas compliquer.

Les cinq hommes de la patrouille se jetèrent à plat ventre dans la neige, lorsque les premières balles sifflèrent autour de leurs têtes. Pendant ce temps, le drapeau norvégien se déployait dans la petite bise glacée qui soufflait.

— Pourvu qu'ils comprennent, qu'ils ne se méfient pas, s'exclama Norson. Il nous faudrait un mégaphone.

— Non, dit Kovask, je vais à leur rencontre.

Avant que les autres n'aient eu le temps de le retenir, il se laissa glisser vers le bas du mirador, puis se mit à courir dans la neige en direction des Canadiens.

Les Russes comprirent tout de suite et essayèrent de leur tirer dessus. Marcus Clark mit alors en batterie la mitrailleuse légère et les gardes-frontière disparurent dans la neige.

— Lieutenant Labesse ? criait Kovask à l'homme le plus proche.

— C'est bien moi, répondit l'officier.

— Hâtons-nous. Il faut que nous repassions la frontière dans un quart d'heure, au maximum.

— Les rennes, c'était vous ?

Kovask sourit.

— Une idée folle, incroyable. Un véritable miracle pour nous et nous n'avons pas hésité une seule seconde.

— Vous n'êtes que huit ?

— Nous avons eu un mort d'épuisement. Quinze minutes plus tard, ils repassaient tous la frontière alors que le KA-15 venait survoler le mirador silencieux.

CHAPITRE XVII

Dans l'appareil qui les ramenait à Kautokeino, les trois hommes, Kovask, Clark et Norson, n'échangeaient pas un seul mot. Le Norvégien avait tenu à ce qu'ils assistent à la dernière partie de l'enquête :

— Nous ne nous sommes pas quittés durant quarante-huit heures. Je veux que vous assistiez à la liquidation de l'homme responsable de tous ces drames. Depuis l'égarement des Canadiens en zone soviétique jusqu'au sabotage de notre hélicoptère, sans oublier la mort du colonel Jotunberg et la piste de la base rendue inutilisable.

— Cet homme ignore-t-il, croyez-vous, le retour des Canadiens ?

— J'ai donné ordre qu'il soit mis sous surveillance et qu'il ne puisse quitter la base. En ce moment, il est retenu pour que notre arrivée soit discrète.

Kovask songeait aux Canadiens. Les huit hommes s'étaient jetés sur la nourriture, le café chaud et les cigarettes, ne sachant quelle priorité accorder à chacune de ces choses. En ce moment, ils étaient soignés et réconfortés par le personnel de la base de Tromsøe. Ils n'avaient pas tellement souffert de leur aventure, grâce à leur équipement. Le pire avait été le manque de nourriture et l'impression qu'ils ne sortiraient jamais de Russie. La mort de leur camarade, les avait beaucoup frappés mais le disparu, nommé Hohegrue, avait été difficilement sélectionné pour cette opération-survie et avait plus ou moins falsifié certains tests pour accompagner ses copains. Il avait payé cette témérité de sa vie. Le lieutenant n'avait pas grand-chose à se reprocher. Par contre, les autorités norvégiennes étaient responsables du choix de Peder Blehr.

Il posa une question au sujet du métier :

— Que risque-t-il ?

Norson haussa les épaules :

— Peu de choses. Bien sûr, nous lui avons promis de l'aider à quitter l'armée, mais celle-ci le fera passer en jugement. C'est un Lapon et nous devons économiser ces gens-là. En ce moment, ils sont très hostiles aux gens du sud et mieux vaut ne pas trop rendre difficiles les tentatives de conciliation.

— Et l'autre, le grand responsable ?

Norson se fit méprisant :

— Il a été trop habile. Jotunberg lui servait d'homme de paille et, par lui, il avait pu contaminer une partie de notre état-major. Ce sont des choses qui arrivent partout et les colonels en imposent souvent à des généraux chevronnés. Voyez en France, au moment des affaires d'Algérie. Et en Turquie ? Il y a bien d'autres exemples. Cet homme appartenant aux services de sécurité, pouvait se déplacer, communiquer, avoir accès aux documents secrets. Lui seul recevait certainement les ordres, soit de Moscou, soit d'un réseau implanté en Norvège.

— Vous croyez à une intervention soviétique ?

— Oui, répondit Norson sans hésiter. D'abord, j'ai pensé aux Néonazis, mais ces derniers n'ont guère d'influence parmi les officiers supérieurs, et j'ai étudié le dossier de notre suspect.

Kovask s'en étonna :

— Aujourd'hui ?

— Dans le bureau de Hartkon. Il s'est fait transmettre quelques renseignements depuis Oslo, tandis que nous pataugions à la frontière norvégienne. Notre homme a milité dans une organisation de résistance où de nombreux éléments communistes se trouvaient. Je crois qu'il a surtout agi par haine et non par idéologie. Son avancement était bloqué depuis plusieurs années et il aillait partir à la retraite avec seulement ce grade de commandant.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans le bureau du colonel Fagernes, le commandant Knut se dressa sur son siège.

— Bonsoir major, dit Norson. Surpris de nous retrouver vivants, hein ? L'hélicoptère ne s'est pas écrasé, comme vous l'espériez et nous avons de terribles charges contre vous.

Le colonel Fagernes s'épongea le visage avec un mouchoir.

— Plusieurs heures que je le retiens à côté de moi pour l'empêcher de téléphoner ou d'envoyer un message-radio. De ce fait, j'ignore tout de la situation : les Canadiens ?

— À Tromsøe sains et saufs, répondit Kovask. Malheureusement, l'un d'eux est mort. D'épuisement. Il est enterré en zone soviétique.

Très pâle, Knut semblait perdu dans quelque rêve intérieur. Le colonel se tourna vers lui, le visage coloré par la fureur.

— Vous entendez, Knut ? Depuis ce matin, je sais que vous êtes le coupable. En quarante-huit heures, vous avez accumulé les bêtises. Le sergent Forde, responsable de la panne d'électricité à Karasjok, a fini par parier. On a trouvé trace de vos relations avec Jotunberg, mon

collègue. Aslak sera retrouvé et parlera. Il dira comment il a saboté la piste d'atterrissage et vous seul pouviez accéder à la tour de contrôle en pleine nuit sans la moindre difficulté, sans laissez-passer.

Norson prit le relais :

— Tout commençait de craquer, major. Les officiers supérieurs qui vous avaient promis leur aide comprenaient qu'il ne s'agissait pas d'un sauvetage de la souveraineté nationale, mais simplement d'une trahison. L'abandon de ce territoire stratégique aurait été une erreur monumentale. Le gouvernement vient de l'admettre aujourd'hui même et a donné des ordres pour que certains officiers supérieurs soient convoqués à Oslo.

— Vous n'hésitez devant rien, même pas devant le crime, murmura la colonel Fagernes. Comment avez-vous pu aller si loin, dans l'ignominie ?

Alors, Knut parut se ressaisir. De sa petite taille, il sembla le toiser :

— Croyez-vous qu'on m'ait fait la part belle, dans cette armée que pourtant je chérissais de tout mon cœur ? J'y étais entré, plein de bonne volonté, mais à cause d'un passé politique, on m'a stupidement arrêté dans mon ascension. Major... Simplement major. Les sous-officiers qui réussissent à devenir officiers sont également bloqués à ce grade. Alors que, moi, je sortais de l'Académie militaire royale. À mon âge et avec ma valeur, je devrais être au moins colonel, peut-être général. Mais non. On se méfiait.

Il semblait cracher ces mots cinglants. Kovask se sentait pris de pitié, ne pouvait s'empêcher de donner raison à cet homme, qu'une certaine bêtise avait bloqué à tout jamais.

— Alors, j'ai voulu gangrener l'armée. Tous ces officiers supérieurs qui étaient la cause de mon malheur. J'ai assisté à certaines conférences et réunions secrètes, j'ai diffusé peu à peu mes idées d'indépendance nationale. Elles ont été reprises par d'autres et exploitées avec une certaine audace.

Son sourire amer apparut, alors qu'il se montrait moins venimeux.

— Mais les officiers supérieurs m'ont bien possédé à mon tour, en me mettant au pied du mur. On m'a confié l'organisation matérielle et logistique des manœuvres des F.A.M. Je ne pouvais pas faire autrement que de m'exécuter. Jotunberg m'a indiqué le sergent Blehr comme susceptible d'entraîner un commando au-delà de la frontière russe. Il s'est chargé d'obtenir son accord.

— Vous obéissiez aux Russes ?

— Depuis cinq ans, je fais partie d'un réseau. Je n'en suis pas la tête, mais le correspondant militaire. Oh ! bien sûr, je ferai des

révélations, mais il sera trop tard. Le réseau n'existera plus à ce moment-là et je n'aurai rien à me reprocher.

Il allait se taire quand une idée lui vint :

— Une seule chose. Je n'ai jamais touché un centime pour mon action clandestine.

— Seule, la haine vous a guidé ? demanda doucement Norson.

Knut le regarda longuement :

— La haine... Oui... Et peut-être aussi un certain goût du suicide, une furieuse envie d'en finir avec une existence ratée à jamais. Je savais qu'un Jour ou l'autre on découvrirait mon rôle exact. Maintenant, je vais avoir quelques jours de triomphe.

Sa voix s'enfla légèrement :

— Car, fils seront bien obligés de m'écouter jusqu'au bout.

FIN

La collection FEU

La Collection FEU est consacrée aux meilleurs romans qui aient jamais été écrits sur la guerre.

Sur toutes les guerres : celle de Corée et celle d'Espagne, la 1^e et la 2^e Guerre mondiale, les combats de Suez et ceux de Budapest.

Partout où l'homme s'est affronté à l'homme, partout où la violence s'est accompagnée d'héroïsme, partout où le FEU et le SANG se sont associés depuis un siècle, la Collection FEU vous conduit.

Avec elle, avec les deux romans publiés chaque mois depuis mai 1964, vous revivrez les heures les plus terribles et les plus exaltantes des grands combats et des faits d'armes dont rien, jamais, n'affaiblira la gloire.

La Collection FEU, c'est le visage même de la guerre, telle que vous l'avez peut-être connue.

La Collection FEU, c'est le témoignage le plus vrai, le plus impitoyable, le plus total sur notre temps, qui sert de cadre aux romans les plus FASCINANTS.

TABLE

QUATRIÈME DE COUVERTURE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

La collection FEU

TABLE